

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-DEUXIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE,

1785.

PHILOSOPHIE

GENERALE:

METAPHYSIQUE,

MORALE,

ET THEOLOGIE.

DEFENSE

DE MILORD BOLINGBROKE,

Par le docteur Good Natur'd Wellwisher, chapelain du comte de Chefterfield.

C'EST un devoir de défendre la mémoire des hommes illuftres ; on prendra donc ici en main la caufe de feu milord *Bolingbroke*, infulté dans quelques journaux à l'occafion de fes excellentes lettres qu'on a publiées.

Il eft dit dans ces journaux que fon nom ne doit point avoir d'autorité en matière de religion et de morale. Quant à la morale, celui qui a fourni à l'admirable *Pope* tous les principes de fon *Effai fur l'homme*, eft fans doute le plus grand maître de fageffe et de mœurs qui ait jamais été : quant à la religion, il n'en a parlé qu'en homme confommé dans l'hiftoire et dans la philofophie. Il a eu la modeftie de fe renfermer dans la partie hiftorique, foumife à l'examen de tous les favans ; et l'on doit croire que fi ceux qui ont écrit contre lui avec tant d'amertume, avaient bien examiné ce que l'illuftre anglais a dit, ce qu'il pouvait dire, et ce qu'il n'a point dit, ils auraient plus ménagé fa mémoire.

Milord *Bolingbroke* n'entrait point dans des difcuffions théologiques à l'égard de *Moïfe :* nous fuivrons fon exemple ici en prenant fa défenfe.

Nous nous contenterons de remarquer que la foi eft le plus sûr appui des chrétiens, et que c'eft par la foi feule que l'on doit croire les hiftoires rapportées dans le Pentateuque. S'il fallait citer ces livres au tribunal feul de la raifon, comment pourrait-on jamais terminer les difputes qu'ils ont excitées ? La raifon n'eft-elle pas impuiffante à expliquer comment le ferpent parlait autrefois, comment il féduifit la mère des hommes, comment l'âneffe de *Balaam* parlait à fon maître, et tant d'autres chofes fur lefquelles nos faibles connaiffances n'ont aucune prife ? La foule prodigieufe de miracles qui fe fuccèdent rapidement les uns aux autres, n'épouvante-t-elle pas la raifon humaine ? Pourra-t-elle comprendre, quand elle fera abandonnée à fes propres lumières, que les prêtres des dieux d'Egypte aient opéré les mêmes prodiges que *Moïfe* envoyé du vrai DIEU; qu'ils aient, par exemple, changé toutes les eaux d'Egypte en fang, après que *Moïfe* eut fait ce changement prodigieux ? Et quelle phyfique, quelle philofophie fuffirait à expliquer comment ces prêtres égyptiens peuvent trouver encore

des eaux à métamorphoser en sang, lorsque *Moïse* avait déjà fait cette métamorphose?

Certes, si nous n'avons pour guide que la lumière faible et tremblante de l'entendement humain, il y a peu de pages dans le Pentateuque que nous puissions admettre, suivant les règles établies par les hommes pour juger des choses humaines. D'ailleurs, tout le monde avoue qu'il est impossible de concilier la chronologie confuse qui règne dans ce livre; tout le monde avoue que la géographie n'y est pas exacte en beaucoup d'endroits: les noms des villes qu'on y trouve, lesquelles ne furent pourtant appelées de ces noms que long-temps après, font encore beaucoup de peine, malgré la torture qu'on s'est donnée pour expliquer des passages si difficiles.

Quand milord *Bolingbroke* a appliqué les règles de sa critique au livre du Pentateuque, il n'a point prétendu ébranler les fondemens de la religion; et c'est dans cette vue qu'il a séparé le dogmatique d'avec l'historique, avec une circonspection qui devrait lui tenir lieu d'un très-grand mérite auprès de ceux qui l'ont voulu décrier. Ce puissant génie a prévenu ses adversaires en séparant la foi de la raison, ce qui est la seule manière de terminer toutes ces disputes. Beaucoup de savans

hommes avant lui, et ſur-tout le P. *Simon*, ont été de ſon ſentiment : ils ont dit qu'il importait peu que *Moïſe* lui-même eût écrit la Genèſe et l'Exode, ou que des prêtres euſſent recueilli, dans des temps poſtérieurs, les traditions que *Moïſe* avait laiſſées. Il ſuffit qu'on croie en ces livres avec une foi humble et ſoumiſe, ſans qu'on ſache préciſément quel eſt l'auteur à qui DIEU ſeul les a viſiblement inſpirés pour confondre la raiſon.

Les adverſaires du grand homme dont nous prenons ici la défenſe, diſent qu'*il eſt auſſi bien prouvé que Moïſe eſt l'auteur du Pentateuque, qu'il l'eſt qu'Homère a fait l'Iliade.* Ils permettront qu'on leur réponde que la comparaiſon n'eſt pas juſte. *Homère* n'a cité, dans l'Iliade, aucun fait qui ſe ſoit paſſé long-temps après lui. *Homère* ne donne point à des villes, à des provinces, des noms qu'elles n'avaient pas de ſon temps. Il eſt donc clair que, ſi on ne s'attachait qu'aux règles de la critique profane, on ferait en droit de préſumer qu'*Homère* eſt l'auteur de l'Iliade, et non pas que *Moïſe* eſt l'auteur du Pentateuque. La ſoumiſſion ſeule à la religion tranche toutes ces difficultés; et je ne vois pas pourquoi milord *Bolingbroke*, ſoumis à cette religion comme un autre, a été ſi vivement attaqué.

On affecte de le plaindre de n'avoir point

lu *Abadie*. A qui fait-on ce reproche ? A un homme qui avait preſque tout lu ; à un homme qui le cite page 94 du premier tome de ſes lettres, à Londres, chez *Miller*. Il mépriſait beaucoup *Abadie*, j'en conviens ; j'avouerai qu'*Abadie* n'était pas un génie à mettre en parallèle avec le vicomte de *Bolingbroke*. Il défend quelquefois la vérité avec les armes du menſonge. Il a eu ſur la Trinité des ſentimens que nous avons jugés erronés, et enfin il eſt mort en démence à Dublin.

On reproche au lord *Bolingbroke* de n'avoir point lu le livre de l'abbé *Houteville*, intitulé : *La religion prouvée par les faits*. Nous avons connu l'abbé *Houteville*. Il vécut long-temps chez un fermier général qui avait un très-joli ſérail ; il fut enſuite ſecrétaire de ce fameux cardinal *du Bois*, qui ne voulut jamais recevoir les ſacremens à la mort, et dont la vie a été publique. Il dédia ſon livre au cardinal d'*Auvergne*. On rit beaucoup à Paris, où j'étais alors, et du livre et de la dédicace ; et on ſait que les objections qui ſont dans ce livre contre la religion chrétienne, étant malheureuſement beaucoup plus fortes que les réponſes, ont fait une impreſſion funeſte, dont nous voyons tous les jours les effets avec douleur.

Milord *Bolingbroke* avance que depuis long-

temps le chriſtianiſme tombe en décadence. Ses adverſaires ne l'avouent-ils pas auſſi ? Nous prendrons ici la liberté de leur dire, pour le bien de la cauſe commune, et pour le leur propre, que ce ne ſera jamais par des invectives, par des manières de parler mépriſantes, jointes à de très-mauvaiſes raiſons, qu'on ramenera l'eſprit de ceux qui ont le malheur d'être incrédules. Les injures révoltent tout le monde, et ne perſuadent perſonne. On fait trop légèrement des reproches de débauche et de mauvaiſe conduite, à des philoſophes qu'on devrait ſeulement plaindre de s'être égarés dans leurs opinions.

Par exemple, les adverſaires de milord *Bolingbroke* le traitent de *débauché*, parce qu'il communique à milord *Cornsburi* ſes penſées ſur l'hiſtoire.

On ne voit pas quel rapport cette accuſation peut avoir avec ſon livre. Un homme qui du fond d'un ſérail écrirait en faveur du concubinage, un uſurier qui ferait un livre en faveur de l'uſure, un *Apicius* qui écrirait ſur la bonne chère, un tyran ou un rebelle qui écrirait contre les lois ; de pareils hommes mériteraient ſans doute qu'on accusât leurs mœurs d'avoir dicté leurs écrits. Mais un homme d'Etat tel que milord *Bolingbroke*, vivant dans une retraite philoſophique, et

fefant fervir fon immenfe littérature à cultiver l'efprit d'un feigneur digne d'être inftruit par lui, ne méritait certainement pas que des hommes qui doivent fe piquer de décence, imputaffent à fes débauches paffées, des ouvrages qui n'étaient que le fruit d'une raifon éclairée par des études profondes.

Dans quel cas eft-il permis de reprocher à un homme les défordres de fa vie? C'eft dans ce feul cas-ci peut-être; quand fes mœurs démentent ce qu'il enfeigne. On aurait pu comparer les fermons d'un fameux prédicateur de notre temps avec les vols qu'il avait faits à milord *Gallowai*, et avec fes intrigues galantes. On aurait pu comparer les fermons du célèbre curé des Invalides, et de *Fantin* curé de Verfailles, avec les procès qu'on leur fit pour avoir féduit et volé leurs pénitentes. On aurait pu comparer les mœurs de tant de papes et d'évêques, avec la religion qu'ils foutenaient par le fer et par le feu. On aurait pu mettre d'un côté leurs rapines, leurs bâtards, leurs affaffinats; et de l'autre, leurs bulles, et leurs mandemens. C'eft dans de pareilles occafions qu'on eft excufable de manquer à la charité, qui nous ordonne de cacher les défauts de nos frères. Mais qui a dit aux détracteurs de milord *Bolingbroke* qu'il aimait le vin et les filles? Et quand il les

aurait aimés, quand il aurait eu autant de concubines que les ſouverains de l'Aſie, en connaîtrait-on davantage le véritable auteur du Pentateuque ?

Nous convenons qu'il n'y a que trop de déiſtes. Nous gémiſſons de voir que l'Europe en eſt remplie. Ils ſont dans la magiſtrature, dans les armées, dans l'Egliſe, auprès du trône, et ſur le trône même. La littérature en eſt ſur-tout inondée ; les académies en ſont pleines. Peut-on dire que ce ſoit l'eſprit de débauche, de licence, d'abandonnement à leurs paſſions, qui les réunit ? Oſerons-nous parler d'eux avec un mépris affecté ? Si on les mépriſait tant, on écrirait contre eux avec moins de fiel; mais nous craignons beaucoup que ce fiel qui eſt trop réel, et ces airs de mépris qui ſont ſi faux, ne faſſent un effet tout contraire à celui qu'un zèle doux et charitable, ſoutenu d'une doctrine ſaine et d'une vraie philoſophie, pourrait produire.

Pourquoi traiterons-nous plus durement les déiſtes, qui ne ſont pas idolâtres, que les papiſtes, à qui on a tant reproché l'idolâtrie ? On ſifflerait un docteur qui dirait aujourd'hui que c'eſt le libertinage qui fait des proteſtans. On rirait d'un proteſtant qui dirait que c'eſt la dépravation des mœurs qui fait aller à la meſſe. De quel droit pouvons-nous

dire à des philofophes adorateurs d'un Dieu, qui ne vont ni à la meffe ni au prêche, que ce font des hommes perdus de vices ?

Il arrive quelquefois que l'on ofe attaquer, avec des invectives indécentes, des perfonnes qui, à la vérité, font affez malheureufes pour fe tromper, mais dont la vie pourrait fervir d'exemple à ceux qui les attaquent. On a vu des journaliftes qui ont même porté l'imprudence jufqu'à défigner injurieufement les perfonnes les plus refpectables de l'Europe, et les plus puiffantes. Il n'y a pas long-temps que, dans un papier public, un homme emporté par un zèle indifcret, ou par quelque autre motif, fit une étrange fortie fur ceux qui penfent que *de fages lois, la difcipline militaire, un gouvernement équitable, et des exemples vertueux, peuvent fervir pour gouverner les hommes, en laiffant à* DIEU *le foin de gouverner leurs confciences.*

Un très-grand homme était défigné dans cet écrit périodique en termes bien peu mefurés. Il pouvait fe venger comme homme, il pouvait punir comme prince; il répondit en philofophe : *Il faut que ces miférables foient bien perfuadés de nos vertus et fur-tout de notre indulgence, puifqu'ils nous outragent fans crainte avec tant de brutalité.*

Une telle réponfe doit bien confondre

l'auteur, quel qu'il ſoit, qui en combattant pour la cauſe du chriſtianiſme, a employé des armes ſi odieuſes. Nous conjurons nos frères de ſe faire aimer pour faire aimer notre religion.

Que peuvent penſer en effet, un prince appliqué, un magiſtrat chargé d'années, un philoſophe qui aura paſſé ſes jours dans ſon cabinet, en un mot tous ceux qui auront eu le malheur d'embraſſer le déiſme par les illuſions d'une ſageſſe trompeuſe, quand ils voient tant d'écrits où on les traite de cerveaux évaporés, de petits-maîtres, de gens à bons mots et à mauvaiſes mœurs? Prenons garde que le mépris et l'indignation que de pareils écrits leur inſpirent, ne les affermiſſent dans leurs ſentimens.

Ajoutons un nouveau motif à ces conſidérations; c'eſt que cette foule de déiſtes qui couvre l'Europe, eſt bien plus près de recevoir nos vérités que d'adopter les dogmes de la communion romaine. Ils avouent tous que notre religion eſt plus ſenſée que celle des papiſtes. Ne les éloignons donc pas, nous qui ſommes les ſeuls capables de les ramener; ils adorent un Dieu, et nous auſſi; ils enſeignent la vertu, et nous auſſi. Ils veulent qu'on ſoit ſoumis aux puiſſances, qu'on traite tous les hommes comme des frères; nous penſons de même, nous partons des

mêmes principes. Agiſſons donc avec eux comme des parens qui ont entre les mains les titres de la famille, et qui les montrent à ceux qui, deſcendus de la même origine, ſavent ſeulement qu'ils ont le même père, mais qui n'ont point les papiers de la maiſon.

Un déiſte eſt un homme qui eſt de la religion d'*Adam*, de *Sem*, de *Noé*. Juſque-là il eſt d'accord avec nous. Diſons-lui : Vous n'avez qu'un pas à faire de la religion de *Noé* aux préceptes donnés à *Abraham*. Après la religion d'*Abraham*, paſſez à celle de *Moïſe*, à celle du Meſſie ; et quand vous aurez vu que la religion du Meſſie a été corrompue, vous choiſirez entre *Wiclef*, *Luther*, *Jean Hus*, *Calvin*, *Mélanchthon*, *Oecolampade*, *Zuingle*, *Storck*, *Parker*, *Servet*, *Socin*, *Fox*, et d'autres réformateurs : ainſi vous aurez un fil qui vous conduira dans ce grand labyrinthe depuis la création de la terre juſqu'à l'année 1752. S'il nous répond qu'il a lu tous ces grands hommes, et qu'il aime mieux être de la religion de *Socrate*, de *Platon*, de *Trajan*, de *Marc-Aurèle*, de *Cicéron*, de *Pline*, &c. nous le plaindrons, nous prierons DIEU qu'il l'illumine, et nous ne lui dirons point d'injures. Nous n'en diſons point aux muſulmans, aux diſciples de *Confucius*. Nous n'en diſons point aux Juifs mêmes, malgré leur crime envers

le Meſſie ; au contraire nous commerçons avec eux, nous leur accordons les plus grands priviléges. Nous n'avons donc aucune raiſon pour crier avec tant de fureur contre ceux qui adorent un Dieu avec les muſulmans, les Chinois, les Juifs, et nous, et qui ne reçoivent pas plus notre théologie que toutes ces nations ne la reçoivent.

Nous concevons bien qu'on ait pouſſé des cris terribles, dans le temps que d'un côté on vendait les indulgences et les bénéfices, et que de l'autre on dépoſſédait des évêques et qu'on forçait les portes des cloîtres. Le fiel coulait alors avec le ſang ; il s'agiſſait de conſerver ou de détruire des uſurpations : mais nous ne voyons pas que ni milord *Bolingbroke*, ni milord *Shaftesbury*, ni l'illuſtre *Pope*, qui a immortaliſé les principes de l'un et de l'autre, aient voulu toucher à la penſion d'aucun miniſtre du ſaint Evangile. *Jurieu* fit bien ôter une penſion à *Bayle ;* mais jamais l'illuſtre *Bayle* ne ſongea à faire diminuer les appointemens de *Jurieu*. Demeurons donc en repos. Prêchons une morale auſſi pure que celle des philoſophes adorateurs d'un Dieu, qui, d'accord avec nous dans ce grand principe, enſeignent les mêmes vertus que nous, ſur leſquelles perſonne ne diſpute ; mais qui n'enſeignent pas les mêmes dogmes, ſur leſquels on diſpute depuis 1700 ans, et ſur leſquels on diſputera encore.

DIEU

ET LES HOMMES,

PAR LE DOCTEUR OBERN.

OEUVRE THEOLOGIQUE, MAIS RAISONNABLE;

Traduite par Jacques Aimon.

DIEU

DIEU

ET LES HOMMES.

CHAPITRE PREMIER.

Nos crimes et nos ſottiſes.

EN général les hommes ſont ſots, ingrats, jaloux, avides du bien d'autrui, abuſant de leur ſupériorité quand ils ſont forts, et fripons quand ils ſont faibles.

Les femmes, pour l'ordinaire, nées avec des organes plus déliés, et moins robuſtes que les hommes, ſont plus artificieuſes, et moins barbares. Cela eſt ſi vrai que dans mille criminels qu'on exécute à mort, à peine trouve-t-on trois ou quatre femmes. Il eſt vrai auſſi qu'on rencontre quelques robuſtes héroïnes auſſi cruelles que les hommes; mais ces cas ſont aſſez rares.

Le pouvoir n'eſt communément entre les mains des hommes dans les Etats et dans les familles, que parce qu'ils ont le poing plus fort, l'eſprit plus ferme, et le cœur plus dur. De tout cela les moraliſtes de tous les temps ont conclu que l'eſpèce humaine ne vaut pas

grand'chofe, et en cela ils ne fe font guère écartés de la vérité.

Ce n'eft pas que tous les hommes foient invinciblement portés par leur nature à faire le mal, et qu'ils le faffent toujours. Si cette fatale opinion était vraie, il n'y aurait plus d'habitans fur la terre depuis long-temps. C'eft une contradiction dans les termes de dire : Le genre humain eft néceffité à fe détruire, et il fe perpétue.

Je crois bien que de cent jeunes femmes qui ont de vieux maris, il y en a quatre-vingt-dix-neuf, au moins, qui fouhaitent fincèrement leur mort ; mais vous en trouverez à peine une qui veuille fe charger d'empoifonner celui dont elle voudrait porter le deuil. Les parricides, les fratricides, ne font nulle part communs. Quelle eft donc l'étendue et la borne de nos crimes ? C'eft le degré de violence dans nos paffions, le degré de notre pouvoir, et le degré de notre raifon.

Nous avons la fièvre intermittente, la fièvre continue avec des redoublemens, le tranfport au cerveau, mais très-rarement la rage. Il y a des gens qui font en fanté. Notre fièvre intermittente, c'eft la guerre entre les peuples voifins. Le tranfport au cerveau, c'eft le meurtre que la colère et la vengeance nous

excitent à commettre contre nos concitoyens. Quand nous assassinons nos proches parens, ou que nous les rendons plus malheureux que si nous leur donnions la mort ; quand des fanatiques hypocrites allument les bûchers, c'est la rage. Je n'entre point ici dans le détail des autres maladies, c'est-à-dire des menus crimes innombrables qui affligent la société.

Pourquoi est-on en guerre depuis si long-temps, et pourquoi commet-on ce crime sans aucun remords? On fait la guerre uniquement pour moissonner les blés que d'autres ont semés, pour avoir leurs moutons, leurs chevaux, leurs bœufs, leurs vaches, et leurs petits meubles : c'est à quoi tout se réduit ; car c'est-là le seul principe de toutes les richesses. Il est ridicule de croire que *Romulus* ait célébré des jeux dans un misérable hameau entre trois montagnes pelées, et qu'il ait invité à ces jeux trois cents filles du voisinage pour les ravir. Mais il est assez certain que lui et ses compagnons prirent les bestiaux et les charrues des Sabins.

Charlemagne fit la guerre trente ans aux pauvres Saxons pour un tribut de cinq cents vaches. Je ne nie pas que pendant le cours de ces brigandages, *Romulus* et ses sénateurs, *Charlemagne* et ses douze pairs, n'aient violé

beaucoup de filles, et peut-être de gré à gré : mais il eſt clair que le grand but de la guerre était d'avoir des vaches, du foin, et le reſte, en un mot de voler.

Aujourd'hui même encore, un héros à une demi-guinée par jour, qui entre avec des héros ſubalternes à quatre ou cinq ſous, au nom de ſon auguſte maître, dans le pays d'un autre auguſte ſouverain, commence par ordonner à tous les cultivateurs de fournir bœufs, vaches, moutons, foin, pain, vin, bois, linges, couvertures, &c. Je liſais ces jours paſſés dans la petite hiſtoire chronologique de la France notre voiſine, faite par un homme de robe, ces paroles remarquables : *Grand fourrage le 11 octobre 1709, où le comte de Broglie battit le prince de Lobkovitz ;* c'eſt-à-dire qu'on tua le 11 octobre deux ou trois cents allemands qui défendaient leurs foins : après quoi les Français, déjà battus à Malplaquet, perdirent la ville de Mons. Voilà ſans doute un exploit digne d'éternelle mémoire que ce fourrage ! Mais cette misère fait voir qu'au fond dans toutes les guerres, depuis celle de Troye juſqu'aux nôtres, il ne s'agit que de voler.

Cela eſt ſi malheureuſement vrai, que les noms de voleur et de ſoldat étaient autrefois ſynonymes chez toutes les nations. Conſultez

le *Miles* de *Plaute*. *Latrocinatus annos decem mercedem accipio*. J'ai été voleur dix ans, je reçois ma paye. *Le roi Séleucus m'a donné commiſſion de lui lever des voleurs*. Voyez l'ancien Teſtament. *Jephté fils de Galaad et d'une proſtituée, engage des brigands à ſon ſervice. Abimelec lève une troupe de brigands. David aſſemble quatre cents voleurs perdus de crimes*, &c.

Quand le chef des Malandrins a bien tué et bien volé, il réduit à l'eſclavage des malheureux dépouillés qui ſont encore en vie. Ils deviennent ou ſerfs ou ſujets, ce qui dans les neuf dixièmes de la terre revient à peu-près au même. *Genſeric* uſurpe le titre de roi. Il devient bientôt un homme ſacré, et il prend nos biens, nos femmes, nos vies, de droit divin, ſi on le laiſſe faire.

Joignez à tous ces brigandages publics les innombrables brigandages ſecrets qui ont déſolé les familles, les calomnies, les ingratitudes, l'inſolence du fort, la friponnerie du faible; et on conclura que le genre humain n'a preſque jamais vécu que dans le malheur, et dans la crainte pire que le malheur même.

J'ai dit que toutes les horreurs qui marchent à la ſuite de la guerre, ſont commiſes ſans le moindre remords. Rien n'eſt plus vrai. Nul ne rougit de ce qu'il fait de compagnie. Chacun eſt encouragé par l'exemple; c'eſt à



qui maſſacrera, à qui pillera le plus, on y met ſa gloire. Un ſoldat, à la priſe de Berg-op-zoom, s'écrie : Je ſuis las de tuer, je vais violer, et tout le monde bat des mains.

Les remords, au contraire, ſont pour celui qui, n'étant pas aſſuré par des compagnons, ſe borne à tuer, à voler en ſecret. Il en a de l'horreur juſqu'à ce que l'habitude l'endurciſſe à l'égal de ceux qui ſe livrent au crime régulièrement et en front de bandière.

CHAPITRE II.

Remède approuvé par la faculté contre les maladies ci-deſſus.

Les nations qu'on nomme *civiliſées*, parce qu'elles furent méchantes et malheureuſes dans les villes, au lieu de l'être en plein air ou dans des cavernes, ne trouvèrent point de plus puiſſant antidote contre les poiſons, dont les cœurs étaient pour la plupart dévorés, que le recours à un DIEU rémunérateur et vengeur.

Les magiſtrats d'une ville avaient beau faire des lois contre le vol, contre l'adultère, on les volait eux-mêmes dans leurs logis, tandis qu'ils promulguaient leurs lois

dans la place publique ; et leurs femmes prenaient ce temps-là même pour fe moquer d'eux avec leurs amans.

Quel autre frein pouvait-on donc mettre à la cupidité, aux tranfgreffions fecrètes et impunies, que l'idée d'un maître éternel qui nous voit, et qui jugera jufqu'à nos plus fecrètes penfées ? Nous ne favons pas qui le premier enfeigna aux hommes cette doctrine. Si je le connaiffais, et fi j'étais sûr qu'il n'allât point au-delà, qu'il ne corrompît point la médecine qu'il préfentait aux hommes, je lui dreflerais un autel.

Hobbes dit qu'il le ferait pendre. Sa raifon, dit-il, eft que cet apôtre de DIEU s'élève contre la puiffance publique qu'il appelle le *léviathan*, en venant propofer aux hommes un maître fupérieur au léviathan, à la fouveraineté légiflative.

La fentence de *Hobbes* me paraît bien dure. Je conviens avec lui que cet apôtre ferait très-puniffable, s'il venait dire à notre parlement, ou au roi d'Efpagne, ou au fénat de Venife : » Je viens vous annoncer un » DIEU dont je fuis le miniftre ; il m'a chargé » de vous faire mettre en prifon à ma volonté, » de vous ôter vos biens, de vous tuer fi » vous faites la moindre chofe qui me » déplaife. Je vous affaffinerai comme le faint

» homme *Aod* affaffina *Eglon*, roi de Moabie » et de Juiverie, comme le pontife *Joïada* » affaffina *Athalie* à la porte aux chevaux, » et comme le fage *Salomon* affaffina fon frère » *Adonias*, &c. &c. &c. »

J'avoue que, fi un prédicateur venait nous parler fur ce ton, foit dans la chambre haute, foit dans la baffe, foit dans le Drawing Room, je donnerais ma voix pour ferrer le cou à ce drôle.

Mais fi les athées dominaient chez nous, comme on dit que cela eft arrivé dans notre ville de Londres du temps de *Charles II*, et à Rome du temps de *Sixte IV*, d'*Alexandre IV*, de *Léon X*, &c. &c. je faurais très-bon gré à un honnête homme de venir fimplement nous dire, comme *Platon*, *Marc-Aurèle*, *Epictète*: MORTELS, IL Y A UN DIEU JUSTE, SOYEZ JUSTES. Je ne vois point du tout de raifon de pendre un pareil concitoyen.

Quoique je me pique d'être très-tolérant, j'inclinerais plutôt à punir celui qui nous dirait aujourd'hui : Meffieurs et Dames, il n'y a point de DIEU ; calomniez, parjurez-vous, friponnez, volez, affaffinez, empoifonnez ; tout cela eft égal, pourvu que vous foyez les plus forts ou les plus habiles. Il eft clair que cet homme ferait très pernicieux à la fociété, quoi qu'en ait pu dire le révérend

père

père *Malagrida*, ci-devant jésuite, qui a, dit-on, persuadé à toute une famille que ce n'était pas même un péché véniel d'assassiner par derrière un roi de Portugal en certain cas.

CHAPITRE III.

Un DIEU *chez toutes les nations civilisées.*

QUAND une nation est assemblée en société, elle a besoin de l'adoration d'un DIEU, à proportion que les citoyens ont besoin de s'aider les uns les autres. C'est par cette raison qu'il n'y a jamais eu de nation rassemblée sous des lois, qui n'ait reconnu une Divinité de temps immémorial.

L'Etre suprême s'était-il révélé à ceux qui les premiers dirent qu'il faut aimer et craindre un DIEU, punisseur du crime et rémunérateur de la vertu ? Non, sans doute ; DIEU ne parla pas à *Thaut* le législateur des Egyptiens, au *Brama* des Indiens, à l'*Orphée* de Thrace, au *Zoroastre* des Perses, &c. &c. Mais il se trouva dans toutes les nations des hommes qui eurent assez de bon sens pour enseigner cette doctrine utile ; de même qu'il y eut des hommes qui, par la force de leur

raifon, enfeignèrent l'arithmétique, la géométrie et l'aftronomie.

L'un, en mefurant fes champs, trouva que le triangle eft la moitié du quarré, et que les triangles ayant même bafe et même hauteur, font égaux. L'autre, en femant, en recueillant et gardant fes moutons, s'aperçut que le foleil et la lune revenaient à peu-près au point d'où ces aftres étaient partis, et qu'ils ne s'écartaient pas d'une certaine borne au nord et au midi. Un troifième confidéra que les hommes, les animaux, les aftres, ne s'étaient pas faits eux-mêmes, et vit qu'il exifte un Etre fuprême. Un quatrième, effrayé des torts que les hommes fe fefaient les uns aux autres, conclut que s'il y avait un être qui avait fait les aftres, la terre et les hommes, cet être devait faire du bien aux honnêtes gens, et punir les méchans. Cette idée eft fi naturelle et fi honnête, qu'elle fut aifément reçue.

La même force de notre entendement qui nous fit connaître l'arithmétique, la géométrie, l'aftronomie, qui nous fit inventer des lois, nous fit donc auffi connaître DIEU. Il fuffit de deux ou trois bons argumens, tels qu'on en voit dans *Platon* parmi beaucoup de mauvais, pour adorer la Divinité. On n'a pas befoin d'une révélation pour favoir que le

ſoleil, de mois en mois, correſpond à des étoiles différentes ; on n'a pas beſoin de révélation pour comprendre que l'homme ne s'eſt pas fait lui-même, et que nous dépendons d'un être ſupérieur quel qu'il ſoit.

Mais ſi des charlatans me diſent qu'il y a une vertu dans les nombres ; ſi en meſurant mes champs ils me trompent; ſi en obſervant une étoile ils prétendent que cette étoile fait ma deſtinée; ſi en m'annonçant un DIEU juſte ils m'ordonnent de leur donner mon bien de la part de DIEU, alors je les déclare tous des fripons, et je tâche de me conduire par moi-même avec le peu de raiſon que DIEU m'a donné.

CHAPITRE IV.

Des anciens cultes, et en premier lieu de celui de la Chine.

PLUS une nation eſt antique, plus elle a une religion ancienne.

A préſent que dans une grande partie de l'Europe on n'a plus de jéſuites à flatter ou à déteſter ; à préſent qu'il n'y a plus de mérite à combattre leurs opinions les plus ridicules, et que la haine qu'ils avaient aſſez méritée eſt éteinte avec eux ; il faut bien convenir qu'ils avaient raiſon, quand ils aſſuraient que le gouvernement chinois n'a jamais été athée. On avança en Europe ce paradoxe impertinent, parce que les jéſuites avaient acquis un très-grand crédit à la Chine avant d'en être chaſſés. On voulait à Paris qu'ils favoriſaſſent l'athéiſme à Pékin, parce qu'ils étaient perſécuteurs à Paris.

C'eſt par ce même eſprit de parti, c'eſt par l'extravagance attachée à toutes les diſputes pédanteſques, que la ſorbonne s'aviſait de condamner à la fois, et *Bayle* qui ſoutenait qu'une ſociété d'athées pouvait ſubſiſter, et les jéſuites qu'on accuſait d'approuver le

gouvernement athée des Chinois ; de ſorte que ces pédans ridicules de ſorbonne prononçaient à la fois le pour et le contre, le oui et le non, ce qui leur eſt arrivé preſque toujours, à eux et à leurs ſemblables. Ils diſaient à *Bayle* : Il n'eſt pas poſſible qu'il y ait dans le monde un peuple d'athées ; ils diſaient aux jéſuites : La cour de Pékin eſt athée, et vous auſſi. Et le jéſuite *Hardouin* leur répondait : Oui, il y a des ſociétés d'athées, car vous l'êtes, vous, *Arnauld*, *Paſcal*, *Queſnel* et *Petit-pied.* Cette folie ſacerdotale a été aſſez relevée dans pluſieurs bons livres ; mais il faut ici découvrir le prétexte qui ſemblait à nos docteurs occidentaux colorer le reproche d'athéiſme qu'ils feſaient à la plus reſpectable nation de l'Orient. L'ancienne religion chinoiſe conſiſte principalement dans la morale, comme celle de *Platon*, de *Marc-Aurèle*, d'*Epictète* et de tous nos philoſophes. L'empereur chinois ne paya jamais des argumentans pour ſavoir ſi un enfant eſt damné quand il meurt avant qu'on lui ait ſoufflé dans la bouche ; ſi une troiſième perſonne eſt faite, ou engendrée, ou procédante ; ſi elle procède d'une première perſonne, ou de la ſeconde, ou de toutes les deux à la fois ; ſi une de ces perſonnes poſsède deux natures ou une ſeule ; ſi elle a une ou deux

volontés; si la mère d'une de ces personnes est maculée ou immaculée. Ils ne connaissent ni consubstantialité ni transsubstantiation. Les quarante parlemens chinois qui gouvernent tout l'Empire ne savent rien de toutes ces choses; donc ils sont athées! C'est ainsi qu'on a toujours argumenté parmi les chrétiens. Quand se mettra-t-on à raisonner?

C'est abuser bien étrangement de la stupidité du vulgaire, c'est être bien stupide soi-même, ou bien fourbe et bien méchant, que de vouloir faire accroire que la principale partie de la religion n'est pas la morale. Adorez DIEU et soyez juste, voilà l'unique religion des lettrés chinois. Leurs livres canoniques auxquels on attribue près de quatre mille ans d'antiquité, ordonnent que l'empereur trace de ses mains quelques sillons avec la charrue, et qu'il offre à l'Etre suprême les épis venus de son travail. O *Thomas d'Aquin*, *Scot*, *Bonaventure*, *François*, *Dominique*, *Luther*, *Calvin*, chanoines de Westminster, enseignez-vous quelque chose de mieux?

Il y a quatre mille ans que cette religion si simple et si noble dure dans toute son intégrité; et il est probable qu'elle est beaucoup plus ancienne: car puisque le grand empereur *Fohi*, que les plus modérés compilateurs placent au temps où nous plaçons le déluge,

obfervait cette augufte cérémonie de femer du blé, il eft bien vraifemblable qu'elle était établie long-temps avant lui. Sans cela n'aurait-on pas dit qu'il en était l'inftituteur? *Fohi* était à la tête d'un peuple innombrable; donc cette nation raffemblée était très-antérieure à *Fohi*; donc elle avait depuis très-long-temps une religion : car quel grand peuple fut jamais fans religion ? il n'en eft aucun exemple fur la terre.

Mais ce qui eft unique et admirable, c'eft que dans la Chine l'empereur a toujours été pontife et prédicateur. Les édits ont toujours été des exhortations à la vertu. L'empereur a toujours facrifié au *Tien*, au *Changti*. Point de prêtre affez infolent pour lui dire : *Il n'appartient qu'à moi de facrifier, de prier* DIEU *en public. Vous touchez à l'encenfoir, vous ofez prier* DIEU *vous-même, vous êtes un impie.*

Le bas peuple fut fot et fuperftitieux à la Chine comme ailleurs. Il adora dans les derniers temps des dieux ridicules. Il s'éleva plufieurs fectes depuis environ trois mille ans, le gouvernement fage et tolérant les a laiffé fubfifter; uniquement occupé de la morale et de la police, il ne trouva pas mauvais que la canaille crût des inepties, pourvu qu'elle ne troublât point l'Etat, et qu'elle obéît aux lois. La maxime de ce gouvernement fut

toujours : *Crois ce que tu voudras*, *mais fais ce que je t'ordonne.*

Lors même que, dans les premiers jours de notre ère vulgaire, je ne ſais quel miſérable nommé *Fo* prétendit être né d'un éléphant blanc par le côté gauche, et que ſes diſciples firent un dieu de ce pauvre charlatan, les quarante grands parlemens du royaume ſouffrirent que la populace s'amusât de cette farce. Aucune des bêtiſes populaires ne troubla l'Etat; elles ne lui firent pas plus de mal que les *métamorphoſes d'Ovide* et l'*âne d'Apulée* n'en firent à Rome. Et nous, malheureux, et nous ! que d'inepties, que de ſottiſes, que de trouble et de carnage ! L'hiſtoire chinoiſe n'eſt ſouillée d'aucun trouble religieux. Nul prophète qui ameutât le peuple, nul myſtère qui portât le ravage dans les ames. *Confutzée* fut le premier des médecins, parce qu'il ne fut jamais charlatan. Et nous, miſérables ! et nous !

CHAPITRE V.

De l'Inde, des brachmanes, de leur théologie imitée très-tard par les Juifs, et ensuite par les chrétiens.

LA religion des brachmanes eſt encore plus ancienne que celle des Chinois. Du moins les brachmanes le proteſtent ; ils conſervent un livre qu'ils prétendent écrit plus de trois mille ans avant notre ère vulgaire dans la langue du *Hanſcrit*, que quelques-uns entendent encore. Perſonne ne doute, au moins chez les brachmanes modernes, que ce livre ſi ſacré pour eux ne ſoit très-antérieur au Veidam ſi célèbre dans toute l'antiquité. Le livre dont je parle s'appelle le Shaſta. Il fut la règle des Indiens pendant quinze cents ans, juſqu'au temps où les brachmanes étant devenus plus puiſſans, donnèrent pour règle le Veidam, nouveau livre fondé ſur l'ancien Shaſta ; de ſorte que ces peuples ont eu une première et une ſeconde loi. (*a*)

La première loi des Indiens ſemble être

(*a*) Voyez le livre de M. *Holwell*, qui a demeuré trente ans avec les brames.

l'origine de la théologie de plusieurs autres nations.

C'est dans le Shasta qu'on trouve un Etre suprême qui a débrouillé le chaos, et qui a formé des créatures célestes. Ces demi-dieux se sont révoltés contre le grand DIEU, qui les a bannis de son séjour pendant un grand nombre de siècles. Et il est à remarquer que la moitié des demi-dieux resta fidelle à son souverain.

C'est visiblement ce qui a donné lieu depuis, chez les Grecs, à la fable des géans qui combattirent contre *Zeus* le maître des dieux. *Hercule* et d'autres dieux prirent le parti de *Zeus*. Les géans vaincus furent enchaînés.

Observons ici que les Juifs qui ne formèrent un corps de peuple que plusieurs siècles après les Indiens, n'eurent aucune notion de cette théologie mystique ; on n'en trouve nulle trace dans la Genèse. Ce ne fut que dans le premier siècle de notre ère, qu'un faussaire très-mal adroit, soit juif, soit demi-juif et demi-chrétien, ayant appris quelque chose de la religion des brachmanes, fabriqua un écrit qu'il osa attribuer à *Enoch;* c'est dans le livre d'*Enoch* qu'il est parlé de la rebellion de quelques puissances célestes que ce faussaire appelle *anges*. *Semexiah* était, dit-il, à leur tête. *Araciel* et *Chababiel* étaient ses lieutenans généraux.

Les anges fidèles furent *Michel*, *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel*. C'eſt enfin ſur ce fatras du livre prétendu d'*Enoch*, que *Milton* a bâti ſon ſingulier poëme du *Paradis perdu*. Voila comme toutes les fables ont fait le tour du monde.

Quel lecteur ſenſé pourra maintenant obſerver ſans étonnement que la religion chrétienne eſt uniquement fondée ſur cette chute des anges, dont il n'eſt pas dit un ſeul mot dans l'ancien Teſtament ? On attribue à *Simon Barjone*, ſurnommé *Pierre*, une lettre dans laquelle on lui fait dire que DIEU *n'a pas épargné les anges qui ont péché ; mais qu'il les a jetés dans le Tartare avec les cables de l'enfer* (*b*): On ne ſait ſi, par *anges pécheurs*, l'auteur entend des grands de la terre, et ſi, par le mot de *pécheurs*, il peut entendre des eſprits céleſtes révoltés contre DIEU. On eſt encore très-étonné que *Simon Barjone*, né en Galilée, connaiſſe le Tartare, et qu'on traduiſe ainſi au haſard des choſes ſi graves.

En un mot, ce n'eſt que dans quatre lignes attribuées à *Simon Barjone*, qu'on trouve quelque faible idée de la chute des anges, de ce premier fondement de toute la religion chrétienne.

On a conclu depuis, que le capitaine de ces anges rebelles, devenus diables, était

(*b*) Epitre II, chap. II.

un nommé *Lucifer*. Et pourquoi ? parce que l'étoile de *Vénus*, l'étoile du matin s'appelait quelquefois en latin *Lucifer*. On a trouvé dans *Isaïe* une parabole contre le roi de Babylone. *Isaïe* lui-même appelle cette apostrophe *parabole*. Il donne à ce roi et à ses exacteurs le titre de *verge de fer*, de *bâton des impies*. Il dit que les cèdres et les sapins se réjouissent de la mort de ce roi ; il dit que les géans lui ont fait compliment quand il est venu en enfer. *Comment es-tu tombé du ciel*, dit-il, *toi qui semblais l'étoile de Vénus, et qui te levais le matin? comment es-tu tombé par terre, toi qui frappais les nations?* &c.

Il a plu aux traducteurs de rendre ainsi ce passage : Comment es-tu tombé du ciel, *Lucifer?* Les commentateurs n'ont pas manqué d'en conclure que ce discours est adressé au diable ; que le diable est *Lucifer ;* que c'est lui qui s'était révolté contre DIEU ; que c'est lui qui est en enfer pour jamais ; que, pour avoir des compagnons, il persuada à *Eve* de manger du fruit de la science du bien et du mal ; qu'il a damné ainsi le genre humain, et que toute l'économie de notre religion roule sur *Lucifer*. O grand pouvoir de l'équivoque !

L'allégorie des anges révoltés contre DIEU, est originairement une parabole indienne, qui

a eu cours long-temps après dans presque tout l'Occident, sous cent déguisemens différens.

CHAPITRE VI.

De la métempsycose, des veuves qui se brûlent, de François Xavier, et de Warburton.

Les Indiens sont le premier peuple qui ait montré un esprit inventif. Qu'on en juge par le jeu des échecs et du trictrac, par les chiffres que nous leur devons, enfin par des voyages que de temps immémorial on fit chez eux pour s'instruire comme pour commercer.

Ils eurent le malheur de mêler à leurs inventions des superstitions, dont les unes sont ridicules, les autres abominables. L'idée d'une ame distincte du corps, l'éternité de cette ame, la métempsycose, sont de leur invention. Ce sont-là sans doute de belles idées; il y a plus d'esprit que dans l'*Utopie* et dans l'*Argénis*, et même dans les *Mille et une nuits*. La doctrine de la métempsycose surtout n'est ni absurde, ni inutile.

Dès qu'ils admirent des ames, ils virent combien il serait impertinent d'occuper continuellement l'Etre suprême à créer des ames

nouvelles à mefure que les animaux s'accoupleraient. Ce ferait mettre DIEU éternellement aux aguets pour former vîte un efprit, à l'inftant que la femence d'un corps mâle eft dardée dans la matrice d'un corps femelle. Il aurait bien des affaires s'il fallait créer des ames à la fois pour tous les rendez-vous de notre monde, fans compter les autres; et que deviendront ces ames quand le fœtus périt? c'eft pourtant là l'opinion, ou plutôt le vain difcours de nos théologiens. Ils difent que DIEU crée une ame pour chaque fœtus, mais que ce n'eft qu'au bout de fix femaines. Ridicule pour ridicule, celui des brachmanes fut plus ingénieux. Les ames font éternelles; elles paffent fans ceffe d'un corps à un autre. Si votre ame a été méchante dans le corps d'un tyran, elle fera condamnée à entrer dans celui d'un loup qui fera fans ceffe pourfuivi par des chiens, et dont la peau fervira de vêtement à un berger.

Il y a dans cet antique fyftême, de l'efprit et de l'équité. Mais pourquoi tant de vaines cérémonies auxquelles les brames s'affujettiffent encore pendant toute leur vie? pourquoi tenir en mourant une vache par la queue? et fur-tout pourquoi, depuis plus de trois mille ans, les veuves indiennes fe font-elles un point d'honneur et de religion de fe brûler fur le corps de leurs maris?

J'ai lu d'un bout à l'autre les rites des brames anciens et nouveaux dans le livre du Cormoveidam. Ce ne ſont que des cérémonies fatigantes, des idées myſtiques de contemplation et d'union avec DIEU; mais je n'y ai rien vu qui ait le moindre rapport à la queue de vache qui ſanctifie les Indiens à la mort. Je n'y ai pas lu un ſeul mot concernant le précepte ou le conſeil donné aux veuves de ſe brûler ſur le bûcher de leurs époux. Apparemment ces deux coutumes anciennes, l'une extravagante, l'autre horrible, ont été d'abord pratiquées par quelque cerveau creux: et d'autres cerveaux encore plus creux enchérirent ſur lui. Une femme s'arrache les cheveux, ſe meurtrit le viſage à la mort de ſon mari. Une ſeconde ſe fait quelques bleſſures, une troiſième ſe brûle, et avant de ſe brûler, elle donne de l'argent aux prêtres. Ceux-ci ne manquent pas d'exhorter les femmes à ſuivre un ſi bel exemple. Bientôt il y a de la honte à ne ſe pas brûler. Toutes les coutumes révoltantes n'ont guère eu d'autre origine. Les légiſlateurs ſont d'ordinaire des gens d'aſſez bon ſens, qui ne commandent rien qui ſoit trop abſurde et trop contraire à la nature. Ils augmentent ſeulement la vogue d'un uſage ſingulier quand il eſt déjà reçu. *Mahomet* n'invente point la circonciſion, mais il la trouve

établie. Il avait été circoncis lui-même. *Numa* n'ordonne rien d'impertinent, ni de révoltant. On ne lit point que *Minos* ait donné aux Crétois des préceptes ridicules; mais il y a des peuples plus enthousiastes que les autres, chez qui on outre et on défigure tous les préceptes des premiers législateurs; et nous en avons de terribles exemples chez nous. Les usages extravagans et barbares s'établissent tout seuls, il n'y a qu'à laisser faire le peuple.

Ce qui est très-remarquable, c'est que ces mêmes brachmanes, qui sont d'une antiquité si reculée, sont les seuls prêtres dans le monde qui aient conservé à la fois leurs anciens dogmes et leur crédit. Ils forment encore la première tribu, la première caste, depuis le rivage du Gange jusqu'aux côtes de Coromandel et de Malabar. Ils ont gouverné autrefois; leurs cérémonies actuelles en font foi encore. Le Cormoveidam ordonne qu'à la naissance du fils d'un brame, on lui dise gravement : *Vis pour commander aux hommes.*

Ils ont conservé leurs anciens emblêmes : notre célèbre *Holwell*, qui a vécu trente ans parmi eux, nous a donné les estampes de leurs hiéroglyphes. La vertu y est représentée montée sur un dragon. Elle a dix bras pour résister aux dix principaux vices. C'est surtout cette figure que les missionnaires papistes

n'ont

n'ont pas manqué de prendre pour le diable, tant ces messieurs étaient équitables et savans !

L'évêque *Warburton* nous assure que le jésuite *Xavier*, dans une de ses lettres, prétend qu'un brame de ses amis lui dit en confidence : *Il est vrai qu'il y a un Dieu, et nos pagodes ne sont que des représentations des mauvais génies ; mais gardez-vous bien de le dire au peuple. La politique veut qu'on l'entretienne dans l'ignorance de toute divinité.* *Xavier* aurait eu bien peu de bon sens et beaucoup d'effronterie en écrivant une si énorme sottise. Je n'examine point comment il avait pu en peu de temps se rendre capable de converser familièrement dans la langue du Malabar, et avoir pour intime ami un brame qui devait se défier de lui ; mais il n'est pas possible que ce brame se soit décrié lui-même si indignement. Il est encore moins possible qu'il ait dit que, par politique, il faut rendre le peuple athée. C'est précisément tout le contraire : *François Xavier*, l'apôtre des Indes, aurait très-mal entendu, ou aurait menti. Mais c'est *Warburton* qui a très-mal lu, et qui a mal rapporté ce qu'il a lu ; ce qui lui arrive très-souvent.

Voici mot pour mot ce que dit *Xavier* dans le recueil de ses lettres choisies, imprimé en français à Varsovie chez *Veidman*, en 1739, pages 36 et 37.

„ Un brachmane ſavant... me dit, comme „ un grand ſecret, premièrement que les „ docteurs de cette univerſité feſaient jurer „ leurs écoliers de ne jamais révéler leurs „ myſtères, qu'il me les découvrirait pour- „ tant en faveur de l'amitié qu'il avait pour „ moi. Un de ces myſtères fut qu'il n'y a „ qu'un Dieu, créateur du ciel et de la „ terre, lequel il faut adorer : car les idoles „ ne ſont que les repréſentations des démons ; „ que les brachmanes ont de certains mémoi- „ res, comme des monumens de leur écriture „ ſainte, où ils tiennent que les lois divines „ ſont contenues, et que les maîtres ſe ſervent „ en enſeignant d'une langue inconnue au „ vulgaire, comme eſt parmi nous la langue „ latine. Il m'expliqua fort clairement ces „ divins préceptes l'un après l'autre, qu'il „ ſerait long et hors de propos de vous écrire. „ Les ſages célèbrent le jour du dimanche „ comme une fête, et ſont ce jour-là de temps „ en temps cette prière en leur langue : *Mon* „ *Dieu, je vous adore, et j'implore votre ſecours* „ *pour jamais*, qu'ils répètent ſouvent à voix „ baſſe, parce qu'ils ſont obligés par ſerment „ de garder le ſecret.... Il me pria enfin de „ lui apprendre les principaux myſtères de „ la religion chrétienne, me promettant de „ n'en parler jamais..... Je lui expliquai

„ seulement avec soin cette parole de JESUS-„ CHRIST, qui contient un abrégé de notre „ foi : *Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé.* „

Cette lettre est bien plus curieuse que ne le croit *Warburton* qui l'a falsifiée. Premièrement, on y voit que les brachmanes adorent un Dieu suprême et ne sont point idolâtres. Secondement, la formule de prière des brachmanes est admirable. Troisièmement, la formule que lui oppose *Xavier* ne fait rien à la question, et est très-mal appliquée. Le brachmane dit qu'il faut adorer; l'autre répond qu'il faut croire, et il ajoute qu'il faut être baptisé. La religion du brachmane est celle du cœur; celle de l'apôtre convertisseur est la religion des cérémonies; et de plus, il fallait que ce convertisseur fût bien ignorant pour ne pas savoir que le baptême était un des anciens usages des Indes, et qu'il a précédé le nôtre de plusieurs siècles. On pourrait dire que c'était au brachmane à convertir *Xavier*, et que ce *Xavier* ne devait pas réussir à convertir le brachmane.

Plus nous avancerons dans la connaissance des nations qui peuplent la terre, plus nous verrons qu'elles ont presque toutes un Dieu suprême. Nous fîmes la paix il y a deux ans (*c*) dans la Caroline avec les

(*c*) C'était en 1760; ainsi l'auteur écrivait en 1762.

Chiroquois; leur chef, que nous appelons le petit *Carpenter*, dit au colonel *Grant* ces propres mots : *Les Anglais ſont plus blancs que nous; mais un ſeul Dieu eſt notre commun père; le Tout-puiſſant a créé tous les peuples, il les aime également.*

Que le diſcours du petit *Carpenter* eſt au-deſſus des dogmatiques barbares et impies qui ont dit : *Il n'y a qu'un peuple choiſi qui puiſſe plaire à* DIEU !

CHAPITRE VII.

Des Chaldéens.

On n'eſt pas aſſez étonné de dix-neuf cents trois ans d'obſervations aſtronomiques que les Chaldéens remirent entre les mains d'*Alexandre*.

Cette ſuite qui remonte à deux mille deux cents cinquante ans, ou environ, avant notre ère, ſuppoſe néceſſairement une prodigieuſe antiquité précédnete. On a remarqué ailleurs que pour qu'une nation cultive l'aſtronomie, il faut qu'elle ait été des ſiècles ſans la cultiver. Les Romains n'ont eu une faible connaiſſance de la ſphère que du temps de *Cicéron*.

Cependant ils pouvaient avoir recours aux Grecs depuis long-temps. Les Chaldéens ne

durent leurs connaiſſances qu'à eux-mêmes ; ces connaiſſances vinrent donc fort tard. Il fallut perfectionner tous les arts mécaniques avant d'avoir un collége d'aſtronomes. Or en accordant que ce collége ne fut fondé que deux mille ans avant *Alexandre*, ce qui eſt un eſpace bien court, ſera-ce trop que de donner deux mille ans pour l'établiſſement des autres arts avec la fondation de ce collége ?

Certainement il faut plus de deux mille ans à des hommes, comme on l'a ſouvent obſervé, pour inventer un langage, un alphabet, pour ſe former dans l'art d'écrire, pour dompter les métaux. Ainſi quand on dira que les Chaldéens avaient au moins quatre mille ans d'antiquité au temps d'*Alexandre*, on ſera très-circonſpect et très-modéré. Ils avaient alors une ère de quatre cents ſoixante et dix mille ans. Nous leur en retranchons tout d'un coup quatre cents ſoixante et ſix mille ; cela eſt aſſez rigoureux. Mais, nous dira-t-on, malgré cet énorme retranchement, il ſe trouve que les Chaldéens formaient déjà un peuple puiſſant mille ans avant notre déluge. Ce n'eſt pas ma faute, je ne puis qu'y faire. Commencez par vous accorder ſur votre déluge, que votre Bible hébraïque, celle des Samaritains, celle des prétendus Septante, placent dans des époques qui diffèrent d'en-

viron ſept cents années. Accordez plus de ſoixante ſyſtêmes ſur votre chronologie, et vous vous moquerez enſuite des Chaldéens.

Quelle était la religion des Chaldéens avant que les Perſes conquiſſent Babylone, et que la doctrine de *Zoroaſtre* ſe mêlât avec celle des mages de Chaldée ? C'était le ſabiſme, l'adoration d'un Dieu, et la vénération pour les étoiles regardées dans une partie de l'Orient comme des dieux ſubalternes.

Il n'y a point de religion dans laquelle on ne voie un Dieu ſuprême à la tête de tout. Il n'y en a point auſſi qui ne ſoit inſtituée pour rendre les hommes moins méchans.

Je ne vois pas pourquoi le chaldaïſme, le ſabiſme, pourrait être regardé comme une idolâtrie. Premièrement, une étoile n'eſt point une idole, une image ; c'eſt un ſoleil comme le nôtre. Secondement, pourquoi ne pas vénérer DIEU dans ces admirables ouvrages, par qui nous réglons nos ſaiſons et nos travaux ? Troiſièmement, toute la terre croyait que nos deſtinées dépendaient de l'arrangement des conſtellations. Cette erreur ſuppoſée, et les mages étant malheureuſement aſtrologues de profeſſion, il leur était bien pardonnable d'offrir quelques prières à ces grands corps lumineux, dans leſquels la puiſſance du grand Etre ſe manifeſte avec tant de

majeſté. Les aſtres valent bien S[t] *Roch*, S[t] *Pancrace*, S[t] *Fiacre*, S[te] *Urſule*, S[te] *Potamienne*, dont les catholiques romains adorent à genoux les prétendus oſſemens. Les planètes valent bien des morceaux de bois pourri, qu'on appelle la *vraie croix*. Encore une fois, que les papiſtes ne ſe moquent de perſonne, et gardons-nous-en bien auſſi ; car ſi nous valons mieux qu'eux, ce n'eſt pas de beaucoup.

Les mages chaldéens enſeignaient la vertu comme tous les autres prêtres, et ne la pratiquaient pas davantage.

CHAPITRE VIII.

Des anciens Perſans, et de Zoroaſtre.

TANDIS que les Chaldéens connaiſſaient ſi bien la vertu des étoiles, et qu'ils enſeignaient, comme a fait depuis l'almanach de Liége, quel jour il fallait ſe rogner les ongles ; les anciens Perſans n'étaient pas ſi habiles ; mais ils adoraient un Dieu comme les Chaldéens, et révéraient dans le feu l'emblême de la Divinité.

Soit que ce culte leur eût été enſeigné par un *Zerduſth*, que les Grecs, qui changèrent tous les noms aſiatiques, appelèrent long-

temps après *Zoroastre* ; soit qu'il y ait eu plusieurs *Zoroastres*, soit qu'il n'y en ait eu aucun, toujours est-il certain que les Perses furent les premiers qui entretinrent le feu sacré, et qu'ils admirent un lieu de délices en faveur des justes, et un enfer pour les méchans, un bon principe qui était DIEU, et un mauvais principe dont nous est venu le diable. Ce mauvais principe, cet *Arimane*, ce *Sathan*, n'était ni DIEU, ni coéternel avec DIEU ; mais enfin il existait; et il était bien naturel d'admettre un mauvais principe, puisqu'il y a tant de mauvais effets.

Les Persans n'avaient d'abord ni autel ni temple ; ils n'en eurent que quand ils s'incorporèrent aux Babyloniens vaincus par eux ; ainsi que les Francs n'en eurent que quand ils eurent subjugué les Gaulois. Ces anciens Perses entretenaient seulement le feu sacré dans des antres écartés ; ils l'appelaient *Vesta*. Ce culte passa long-temps après chez d'autres nations ; il s'introduisit à la fin jusque chez les Romains, qui prirent *Vesta* pour une déesse. Toutes les anciennes cérémonies sont presque fondées sur des méprises.

Lorsque les Perses conquirent le royaume de Babylone, la religion des vainqueurs se mêla avec celle des vaincus, et prévalut même beaucoup. Mais les Chaldéens restèrent

toujours

toujours en possession de dire la bonne aventure.

Il est constant que les uns et les autres crurent l'immortalité, sans savoir mieux que nous ce que c'est que l'ame. Quand on n'en aurait pas des preuves dans le livre du *Sadder*, qui contient la doctrine des anciens Perses, il suffirait pour en être convaincu, de jeter les yeux sur les ruines de Persépolis dont nous avons plusieurs dessins très-exacts. On y voit des tombeaux d'où sortent des têtes accompagnées chacune de deux ailes étendues; elles prennent toutes leur vol vers le ciel.

De toutes les religions que nous avons jusqu'à présent parcourues, il n'y a que celle de la Chine, qui n'admette pas l'immortalité de l'ame; et remarquez que ces anciennes religions subsistent encore. Celle du gouvernement de la Chine s'est conservée dans toute son intégrité; celle des brachmanes règne encore dans la presqu'île de l'Inde; celle de *Zoroastre* ne s'est point démentie, quoique ceux qui la professent soient dispersés.

CHAPITRE IX.

Des Phéniciens et de Sanchoniathon, antérieur au temps où l'on place Moïse.

LES peuples de la Phénicie ne doivent pas être ſi anciens que ceux dont nous avons parlé. Ils habitaient une côte de la Méditerranée, et cette côte était fort ſtérile. Il eſt vrai que cette ſtérilité même ſervit à la grandeur de ces peuples. Ils furent obligés de faire un commerce maritime qui les enrichit. Ces nouveaux courtiers de l'Aſie pénétrèrent en Afrique, en Eſpagne, et juſque dans notre Angleterre. Sidon, Tyr, Biblos, Bérith, devinrent des villes opulentes. Mais il fallait bien que la Syrie, la Chaldée, la Perſe, fuſſent des Etats déjà très-conſidérables avant que les Phéniciens euſſent eſſayé de la navigation ; car pourquoi auraient-ils entrepris des voyages ſi haſardeux, s'ils n'avaient pas eu des voiſins riches auxquels ils vendaient les productions des terres éloignées ? Cependant les Tyriens avaient un temple dans lequel *Hérodote* entra, et qu'il dit avoir deux mille trois cents ans d'antiquité ; ainſi il avait été bâti environ deux mille huit cents ans

avant notre ère vulgaire ; ainſi , par ce calcul , le temple de Tyr ſubſiſta près de dix huit cents ans avant celui de *Salomon* (en adoptant le calcul de la Vulgate.)

Les Phéniciens , étant de ſi grands commerçans , cultivèrent néceſſairement l'art de l'écriture ; ils tinrent des regiſtres , ils eurent des archives , leur pays fut même appelé *le pays des lettres*. Il eſt prouvé qu'ils communiquèrent aux Grecs leur alphabet ; et lorſque les Juifs vinrent s'établir très-long-temps après ſur leurs confins , ces étrangers prirent leur alphabet et leur écriture. Vous trouvez même dans l'hiſtoire de *Joſué*, qu'il y avait ſur la frontière de la Phénicie, dans la contrée nommée par les ſeuls Juifs *Canaan*, une ville qu'on appelait *la ville des lettres*, *la ville des livres*, *Cariath Sepher*, qui fut priſe et preſque détruite par le brigand *Othoniel*, à qui le brigand *Caleb*, compagnon du brigand *Joſué*, donna ſa fille *Oxa* pour récompenſe. (*d*)

Un des plus curieux monumens de l'antiquité eſt ſans doute l'hiſtoire de *Sanchoniathon* le phénicien , dont il nous reſte des fragmens précieux conſervés dans *Eusèbe*. Il eſt inconteſtable que cet auteur écrivit long-temps avant l'irruption des Hébreux dans le pays

(*d*) Juges , chap. I.

de Canaan. Une preuve ſans réplique, c'eſt qu'il ne parle pas des Hébreux. S'ils étaient déjà venus chez les Cananéens, s'ils avaient mis à feu et à ſang le pays de *Sanchoniathon* même, s'ils avaient exercé dans ſon voiſinage des cruautés dont il n'y a guère d'exemples dans l'ancienne hiſtoire, il eſt impoſſible que *Sanchoniathon* eût paſſé ſous ſilence des événemens auxquels il devait prendre le plus grand intérêt. S'il y avait eu un *Moïſe* avant lui, il eſt bien certain qu'il n'aurait pas oublié ce *Moïſe* et ces prodiges épouvantables opérés en Egypte. Il était donc évidemment antérieur au temps où l'on place *Moïſe*. Il écrivit donc ſa coſmogonie long-temps avant que les Juifs euſſent leur Genèſe.

Au reſte, il ne faut pas s'étonner qu'on ne trouve dans cette coſmogonie de l'auteur phénicien aucun des noms cités dans la Genèſe juive. Nul écrivain, nul peuple, n'a connu les noms d'*Adam*, de *Caïn*, d'*Abel*, d'*Enoch*, de *Mathuſalem*, de *Noé*. Si un ſeul de ces noms avait été cité par *Sanchoniathon* ou par quelque écrivain de Syrie, ou de Chaldée, ou d'Egypte, l'hiſtorien *Joſephe* n'aurait pas manqué de s'en prévaloir. Il dit lui-même, dans ſa réponſe à *Appion*, qu'il a conſulté tous les auteurs étrangers qui ont parlé de ſa nation; et quelque effort qu'il faſſe, il n'en

peut trouver un ſeul qui parle des miracles de *Moïſe*, pas un ſeul qui rappelle un mot de la Genèſe ou de l'Exode.

Ajoutons à ces preuves convaincantes que s'il y avait eu un ſeul mot dans *Sanchoniathon* ou dans quelque autre auteur étranger en faveur de l'hiſtoire juive, *Euſèbe* qui fait armes de tout, dans ſa *Préparation évangélique*, eût cité ce témoignage avec emphaſe. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de pouſſer plus loin cette recherche ; il ſuffit de montrer que *Sanchoniathon* écrivit dans ſa langue long-temps avant que les juifs puſſent ſeulement la prononcer.

Ce qui rend encore les fragmens de *Sanchoniathon* très-recommandables, c'eſt qu'il conſulta les prêtres les plus ſavans de ſon pays, et entre autres *Gérombal*, prêtre d'*Iaho* dans la ville de Bérith : ce nom d'*Iaho*, qui ſignifie Dieu, eſt le nom ſacré qui fut long-temps après adopté par les Juifs.

L'ouvrage de *Sanchoniathon* eſt encore plus digne de l'attention du monde entier, en ce que ſa coſmogonie eſt tirée (ſelon ſon propre témoignage) des livres du roi d'Egypte *Thaut*, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui, et que les Grecs ont depuis appelé *Mercure*. Nous n'avons guère de témoignages d'une antiquité plus reculée. Voilà ſans contredit le

plus beau monument qui nous reste dans notre Occident.

Quelques ames timorées, effrayées de cette antiquité et de ce monument si antérieur à la Genèse, n'ont eu d'autre ressource que celle de dire que ces fragmens étaient un livre supposé ; mais cette malheureuse évasion est assez détruite par la peine qu'*Eusèbe* a prise de les transcrire. Il en combat les principes ; mais il se donne bien de garde d'en combattre l'authenticité ; elle était trop reconnue de son temps. Le livre était traduit en grec par un citoyen du pays même de *Sanchoniathon*. Pour peu qu'il y eût eu le moindre jour à soupçonner l'antiquité de ce livre contraire en tout à la Bible, *Eusèbe* l'eût fait sans doute avec la plus grande force. Il ne l'a pas fait. Quelle plus éclatante preuve que l'aveu d'un adversaire ? Avouons donc sans difficulté que *Sanchoniathon* est beaucoup plus ancien qu'aucun livre juif.

La religion de ces Phéniciens était, comme toutes les autres, une morale saine, parce qu'il ne peut y avoir deux morales ; une métaphysique absurde, parce que toute métaphysique l'a été jusqu'à *Locke*, des rites ridicules, parce que le peuple a toujours aimé les momeries. Quand je dis que toutes les religions ont des simagrées indignes des hon-

nêtes gens, j'excepte toujours celle du gouvernement chinois, que nulle ſuperſtition groſſière n'a jamais ſouillée.

Les Phéniciens admettaient d'abord un chaos comme les Indiens. L'eſprit devint amoureux des principes confondus dans le chaos; il s'unit à eux, et l'amour débrouilla tout. La terre, les aſtres, les animaux en naquirent.

Ces mêmes Phéniciens ſacrifiaient aux vents; et cette ſuperſtition était très-convenable à un peuple navigateur. Chaque ville de Phénicie eut enſuite ſes dieux, et ſes rites particuliers.

C'eſt ſur-tout de Phénicie que vient le culte de la déeſſe que nous appelons *Vénus*. La fable de *Vénus* et d'*Adonis* eſt toute phénicienne. *Adoni* ou *Adonaï* était un de leurs dieux; et quand les Juifs vinrent long-temps après dans le voiſinage, ils appelèrent leur dieu des noms phéniciens *Jéhovah*, *Iaho*, *Adonaï*, *Sadaï*, &c.

Tout ce pays, depuis Tyr juſqu'au fond de l'Arabie, eſt le berceau des fables, comme nous le verrons dans la ſuite; et cela devait être ainſi puiſque c'était le pays des lettres.

CHAPITRE X.

Des Egyptiens.

Le poëte philosophe français qui le premier a dit que les Egyptiens sont une nation toute nouvelle, se fonde sur une raison qui est sans réplique. C'est que l'Egypte étant inondée cinq mois de l'année, ces inondations accumulées devaient rendre le terrain fangeux entièrement impraticable ; qu'il a fallu des siècles pour dompter le Nil, pour lui creuser des canaux, pour bâtir des villes élevées vingt pieds au-dessus du sol ; que l'Asie, au contraire, a des plaines immenses, des rivières plus favorables, et que par conséquent tous les peuples asiatiques ont dû former des sociétés policées très-long-temps avant qu'on pût bâtir auprès du Nil une seule maison tolérable.

Mais les pyramides sont d'une antiquité si reculée qu'elle est inconnue ! mais *Thaut* donna des lois à l'Egypte huit cents ans avant *Sanchoniathon* qui vivait long-temps avant l'irruption des Juifs dans la Palestine ! mais les Grecs et les Romains ont révéré les antiquités d'Egypte ! Oui : tout cela prouve que

le gouvernement égyptien eſt beaucoup plus ancien que les nôtres. Mais ce gouvernement était moderne en comparaiſon des peuples aſiatiques.

Je compte pour rien quelques malheureux qui vivaient entre les rochers qui bordent le Nil, de même que je ne fais aucune mention des barbares nos prédéceſſeurs qui habitèrent ſi long-temps nos forêts ſauvages avant d'être policés. Une nation n'exiſte que quand elle a des lois et des arts. L'état de ſauvage eſt un état de brute. L'Egypte civiliſée eſt donc très-moderne. Elle l'eſt au point qu'elle prit des Phéniciens le nom d'*Iaho*, nom cabaliſtique que les prêtres donnaient à DIEU.

Mais ſans entrer dans ces diſcuſſions ténébreuſes, bornons-nous à notre ſujet, qui eſt de chercher ſi toutes les grandes nations reconnaiſſent un Dieu ſuprême. Il eſt inconteſtable que cette doctrine était le fondement de toute la théologie égyptienne. Cela ſe prouve par ce nom même ineffable d'*Iaho*, qui ſignifiait l'Eternel ; par ce globe qui était poſé ſur la porte des temples, et qui repréſentait l'unité du grand Etre ſous le nom de *Knef*. On le prouve ſur-tout par ce qui nous eſt reſté des myſtères d'*Iſis*, et par cette ancienne formule conſervée dans *Apulée : Les puiſſances céleſtes te ſervent, les enfers te ſont ſoumis, l'univers*

tourne ſous ta main, tes pieds foulent le tartare, les aſtres répondent à ta voix, les ſaiſons reviennent à tes ordres, les élémens t'obéiſſent.

Jamais l'unité d'un Dieu ſuprême n'a été plus fortement énoncée : et pourquoi dit-on dans cette formule que les puiſſances céleſtes obéiſſent, que les aſtres répondent à la voix du grand Etre ? C'eſt que les aſtres, les génies ſuppoſés répandus dans l'eſpace, étaient regardés comme des dieux ſecondaires, des êtres ſupérieurs à l'homme et inférieurs à DIEU : doctrine familière à tout l'Orient, doctrine adoptée enfin en Gréce et en Italie.

Pour l'immortalité de l'ame, perſonne n'a jamais douté que ce ne fût un des deux grands principes de la religion d'Egypte. Les pyramides l'atteſtent aſſez. Les grands du pays ne ſe feſaient élever ces tombeaux ſi durables, et on n'embaumait leurs corps avec tant de ſoin, qu'afin que l'eſprit igné ou aérien qu'on a toujours ſuppoſé animer le corps, vînt retrouver ce corps au bout de mille ans, quelques-uns diſent même au bout de trois mille. Rien n'eſt ſi avéré que l'immortalité de l'ame établie en Egypte.

Je ne parlerai point ici des folles et ridicules ſuperſtitions dont ce beau pays fut inondé beaucoup plus que des eaux de ſon fleuve. Il devint le plus mépriſable des grands peuples,

comme les Juifs ſont devenus la plus haïſſable et la plus honteuſe des petites nations. Mon ſeul but eſt de faire voir que tous les grands peuples civiliſés, et même les petits, ont reconnu un Dieu ſuprême de temps immémorial; que tous les grands peuples ont admis expreſſément la permanence de ce qu'on appelle *ame*, après la mort, excepté les Chinois. Encore ne peut-on pas dire que les Chinois l'aient niée formellement. Ils n'ont ni aſſuré ni combattu ce dogme; leurs livres n'en parlent point. En cela ont-ils été ſages ou ſimplement ignorans ?

CHAPITRE XI.

Des Arabes, et de Bacchus.

HERODOTE nous apprend que les Arabes adoraient *Vénus-Uranie* et *Bacchus*. Mais de quelle partie de l'Arabie parle-t-il? C'eſt probablement de toutes les trois. *Alexandre*, dit-on, voulait établir le ſiége de ſon empire dans l'Arabie heureuſe. Il fit dire aux peuples de l'Yémen et de Saanna qu'il avait fait autant que *Bacchus*, et qu'il voulait être adoré comme lui. Or il eſt très-vraiſemblable que *Bacchus* étant adoré dans la grande Arabie, il l'était auſſi dans la pétrée et dans la déſerte. Les provinces pauvres ſe conforment toujours aux uſages des riches. Mais comment des Arabes adoraient-ils *Vénus*? C'eſt qu'ils adoraient les étoiles en reconnaiſſant pourtant un Dieu ſuprême. Et il eſt ſi vrai qu'ils adoraient l'Etre ſuprême, que de temps immémorial ils partageaient leurs champs en deux parts; la première pour DIEU, et la ſeconde pour l'étoile qu'ils affectionnaient le plus (*e*). *Allah* fut toujours chez eux le nom de DIEU. Les peuples voiſins prononçaient *El*. Ainſi Babel ſur l'Euphrate était la ville de DIEU; Iſraël

(*a*) Voyez la préface de l'Alcoran dans *Sale*.

chez les Perſes ſignifiait voyant DIEU, et les Hébreux prirent ce nom d'*Iſraël* dans la ſuite, comme l'avoue le juif *Philon*. Tous les noms des anges perſans finiſſaient en *el ;* meſſager de DIEU, ſoldat de DIEU, ami de DIEU. Les Juifs même au nom phénicien de DIEU *Iaho*, ajoutèrent auſſi le nom perſan *El*, dont ils firent *Eloï* ou *Eloa*.

Mais comment les Arabes adorèrent-ils *Vénus-Uranie ? Vénus* eſt un mot latin, *Uranie* eſt grec ; les Arabes ne ſavaient aſſurément ni le grec ni le latin, et ils étaient incomparablement plus anciens que les peuples de Gréce et d'Italie. Auſſi le nom arabe dont ils ſe ſervaient pour ſignifier l'étoile de *Vénus* était *Alilat*, et *Mercure* était *Atarid*, &c.

Le ſeul homme à qui ils euſſent accordé les honneurs divins était celui que les Grecs nommèrent depuis *Bacchus ;* ſon nom arabe était *Back*, ou *Urotal* ou *Miſem*. Ce ſera le ſeul homme diviniſé dont je parlerai, attendu la conformité prodigieuſe qui eſt entre lui et le *Moïſe* des Hébreux.

Ce *Bacchus* arabe était né comme *Moïſe* en Egypte, et il avait été élevé en Arabie vers le mont Sina que les Arabes appelaient *Niſa*. Il avait paſſé la mer Rouge à pied ſec avec ſon armée pour aller conquérir les Indes, et il y avait beaucoup de femmes dans cette

armée. Il fit jaillir une fontaine de vin d'un rocher en le frappant de son thyrse. Il arrêta le cours du soleil et de la lune. Il sortait de sa tête des rayons de lumière. Enfin on le nomma *Misem*, qui est un des noms de *Moïse*, et qui signifie *sauvé des eaux*, parce qu'on prétendait qu'il était tombé dans la mer pendant son enfance. Toutes ces fables arabiques passèrent chez les premiers Grecs ; et *Orphée* chanta ces aventures. Rien n'est si ancien que cette fable. Peut-être est-elle allégorique. Jamais peuple n'inventa plus de paraboles que les Arabes ; ils les écrivaient d'ordinaire en vers. Ils s'assemblaient tous les ans dans une grande place à Ocad (*f*) où se tenait une foire qui durait un mois. On y donnait un prix au poëte qui avait récité le conte le plus extraordinaire. Celui de *Bacchus* avait sans doute un fondement réel.

(*f*) Consultez la préface de la belle traduction anglaise de l'Alcoran.

CHAPITRE XII.

Des Grecs, de Socrate et de la double doctrine.

On a tant parlé des Grecs que j'en dirai peu de chofe. Je remarquerai feulement qu'ils adoraient un Dieu fuprême, et qu'ils reconnaiffaient l'immortalité de l'ame, à l'exemple des Afiatiques et des Egyptiens, non-feulement avant qu'ils euffent des hiftoriens, mais avant qu'*Homère* eût écrit. *Homère* n'inventa rien fur les dieux, ils les prit comme ils étaient. *Orphée* long-temps avant lui avait fait recevoir fa théogonie dans la Gréce. Dans cette théogonie tout commence par un chaos comme chez les Phéniciens et chez les Perfes. Un artifan fuprême débrouille ce chaos, et en forme le foleil, la lune, les étoiles et la terre. Cet Etre fuprême appelé *Zeus*, *Jupiter*, eft le maître de tous les autres dieux, le dieu des dieux. Vous voyez à chaque pas cette théologie dans *Homère*. *Jupiter* feul affemble le confeil, lui feul lance le tonnerre; il commande à tous les dieux, il les récompenfe, il les punit; il chaffe *Apollon* du ciel; il donne le fouet à *Junon*, il l'attache entre le ciel et la terre avec une chaîne d'or; mais le

bon homme *Homère* ne dit pas à quel point fixe cette chaîne fut accrochée. Le même *Jupiter* précipite *Vulcain* du haut du ciel sur la terre, il menace le dieu *Mars;* enfin il est par-tout le maître.

Rien n'est plus clair dans *Homère* que l'ancienne opinion de l'immortalité de l'ame, quoique rien ne soit plus obscur que son existence. Qu'est-ce que l'ame chez tous les anciens poëtes, et chez tous les philosophes? un je ne sais quoi qui anime le corps, une figure légère, un petit composé d'air qui ressemble au corps humain, et qui s'enfuit quand elle a perdu son étui. *Ulysse* en trouve par milliers dans les enfers. Le batelier *Caron* est continuellement occupé à les transporter dans sa barque. Cette théologie est aussi ridicule que tout le reste, j'en conviens; mais elle démontre que l'immortalité de l'ame était un point capital chez les anciens.

Cela n'empêcha pas des sectes entières de philosophes de se moquer également de *Jupiter* et de l'immortalité de l'ame; et ce qu'il faut soigneusement observer, c'est que la secte d'*Epicure*, qu'on peut regarder comme une société d'athées, fut toujours très-honorée. Je dis que c'était une société d'athées, car en fait de religion et de morale, admettre des dieux inutiles qui ne punissent ni ne

récompensent,

récompenſent, et n'en admettre point du tout, c'eſt préciſément la même choſe.

Pourquoi donc les épicuriens ne furent-ils jamais perſécutés, et que *Socrate* fut condamné à boire la ciguë ? Il faut abſolument qu'il y ait eu une autre raiſon que celle du fanatiſme pour condamner *Socrate*. Les épicuriens étaient les hommes du monde les plus ſociables, et *Socrate* paraît avoir été le plus inſociable. Il avoue lui-même, dans ſa défenſe, qu'il allait de porte en porte dans Athènes prouver aux gens qu'ils étaient des ſots. Il ſe fit tant d'ennemis qu'enfin ils vinrent à bout de le condamner à mort ; après quoi on lui demanda bien pardon. C'eſt préciſément (au pardon près) l'aventure de *Vanini*. Il diſputait aigrement dans Toulouſe contre des conſeillers de juſtice. Ils lui perſuadèrent qu'il était athée et ſorcier, et ils le firent brûler en conſéquence. Ces horreurs ſont plus communes chez les chrétiens que dans l'ancienne Gréce.

L'évêque *Warburton*, dans ſon très-étrange livre de la divine légation de *Moïſe* (*g*), prétend que les philoſophes qui enſeignaient l'immortalité de l'ame n'en croyaient rien du tout. Il ſe tourne de tous les ſens, pour prouver que tous ceux qu'on nomme *les anciens ſages*, avaient une double doctrine, la publique

(*g*) Tome II, liv. III.

et la fecrète; qu'ils prêchaient en public l'immortalité de l'ame pour contenir le fot peuple, et qu'ils s'en moquaient tous en particulier avec les gens d'efprit. C'eft-là, je l'avoue, une fingulière affertion pour un évêque. Mais quelle néceffité y avait-il pour ces philofophes de dire tout haut ce qu'ils ne croyaient pas en fecret, puifqu'il était permis aux épicuriens de dire hautement que tout périt avec le corps, et que les pyrrhoniens pouvaient douter de tout impunément? Qui pouvait forcer les philofophes à mentir le matin pour dire le foir la vérité? Des coquins pouvaient en Gréce comme ailleurs abufer des paroles d'un fage, et lui intenter un procès. On a mis en juftice des membres du parlement pour leurs paroles; mais cela ne prouve pas que la chambre des communes ait deux doctrines différentes.

Cette double doctrine dont veut parler notre *Warburton*, était principalement dans les myftères d'*Ifis*, de *Cérès*, d'*Orphée*, et non chez les philofophes. On enfeignait l'unité de DIEU dans ces myftères, tandis qu'en public on facrifiait à ces dieux ridicules. Voilà ce qui eft d'une vérité inconteftable. Toutes les formules des myftères atteftent l'adoration d'un Dieu unique. C'eft précifément comme s'il y avait chez les papiftes des congrégations

de fages, qui après avoir affifté à la meffe de Ste *Urfule* et des onze mille vierges, de St *Roch* et de fon chien, de St *Antoine* et de fon cochon, allaffent enfuite défavouer ces étonnantes bêtifes dans une affemblée particulière; mais au contraire, les confréries de papiftes enchériffent encore fur les fuperftitions auxquelles on les force. Leurs pénitens blancs, gris et noirs, habillés en mafque, fe fouettent en l'honneur de ces beaux faints, au lieu d'adorer DIEU en hommes raifonnables.

Warburton, pour prouver que les Grecs avaient deux doctrines, l'une pour l'aréopage et l'autre pour leurs amis, cite *Céfar*, *Caton*, et *Cicéron*, qui dirent en plein fénat, dans l'examen du procès de *Catilina*, que la mort n'eft point un mal, que c'eft la fin de toutes les fenfations, qu'il n'y a rien après nous. Mais *Céfar*, *Caton* et *Cicéron*, n'étaient pas grecs. Expliquaient-ils ainfi leur doctrine fecrète à trois ou quatre cents de leurs confidens en plein fénat ?

Cet évêque pouvait encore ajouter que dans la tragédie de la Troade de *Sénèque*, le chœur difait fecrétement au peuple romain affemblé :

Poft mortem nihil eft, ipfaque mors nihil.
Quæris quo jaceant poft obitum loco ?
Quo non nata jacent.

Rien n'eſt après la mort, la mort même n'eſt rien.
Après la vie où pourrai-je être ?
Où j'étais avant que de naître. (1)

Quand on a fait ſentir toutes ces diſparates, toutes ces inconſéquences de *Warburton*, il s'eſt fâché, il n'a répondu ni avec des raiſons ni avec de la politeſſe ; il a reſſemblé à ces femmes qu'on prend ſur le fait et qui n'en deviennent que plus hardies et plus méchantes : *nihil eſt audacius iſtis deprehenſis.* L'ardeur de ſon courage l'a emporté encore plus loin, comme nous le verrons en traitant la religion juive.

(1) *Cyrano de Bergerac*, dans ſa tragédie d'Agrippine, fait dire à *Séjan* :

Une heure après la mort, notre ame évanouie
Devient ce qu'elle était une heure avant la vie.

CHAPITRE XIII.

Des Romains.

Soyons auſſi courts ſur les Romains que ſur les Grecs. C'eſt la même religion, les mêmes dieux principaux, le même *Jupiter*, maître des dieux et des hommes, les mêmes champs Elyſées, le même Tartare, les mêmes apothéoſes ; et quoique la ſecte d'*Epicure* eût un très-grand crédit ; quoiqu'on ſe moquât publiquement des augures, des aruſpices, des champs Elyſées et des enfers ; la religion romaine ſubſiſta juſqu'à la ruine de l'empire.

Il eſt conſtant par toutes les formules, que les Romains reconnaiſſaient un ſeul Dieu ſuprême. Ils ne donnaient qu'au ſeul *Jupiter* le titre de très-grand et très-bon, *optimus*, *maximus*. La foudre n'était qu'entre ſes mains. Tous les autres dieux peuvent ſe comparer aux ſaints et à la vierge que l'Italie adore aujourd'hui. En un mot, plus nous avançons dans la connaiſſance des peuples policés, plus nous découvrons par-tout un Dieu, comme on l'a déjà dit.

Notre *Warburton*, dont le ſens eſt toujours

l'ennemi du ſens commun des autres hommes, oſe nous aſſurer dans la préface de la ſeconde partie de ſa Légation, que les Romains feſaient peu de cas de *Jupiter*; il veut s'appuyer de l'autorité de *Cicéron*; il prétend que cet orateur, dans ſon oraiſon pour *Flaccus*, dit qu'*il n'eſt pas de la majeſté de l'empire de reconnaître un ſeul Dieu.* Il cite les paroles latines, *majeſtatem imperii non decuiſſe ut unus tantùm Deus colatur.* Qui le croirait? il n'y a pas un mot, ni dans l'oraiſon pour *Flaccus*, ni dans aucune autre, qui ait le moindre rapport à cette citation prétendue de *Cicéron*; elle appartient toute entière à notre évêque qui, par cette fraude, non fraude pieuſe, mais fraude impudente, a voulu tromper le monde. Il s'eſt imaginé que perſonne ne ſe donnerait la peine de feuilleter *Cicéron* et de découvrir ſon impoſture; il s'eſt trompé en cela comme dans tout le reſte; et déſormais on n'aura pas plus de foi à ſes commentaires ſur *Cicéron* qu'à ceux qu'il nous a donnés ſur *Shakeſpeare.*

Ce qui eſt peut-être de plus eſtimable chez ce peuple roi, c'eſt que pendant neuf cents années il ne perſécuta perſonne pour ſes opinions. Il n'a point à ſe reprocher de ciguë. La tolérance la plus univerſelle fut ſon partage. Ces ſages conquérans aſſiégeaient-ils

une ville, ils priaient les dieux de la ville de vouloir bien paffer dans leur camp. Dès qu'elle était prife, ils allaient facrifier dans le temple des vaincus. C'eft ainfi qu'ils méritèrent de commander à tant de nations.

On ne les vit point égorger les Tofcans pour réformer l'art des arufpices qu'ils tenaient d'eux. Perfonne ne mourut à Rome pour avoir mal parlé des poulets facrés. Les Egyptiens couverts de mépris eurent à Rome un temple d'*Ifis*; les Juifs plus méprifés encore y eurent des fynagogues après leurs fanglantes rebellions. Le peuple conquérant était le peuple tolérant.

Il faut avouer qu'il ne traita mal les chrétiens qu'après que ces nouveaux venus eurent déclaré hautement, et à plufieurs reprifes, qu'ils ne pouvaient fouffrir d'autre culte que le leur. C'eft ce que nous ferons voir évidemment quand nous en ferons à l'établiffement du chriftianifme.

Commençons par examiner la religion juive, dont le chriftianifme et le mahométifme font fortis.

CHAPITRE XIV.

Des Juifs et de leur origine.

TOUTES les nations (excepté toujours les Chinois) fe vantent d'une foule d'oracles et de prodiges; mais tout eft prodige et oracle dans l'hiftoire juive fans exception. On a tant écrit fur cette matière qu'il ne refte plus rien à découvrir. Nous ne voulons ni répéter tous ces miracles continuels, ni les combattre; nous refpectons la mère de notre religion. Nous ne parlerons du merveilleux judaïque qu'autant qu'il pourra fervir à établir les faits. Nous examinerons cette hiftoire comme nous ferions celle de *Tite-Live* ou d'*Hérodote.* Cherchons par les feules lumières de la raifon ce qu'étaient les Juifs, d'où ils venaient quand ils s'établirent dans la Paleftine, quand leur religion fut fixée, quand ils écrivirent; inftruifons-nous et tâchons de ne pas fcandalifer les faibles; ce qui eft bien difficile quand on veut dire la vérité.

Nous ne trouvons guère plus de lumières chez les étrangers fur le petit peuple hébreu, que nous n'en trouvons fur les Francs, fur les Irlandais et fur les Bafques. Tous les livres

égyptiens

égyptiens ont péri, leur langue a eu le même ſort. Nous n'avons plus les auteurs perſans, chaldéens et ſyriens, qui auraient pu nous inſtruire; nous voyageons ici dans un déſert où des animaux ſauvages ont vécu. Tâchons de découvrir quelques traces de leurs pas.

Les Juifs étaient-ils originairement une horde vagabonde d'arabes du déſert qui s'étend entre l'Egypte et la Syrie ? cette horde s'étant multipliée s'empara-t-elle de quelques villages vers la Phénicie? Rien n'eſt plus vraiſemblable. Leur tour d'eſprit, leur goût pour les paraboles et pour le merveilleux incroyable, leur extrême paſſion pour le brigandage, tout concourt à les faire regarder comme une nation très-nouvellement établie, qui ſortait d'une petite horde arabe.

Il y a plus; ils prétendent dans leur hiſtoire que des tribus arabes et eux deſcendent du même père; que des enfans de quelques paſteurs errans, qu'ils appellent *Abraham*, *Loth*, *Eſaü*, habitèrent des contrées d'Arabie. Voilà bien des conjectures: mais il ne reſte aucun monument qui puiſſe les appuyer.

Si l'on examine ce grand procès avec le ſeul bon ſens, on ne peut regarder les livres juifs comme des preuves. Ils ne ſont point juges en leur propre cauſe. Je ne crois point *Tite-Live* quand il nous dit que *Romulus* était

fils du dieu *Mars ;* je ne crois point nos premiers auteurs anglais quand ils difent que *Vortiger* était forcier ; je ne crois point les vieilles hiftoires des Francs qui rapportent leur origine à *Francus* fils d'*Hector.* Je ne dois pas croire les Juifs fur leur feule parole, quand ils nous difent des chofes extraordinaires. Je parle ici felon la foi humaine, et je me garde bien de toucher à la foi divine. Je cherche donc ailleurs quelque faible lumière, à la lueur de laquelle je puiffe découvrir les commencemens de la nation juive.

Plus d'un ancien auteur dit que c'était une troupe de lépreux qui fut chaffée de l'Egypte par le roi *Amafis.* Ce n'eft-là qu'une préfomption. Elle acquiert un degré de probabilité par l'aveu que les Juifs font eux-mêmes, qu'ils s'enfuirent d'Egypte, et qu'ils étaient fort fujets à la lèpre ; mais ces deux degrés de probabilité, le confentement de plufieurs anciens, et l'aveu des Juifs, font encore loin de former une certitude.

Diodore de Sicile raconte, d'après les auteurs égyptiens qu'il a confultés, que le même *Amafis* ayant eu la guerre avec *Actifan* roi d'Ethiopie, cet *Actifan* vainqueur fit couper le nez et les oreilles à une horde de voleurs, qui avait infefté l'Egypte pendant la guerre. Il confina cette troupe de brigands dans le

désert de Sina, où ils firent des filets avec lesquels ils prirent des cailles dont ils se nourrirent. Ils habitèrent le pays qu'on appela depuis d'un nom qui signifie en langue égyptienne *nez coupé*, et que les Grecs exprimèrent par celui de *Rhinocolure*. Ce passage, auquel on a fait trop peu d'attention, joint à l'ancienne tradition que les Hébreux étaient une troupe de lépreux chassés d'Egypte, semble jeter quelque jour sur leur origine. Ils avouent qu'ils ont été à la fois lépreux et voleurs; ils disent qu'après avoir volé les Egyptiens ils s'enfuirent dans ce même désert, où fut depuis *Rhinocolure*. Ils spécifient que la sœur de leur *Moïse* eut la lèpre; ils s'accordent avec les Egyptiens sur l'article des cailles.

Il est donc vraisemblable, humainement parlant, et abstraction faite de tout merveilleux, que les Juifs étaient des arabes vagabonds, sujets à la lèpre, qui venaient piller quelquefois les confins d'Egypte, et qui se retirèrent dans le désert d'Horeb et de Sinaï, quand on leur eut coupé le nez et les oreilles. Cette haine qu'ils manifestèrent depuis contre l'Egypte, donne quelque force à cette conjecture. Ce qui peut encore augmenter la probabilité, c'est que l'égyptien *Appion* d'Alexandrie, qui écrivit du temps de *Caligula* une histoire de son pays, et un autre auteur

nommé *Chencres* de la ville de Mendès, assurent tous deux que ce fut sous le roi ou pharaon *Amasis* que les Juifs furent chassés. Nous avons perdu leurs écrits, mais le juif *Josephe*, qui écrivit contre *Appion*, après la mort de cet égyptien, ne le combat point sur l'époque d'*Amasis*. Il le réfute sur d'autres points : et tous ces autres points prouvent que les Egyptiens avaient écrit autant de faussetés sur les Juifs qu'on reprochait aux Juifs d'en avoir écrit eux-mêmes.

Flavien Josephe fut le seul juif qui passa chez les Romains pour avoir quelque bon sens. Cependant cet homme de bon sens rapporte sérieusement la fable des Septante et d'*Aristée*, dont *Vandale* et tant d'autres ont fait voir le ridicule et l'absurdité. Il ajoute à cette ineptie que le roi d'Egypte, *Ptolomée Philadelphe*, ayant demandé aux traducteurs comment il se pouvait faire que des livres aussi sages que ceux des Juifs n'eussent été jamais connus d'aucune nation, on répondit à *Ptolomée* que ces livres étaient trop divins pour que des profanes osassent jamais les citer, et que DIEU ne pouvait le permettre.

Remarquez qu'on sesait cette belle réponse dans les temps mêmes qu'on mettait ces livres entre les mains des profanes. *Josephe* ajoute que tous les étrangers qui avaient été

affez hardis pour dire un mot des lois juives, avaient été fur le champ punis de DIEU; que l'hiftorien *Théopompe*, ayant eu deffein feulement d'en inférer quelque chofe dans fon ouvrage, devint fou fur le champ; mais qu'au bout de trente jours, DIEU lui ayant fait connaître dans un fonge qu'il ne fallait pas parler des Juifs, il demanda bien pardon à DIEU, et rentra dans fon bon fens.

Jofephe dit encore que le poëte *Théodecte*, ayant ofé parler des Juifs dans une de fes tragédies, était devenu aveugle incontinent, et que DIEU ne lui rendit la vue que quand il eut bien demandé pardon et fait pénitence.

Si un homme qui paffe pour le feul hiftorien juif qui ait écrit raifonnablement, a dit de fi plates extravagances, que faut-il penfer des autres? Je parle toujours humainement, je me mets toujours à la place d'un homme qui, n'ayant jamais entendu parler ni des Juifs ni des chrétiens, lirait ces livres pour la première fois; et n'étant point illuminé par la grâce, aurait le malheur de n'en croire que fa faible raifon, en attendant qu'il fût éclairé d'en-haut.

CHAPITRE XV.

Quand les Juifs commencèrent-ils à demeurer dans les villes? quand écrivirent-ils? quand eurent-ils une religon fixe et déterminée?

On ne peut ici que confulter les Juifs eux-mêmes, confronter ce qu'ils rapportent, et voir ce qui eft le plus probable.

Selon eux, ils demeurèrent fous des tentes dans un défert au nombre de fix cents trente mille combattans, ce qui fefait environ trois millions de perfonnes en comptant les vieillards, les femmes et les enfans. Cela fortifie la conjecture qu'ils étaient des arabes, puifqu'ils n'habitaient que des tentes et qu'ils changeaient fouvent de lieu. Mais comment trois millions d'hommes auraient-ils eu des tentes, s'ils s'étaient enfuis d'Egypte au travers de la mer? Chaque famille avait-elle porté fa tente fur fon dos? Ils n'avaient pas demeuré fous des tentes en Egypte. Une preuve qu'ils étaient du nombre de ces arabes errans qui ont de l'averfion pour les demeures des villes, c'eft que lorfqu'ils eurent pris Jéricho, ils le rasèrent et ne fe fixèrent nulle part: car ne jugeant ici qu'en profanes, et par les

feules lumières de notre raifon, ce n'eft pas à nous de parler des trompettes qui firent tomber les murs de Jéricho. C'eft un de ces miracles que DIEU fefait tous les jours, et que nous n'ofons difcuter.

Quoi qu'il en foit, ils difent n'avoir eu une ville capitale, n'avoir été fixés à Jérufalem que du temps de *David;* et, felon eux, entre leur fuite d'Egypte et leur établiffement à Jérufalem, il y a environ quatre cents cinquante années. Je n'examine pas ici leur chronologie, fur laquelle ils fe contredifent continuellement; car, à bien compter, il y aurait plus de fix cents ans entre *Moïfe* et *David.* Je vois feulement qu'ils ont vécu dans la Paleftine en arabes vagabonds pendant plufieurs fiècles, attaquant tous leurs voifins l'un après l'autre, pillant tout, ravageant tout, n'épargnant ni fexe ni âge, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, et très-fouvent efclaves.

Cette vie vagabonde, cette fuite continuelle de meurtres, cette alternative fanglante de victoires et de défaites, ces temps fi longs de fervitude, leur permirent-ils d'apprendre à écrire et d'avoir une religion fixe? n'eft-il pas de la plus grande vraifemblance qu'ils ne commencèrent à former des lois et des hiftoires par écrit que fous leurs rois, et qu'auparavant ils n'avaient qu'une tradition vague et incertaine?

Jetons les yeux ſur toutes les nations de notre occident, depuis Archangel juſqu'à Gibraltar : y en a-t-il une ſeule qui ait eu des lois et une hiſtoire par écrit avant d'être raſſemblée dans des villes ? Que dis-je ? y a-t-il un ſeul peuple ſur la terre qui ait eu des archives avant d'être bien établi ? Comment les Juifs auraient-ils eu ſeuls cette prérogative ?

CHAPITRE XVI.

Quelle fut d'abord la religion des Juifs.

NOUS trouvons dans le livre intitulé *Joſué* ces propres paroles que ce chef ſanguinaire dit à la horde juive, après s'être emparé de trente-un chefs de ces villages, appelés *rois* dans la Bible (*h*) : *Choiſiſſez aujourd'hui ce qu'il vous plaira, et voyez qui vous devez plutôt adorer, ou les dieux que vos pères ont ſervis dans la Méſopotamie, ou les dieux des Amorrhéens au pays deſquels vous habitez ; mais pour ce qui eſt de moi et de ma maiſon, nous ſervirons Adonaï ; et le peuple répondit : A Dieu*

(*h*) Chap. XXIV, v. 15 et 16.

ne plaise que nous abandonnions Adonaï, et que nous servions d'autres dieux !

Il est évident par ce passage que les Juifs y sont supposés avoir adoré *Isis* et *Osiris* en Egypte, et les étoiles en Mésopotamie. *Josué* leur demande s'ils veulent adorer encore ces étoiles, ou *Isis* et *Osiris*, ou *Adonaï* le dieu des Phéniciens au milieu desquels ils se trouvent ? Le peuple répond *qu'il veut adorer Adonaï*, le dieu des Phéniciens. C'était peut-être une politique bien entendue que d'adopter le dieu des vaincus pour les mieux gouverner. Les barbares qui détruisirent l'empire romain, les Francs qui saccagèrent les Gaules, les Turcs qui subjuguèrent les arabes mahométans, tous ont eu la prudence d'embrasser la religion des vaincus pour les mieux accoutumer à la servitude. Mais est-il probable qu'une si petite horde de barbares juifs ait eu cette politique ?

Voici une seconde preuve beaucoup plus forte que ces Juifs n'avaient point encore de religion déterminée. C'est que *Jephté*, fils de *Galaad* et d'une fille de joie, élu capitaine de la horde errante, dit aux Moabites (*i*) : *Ce que votre dieu Chamos possède ne vous est-il pas dû de droit ? Et ce que le nôtre s'est acquis*

(*i*) Chap. II, v. 24.

par ses victoires ne doit-il pas être à nous? Certes il est évident qu'alors les Juifs regardaient *Chamos* comme un véritable dieu; il est évident qu'ils croyaient que chaque petit peuple avait son dieu particulier et que c'était à qui l'emporterait du dieu juif, ou du dieu moabite.

Apportons une troisième preuve non moins sensible. Il est dit au premier chapitre des Juges (*k*) : *Adonaï se rendit maître des montagnes; mais il ne put vaincre les habitans des vallées, parce qu'ils avaient des chariots armés de faux.* Nous ne voulons pas examiner si les habitans de ces cantons hérissés de montagnes pouvaient avoir des chars de guerre, eux qui n'eurent jamais que des ânes. Il suffit d'observer que le dieu des Juifs n'était alors qu'un dieu local qui avait du crédit dans les montagnes et point du tout dans les vallées, à l'exemple de tous les autres petits dieux du pays qui possédaient chacun un district de quelques milles, comme *Chamos*, *Moloch*, *Remphan*, *Belphégor*, *Astarot*, *Baal-Bérith*, *Baal-Zébuth*, et autres marmousets.

Une quatrième preuve, plus forte que toutes les autres, se tire des prophètes. Aucun d'eux ne cite les lois du Lévitique, ni du

(*k*) Chap. I, v. 19.

Deutéronome ; mais plusieurs assurent que les Juifs n'adorèrent point *Adonaï* dans le désert, ou qu'ils adorèrent aussi d'autres dieux locaux. *Jérémie* dit que (*l*) *le seigneur Melchom s'était emparé du pays de Gad.* Voilà donc *Melchom* reconnu dieu, et si bien reconnu pour dieu par les Juifs, que c'est ce même *Melchom* à qui *Salomon* sacrifia depuis sans qu'aucun prophète l'en reprît.

Jérémie dit encore quelque chose de bien plus fort, il fait ainsi parler DIEU (*m*) : *Je n'ai point ordonné à vos pères, quand je les ai tirés d'Egypte, de m'offrir des holocaustes et des victimes.* Y a-t-il rien de plus précis ? peut-on prononcer plus expressément que les Juifs ne sacrifièrent jamais au dieu *Adonaï* dans le désert ?

Amos va beaucoup plus loin. Voici comme il fait parler DIEU (*n*) : *Maison d'Israël, m'avez-vous offert des hosties et des sacrifices dans le désert pendant quarante ans ? vous y avez porté le tabernacle de votre Moloch, l'image de vos idoles, et l'étoile de votre dieu.*

On sait que tous les petits peuples de ces contrées avaient des dieux ambulans qu'ils mettaient dans des petits coffres que nous appelons *arche*, faute de temple. Les villages

(*l*) Chap. XLIX, v. 1.
(*m*) Chap. VII, v. 22.
(*n*) Chap. V, v. 25 et 26.

les plus voiſins de l'Arabie adoraient des étoiles, et mettaient une petite figure d'étoile dans leur coffre.

Cette opinion que les Juifs n'avaient point adoré *Adonaï* dans le déſert fut toujours ſi répandue, malgré l'Exode et le Lévitique, que St *Etienne*, dans ſon diſcours au ſanhédrin, n'héſite pas à dire (*o*) : *Vous avez porté le tabernacle de Moloch et l'aſtre de votre dieu Remphan, qui ſont des figures que vous avez faites pour les adorer* (pendant quarante ans).

On peut répondre que cette adoration de *Melchom*, de *Moloch*, de *Remphan*, &c. était une prévarication. Mais une infidélité de quarante années, et tant d'autres dieux adorés depuis, prouvent aſſez que la religion juive fut très-long-temps à ſe former.

Après la mort de *Gédéon* il eſt dit que (*p*) *les Juifs adorèrent Baal-Bérith. Baal* eſt la même choſe qu'*Adonaï*, il ſignifie le ſeigneur. Les Juifs commençaient probablement alors à apprendre un peu la langue phénicienne, et rendaient toujours leurs hommages à des dieux phéniciens. Voilà pourquoi le culte de *Baal* ſe perpétua ſi long-temps dans Iſraël.

Une cinquième preuve que la religion juive n'était point du tout formée, eſt l'aventure

(*o*) Act. des apôtres, chap. VII, v. 43.
(*p*) Juges, chap. VIII, v. 3; et chap. IX, v. 4.

de *Michas* rapportée dans le livre des Juges. (*q*) Une juive de la montagne d'Ephraïm, femme d'un nommé *Michas*, ayant perdu onze cents ficles d'argent, ce qui eft une fomme exorbitante pour ce temps-là, un de fes fils, qui les lui avait apparemment volés, les lui rendit. Cette bonne juive, pour remercier DIEU d'avoir trouvé fon argent, en mit à part deux cents ficles pour faire jeter en fonte des idoles qu'elle enferma dans une petite chapelle portative. Un juif de Bethléem, qui était lévite, fe chargea d'être le prêtre de ce petit temple idolâtre, moyennant cinq écus par an et deux habits. Cette bonne femme s'écria alors : DIEU *me fera du bien, parce que j'ai chez moi un prêtre de la race de Lévi.*

Quelques jours après, fix cents hommes de la tribu de Dan, allant au pillage felon la coutume des Juifs, et voulant faccager le village de Laïs, pafsèrent auprès de la maifon de *Michas*. Ils rencontrèrent le lévite, et lui demandèrent fi leur brigandage ferait heureux. Le lévite les affura du fuccès; ils le prièrent de quitter fa maîtreffe, et d'être leur prêtre. L'aumônier de *Michas* fe laiffa gagner; la tribu de Dan emmena donc le prêtre et les dieux, et alla tuer tout ce qu'elle rencontra

(*q*) Chap. XVII.

dans le village de Laïs, qui fut depuis appelé *Dan*. La pauvre femme courut après eux avec des clameurs et des larmes. Ils lui dirent : *Pourquoi criez-vous ainſi ?* Elle leur répondit : *Vous m'emportez mes dieux et mon prêtre et tout ce que j'ai, et vous me demandez pourquoi je crie !* La Vulgate met cette réponſe ſur le compte du mari même de *Michas ;* mais ſoit qu'elle eût encore ſon mari, ſoit qu'elle fût veuve, ſoit que le mari ou la femme ait crié, il demeure également prouvé que la *Michas*, et ſon mari, et ſes enfans, et le prêtre des *Michas*, et toute la tribu de Dan, étaient idolâtres.

Ce qui eſt encore plus ſingulier et plus digne de l'attention de quiconque veut s'inſtruire, c'eſt que ces mêmes Juifs (*r*) qui avaient ainſi ſaccagé la ville et le pays de Dan, qui avaient volé les petits dieux de leurs frères, placèrent ces dieux dans la ville de Dan, et choiſirent pour ſervir ces dieux un petit-fils de *Moïſe* avec ſa famille. Du moins cela eſt écrit dans la Vulgate.

Il eſt difficile de concevoir que le petit-fils et toute la famille d'un homme qui avait vu DIEU face à face, qui avait reçu de lui deux tables de pierre, qui avait été revêtu de toute la puiſſance de DIEU même pendant

(*r*) Juges, chap. XVIII, v. 30.

quarante années, eussent été réduits à être chapelains de l'idolâtrie pour un peu d'argent. Si la première loi des Juifs eût été alors de n'avoir aucun ouvrage de sculpture, comment les enfans de *Moïse* se feraient-ils faits tout d'un coup prêtres d'idoles ? On ne peut donc douter, d'après les livres mêmes des Juifs, que leur religion ne fût très-incertaine, très-vague, très-peu établie, telle enfin qu'elle devait être chez un petit peuple de brigands vagabonds, vivant uniquement de rapines.

CHAPITRE XVII.

Changemens continuels dans la religion juive jusqu'au temps de la captivité.

LORSQU'IL ne resta que deux tribus et quelques lévites à la maison de *David*, *Jéroboam*, à la tête des dix autres tribus, adora d'autres dieux que *Roboam* fils de *Salomon*. C'est du moins encore une preuve sans réplique, que la religion juive était bien loin d'être formée. *Roboam*, de son côté, adora des divinités dont on n'avait point encore entendu parler. Ainsi la religion juive, telle qu'elle paraît ordonnée dans le Pentateuque, fut entièrement

négligée. Il eſt dit dans l'hiſtoire (*s*) des Rois, qu'*Achas*, roi de Jéruſalem, prit les rites de la ville de Damas, et fit faire un autel tout ſemblable à celui du temple de Damas. Voilà certainement une religion bien chancelante et bien peu d'accord avec elle-même.

Pendant le règne d'*Achas* ſur Jéruſalem, lorſqu'*Ozée* régnait ſur les dix tribus d'Iſraël, *Salmanaſar* prit cet *Ozée* dans Samarie, et le chargea de chaînes; il chaſſa toutes les dix tribus du pays, et fit venir en leur place des Babyloniens, des Chutéens, des Emathéens, &c. On n'entendit plus parler de ces dix tribus; perſonne ne ſait aujourd'hui ce qu'elles ſont devenues : elles diſparurent de la terre avant qu'elles euſſent une religion à elles.

Mais les petits rois de Jéruſalem n'eurent pas long-temps à ſe réjouir de la deſtruction de leurs frères. *Nabuchodonoſor* emmena captifs à Babylone, et le roi de Juda *Joachim*, et un autre roi nommé *Sédékias*, que ce conquérant avait établi à la place de *Joachim*. Il fit crever les yeux à *Sédékias*, fit mourir ſes enfans, brûla Jéruſalem, abattit les murailles; toute la nation fut emmenée eſclave dans les Etats du roi de Babylone.

Il eſt vrai que toutes ces aventures ſont

(*s*) Liv. II, chap. XVI.

racontées dans le livre des Rois et dans celui des Paralipomènes, de la manière la plus confuſe et la plus contradictoire. Si on voulait concilier toutes les contradictions des livres juifs, il faudrait un volume beaucoup plus gros que la Bible. Remarquons ſeulement que ces contradictions ſont une nouvelle preuve que rien ne fut clairement établi chez cette nation.

Il eſt démontré, autant qu'on peut démontrer en hiſtoire, que la religion des Juifs ne fut, du temps de leur vie errante et du temps de leurs rois, qu'un ramas confus et contradictoire des rites de leurs voiſins. Ils empruntent les noms de dieu chez les Phéniciens; ils prennent les anges chez les Perſans; ils ont l'arche errante des Arabes; ils adoptent le baptême des Indiens, la circonciſion des prêtres d'Egypte, leurs vêtemens, leur vache rouſſe, leurs chérubins, qui ont une tête de veau et une tête d'épervier, leur bouc *Hazazel*, et cent autres cérémonies. Leur loi (en quelque temps qu'elle ait été écrite) leur défend expreſſément tout ouvrage de ſculpture, et leur temple en eſt rempli. Leur roi *Salomon*, après avoir conſulté le Seigneur, place douze figures de veau au milieu du temple, et des chérubins à quatre têtes dans le ſanctuaire, avec un ſerpent d'airain. Tout eſt contradictoire; tout eſt inconſéquent chez eux, ainſi

que dans prefque toutes les nations. C'eft la nature de l'homme ; mais le peuple de DIEU l'emporte en cela fur tous les hommes.

Les Juifs changèrent toujours de rites jufqu'au temps d'*Efdras* et de *Néhémie ;* mais ils ne changèrent jamais de mœurs, de leur propre aveu. Voyons en peu de mots quelles font ces mœurs, après quoi nous examinerons quelle fut leur religion au retour de Babylone.

CHAPITRE XVIII.

Mœurs des Juifs.

NOUS ne pouvons mieux faire que de renvoyer ici à ce que dit milord *Bolingbroke* des mœurs antiques de ce peuple dans les chapitres VII et VIII de fon *Examen important*, écrit en 1736. Peut-être fon récit eft-il un peu violent, mais on doit convenir qu'il eft véritable.

Voyez ci-devant, tome II, page 263.

CHAPITRE XIX.

De la religion juive au retour de la captivité de Babylone.

PLUSIEURS ſavans, après avoir conféré tous les textes de la Bible, ont cru que les Juifs n'eurent une théologie bien conſtatée que du temps de *Néhémie*, après la captivité de Babylone. Il ne reſtait que deux tribus et demie de toute la race juive; leurs livres étaient perdus; le Pentateuque même avait été très-long-temps inconnu. Il n'avait été trouvé que ſous le roi *Joſias*, trente-ſix ans après la ruine de Jérufalem et la captivité.

Le quatrième livre des Rois (*t*) dit qu'un grand prêtre, nommé *Helcias*, trouva ce livre en comptant de l'argent : il le donna à ſon ſecrétaire *Saphan*, qui le porta de ſa part au roi; le grand prêtre *Helcias* pouvait bien prendre la peine de le porter lui-même. Il s'agiſſait de la loi de la nation, d'une loi écrite par DIEU même. On n'envoie pas un tel livre à un ſouverain par un commis avec un compte de recette et de dépenſe. Les

(*t*) Rois, liv. IV, chap. XXII, v. 8; et II Paralip. chap. XXXIV, v. 14.

ſavans ont fort ſoupçonné ce prêtre *Helcias*, ou *Helciah*, ou *Helkia*, d'avoir lui-même compilé le livre. Il peut y avoir fait quelques additions, quelques corrections, quoiqu'un livre divin ne doive jamais être corrigé ni amplifié ; mais le grand *Newton* penſe que le livre avait été écrit par *Samuel*, et il en donne des preuves aſſez ſpécieuſes. Nous verrons dans la ſuite de cet ouvrage ſur quoi les ſavans ſe ſont fondés en aſſurant que le Pentateuque ne pouvait avoir été écrit par *Moïſe*.

Quoi qu'il en ſoit, preſque tous les hommes verſés dans la connaiſſance de l'antiquité conviennent que ce livre n'a été public chez les Juifs que depuis *Eſdras*, et que la religion juive n'a reçu une forme conſtante que depuis ce temps-là. Ils diſent que le mot ſeul d'*Iſraël* ſuffit pour convaincre que les Juifs n'écrivirent pluſieurs de leurs livres que pendant leur captivité en Chaldée, ou immédiatement après, puiſque ce mot eſt chaldéen ; cette raiſon ne nous paraît pas péremptoire. Les Juifs pouvaient très-bien avoir emprunté ce mot long-temps auparavant d'une nation voiſine.

Mais ce qui eſt plus poſitif, et ce qui ſemble avoir plus de poids, c'eſt la quantité prodigieuſe de termes perſans qu'on trouve dans les écrits juifs. Preſque tous les noms

qui finissent en *el* ou en *al* sont ou persans, ou chaldéens. *Babel*, porte de Dieu; *Bathuel*, venant de Dieu; *Phégor-Béel* ou *Béel-Phegor*, Dieu du précipice; *Zebuth-Béel*, ou *Béel-Zebuth*, Dieu des insectes; *Bethel*, maison de Dieu; *Daniel*, jugement de Dieu; *Gabriel*, homme de Dieu; *Jabel*, affligé de Dieu; *Jaïel*, la vie de Dieu; *Israël*, voyant Dieu; *Oziel*, force de Dieu; *Raphaël*, secours de Dieu; *Uriel*, le feu de Dieu.

Les noms et le ministère des anges sont visiblement pris de la religion des mages. Le mot de *Sathan* est pris du persan. La création du monde en six jours a un tel rapport à la création que les anciens mages disent avoir été faite en six gahambars, qu'il semble en effet que les Hébreux aient puisé une grande partie de leurs dogmes chez ces mêmes mages, comme ils en prirent l'écriture, lorsqu'ils furent esclaves en Perse.

Ce qui achève de persuader quelques savans, qu'*Esdras* refit entièrement tous les livres juifs, c'est qu'ils paraissent tous du même style.

Que résulte-t-il de toutes ces observations? obscurité et incertitude.

Il est étrange qu'un livre écrit par DIEU même pour l'instruction du monde entier, ait été si long-temps ignoré; qu'il n'y en ait eu

qu'un exemplaire trente-ſix ans avant la captivité des deux tribus ſubſiſtantes ; qu'*Eſdras* ait été obligé de le rétablir ; qu'étant fait pour toutes les nations, il ait été abſolument ignoré de toutes les nations ; et que la loi qu'il contient étant éternelle, DIEU luimême l'ait abolie.

CHAPITRE XX.

Que l'immortalité de l'ame n'eſt ni énoncée, ni même ſuppoſée dans aucun endroit de la loi juive.

QUEL que ſoit l'auteur du Pentateuque, ou plutôt quels que ſoient les écrivains qui l'ont compilé, en quelque temps qu'on l'ait écrit, en quelque temps qu'on l'ait publié, il eſt toujours de la plus grande certitude que le ſyſtême d'une vie future, d'une ame immortelle, ne ſe trouve dans aucun endroit de ce livre. Il eſt sûr que preſque toutes les nations dont les Juifs étaient entourés, Grecs, Chaldéens, Perſans, Egyptiens, Syriens, &c. admettaient l'immortalité de l'ame, et que les Juifs n'avaient pas ſeulement examiné cette queſtion.

On ſait aſſez que, ni dans le Lévitique ni dans le Deutéronome, le légiſlateur qu'on fait parler ne les menace d'aucune peine après la mort, et ne leur promet aucune récompenſe. Il y a eu de grandes ſectes de philoſophes dans toute la terre, qui ont nié l'immortalité de l'ame, depuis Pékin juſqu'à Rome; mais ces ſectes n'ont jamais fait une légiſlation. Aucun légiſlateur n'a fait entendre qu'il n'y a de peine et de récompenſe que dans cette vie. Le légiſlateur des Juifs, au contraire, a toujours dit, répété, inculqué, que DIEU ne punirait les hommes que de leur vivant. Cet auteur, quel qu'il ſoit, fait dire à DIEU même : *Honorez père et mère afin que vous viviez long-temps;* tandis que la loi des anciens Perſans, conſervée dans le Sadder, dit : *Chériſſez, ſervez, ſoulagez vos parens, afin que* DIEU *vous faſſe miſéricorde dans l'autre vie, et que vos parens prient pour vous dans l'autre monde.* (porte 13.).

Si vous obéiſſez, dit le légiſlateur juif, *vous aurez de la pluie au printemps et en automne, du froment, de l'huile, du vin, du foin pour vos bêtes*, &c.

Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances, vous aurez la rogne, la gale, la fiſtule, des ulcères aux genoux et dans le gras des jambes.

Il menace ſur-tout les Juifs d'être obligés

d'emprunter des étrangers à uſure, et qu'ils feront aſſez malheureux pour ne point prêter à uſure. Il leur recommande pluſieurs fois d'exterminer, de maſſacrer toutes les nations que DIEU leur aura livrées, de n'épargner ni la vieilleſſe, ni l'enfance, ni le ſexe; mais pour l'immortalité de l'ame, il n'en parle jamais; il ne la ſuppoſe même jamais.

Les philoſophes de tous les pays qui ont nié cette immortalité, en ont donné des raiſons telles qu'on peut les voir dans le troiſième livre de *Lucrèce;* mais les Juifs ne donnèrent jamais aucune raiſon. S'ils nièrent l'immortalité de l'ame, ce fut uniquement par groſſièreté et par ignorance; c'eſt parce que leur légiſlateur très-groſſier n'en ſavait pas plus qu'eux. Quand nos docteurs ſe ſont mis, dans les derniers temps, à lire les livres juifs avec quelque attention, ils ont été effrayés de voir que dans les livres attribués à *Moïſe*, il n'eſt jamais queſtion d'une vie future. Ils ſe ſont tournés de tous les ſens pour tâcher de trouver dans le Pentateuque ce qui n'y eſt pas. Ils ſe ſont adreſſés à *Job*, comme ſi *Job* avait écrit une partie du Pentateuque; mais *Job* n'était pas juif. L'auteur de la parabole de *Job* était inconteſtablement un arabe qui demeurait vers la Chaldée. Le *Sathan* qu'il fait paraître avec DIEU ſur la ſcène,

ſcène, ſuffit pour prouver que l'auteur n'était point juif. Le mot de *Sathan* ne ſe trouve dans aucun des livres du Pentateuque, ni même dans les Juges; ce n'eſt que dans le ſecond livre des Rois que les Juifs nomment *Sathan* pour la première fois. (*u*)

D'ailleurs ce n'eſt qu'en interprétant ridiculement le livre de *Job*, qu'on cherche à trouver quelque idée de l'immortalité de l'ame dans cet auteur chaldéen qui écrivait très-long-temps avant que les Juifs euſſent écrit leur Genèſe. *Job* accablé de ſes maladies, de ſa pauvreté, et encore plus des impertinens diſcours de ſes amis et de ſa femme, dit (*x*) *qu'il eſpère ſa guériſon, que ſa peau lui reviendra, qu'il reverra* DIEU *dans ſa chair, que* DIEU *ſera ſon rédempteur, que ce rédempteur eſt vivant, qu'il ſe relèvera un jour de la pouſſière ſur laquelle il eſt couché.* Il eſt clair que c'eſt un malade qui dit qu'il guérira. Il faut être auſſi abſurde que le ſont nos commentateurs pour voir dans ce diſcours l'immortalité de l'ame, et l'avénement de JESUS-CHRIST. Cette impertinence ſerait inconcevable, ſi cent autres extravagances de ces meſſieurs ne l'emportaient encore ſur celle-ci.

(*u*) Chap. XIX, v. 22.
(*x*) *Job*, chap. XIX, v. 25 et 26.

On a pouſſé le ridicule juſqu'à chercher dans des paſſages d'*Iſaïe* et d'*Ezéchiel* cette immortalité de l'ame dont ils n'ont pas plus parlé que *Job*. On a tordu un diſcours de *Jacob* dans la Genèſe. Lorſque les déteſtables patriarches ſes enfans ont vendu leur frère *Joſeph*, et viennent lui dire qu'il a été dévoré par des bêtes féroces, *Jacob* s'écrie : Je n'ai plus qu'à mourir ; on me mettra dans la foſſe avec mon fils. Cette foſſe, diſent les *Calmets*, eſt l'enfer ; donc *Jacob* croyait à l'enfer, et par conſéquent à l'immortalité de l'ame. Ainſi donc, pauvres *Calmets*, *Jacob* voulait aller en enfer, voulait être damné, parce qu'une bête avait mangé ſon fils. Eh, pardieu ! c'était bien plutôt aux patriarches, frères de *Joſeph*, à être damnés, s'ils avaient cru un enfer ; les monſtres méritaient bien cette punition.

Un auteur connu s'eſt étonné qu'on voie dans le Deutéronome une loi émanée de DIEU même, touchant la manière dont un juif doit pouſſer ſa ſelle (*y*), et qu'on ne voie pas dans tout le Pentateuque un ſeul mot concernant l'entendement humain et une autre vie. Sur quoi cet auteur s'écrie : DIEU *avait-il plus à cœur leur derrière que leur ame !* Nous ne voudrions pas avoir fait cette

(*y*) Chap. XXIII, v. 13.

plaisanterie; mais certes elle a un grand sens: elle est une bien forte preuve que les Juifs ne pensèrent jamais qu'à leur corps.

Notre *Warburton* s'est épuisé à ramasser, dans son fatras de la divine légation, toutes les preuves que l'auteur du Pentateuque n'a jamais parlé d'une vie à venir, et il n'a pas eu grand'peine; mais il en tire une plaisante conclusion, et digne d'un esprit aussi faux que le sien. Il imprime, en gros caractères, *que la doctrine d'une vie à venir est nécessaire à toute société; que toutes les nations éclairées se sont accordées à croire et à enseigner cette doctrine; que cette sage doctrine ne fait point partie de la loi mosaïque; donc la loi mosaïque est divine.*

Cette extrême inconséquence a fait rire toute l'Angleterre; nous nous sommes moqués de lui à l'envi dans plusieurs écrits; et il a si bien senti lui-même son ridicule, qu'il ne s'est défendu que par les injures les plus grossières.

Il est vrai qu'il a rassemblé dans son livre plusieurs choses curieuses de l'antiquité. C'est un cloaque où il a jeté des pierres précieuses, prises dans les ruines de la Gréce. Nous aimons toujours à voir ces ruines; mais personne n'approuve l'usage qu'en a fait *Warburton* pour bâtir son systême anti-raisonnable.

CHAPITRE XXI.

Que la loi juive est la seule dans l'univers qui ait ordonné d'immoler des hommes.

LES Juifs ne se sont pas seulement distingués des autres peuples par l'ignorance totale d'une vie à venir; mais ce qui les caractérise davantage, c'est qu'ils sont encore les seuls dont la loi ait ordonné expressément de sacrifier des victimes humaines.

C'est le plus horrible effet des superstitions qui ont inondé la terre, que d'immoler des hommes à la Divinité. Mais cette abomination est bien plus naturelle qu'on ne croit. Les anciens actes de foi des Espagnols et des Portugais, qui, grâces au ciel et à de dignes ministres, ne se renouvellent plus (2); nos

(2) Depuis l'impression de cet ouvrage, l'inquisition a repris en Espagne de nouvelles forces. Non-seulement un des plus savans jurisconsultes d'Espagne, un médecin très-éclairé, M. *Castelanos*, et le célèbre *Olavidès*, l'honneur et le bienfaiteur de son pays, ont été plongés dans les cachots du saint Office, et ont subi une humiliation publique, si pourtant il est au pouvoir du rebut de l'espèce humaine d'humilier ceux qui en font la gloire et la consolation; mais les inquisiteurs ont eu la barbarie, pour faire montre de leur puissance, de faire brûler vive une malheureuse femme accusée de quiétisme. Dans le même temps à peu-près, l'inquisition de Lisbonne ne condamnait qu'à la prison des hommes convaincus d'athéisme. C'est que l'inquisition fait grâce de la vie à ceux

massacres d'Irlande, la Saint-Barthelemi de France, les croisades des papes contre les empereurs, et ensuite contre les peuples de la langue d'*oc;* toutes ces épouvantables effusions de sang humain ont-elles été autre chose que des victimes humaines offertes à DIEU par des insensés et des barbares ?

On a cru dans tous les temps apaiser les Dieux par des offrandes, parce qu'on calme souvent la colère des hommes en leur fesant des présens, et que nous avons toujours fait DIEU à notre image.

Présenter à DIEU le sang de nos ennemis, rien n'est plus simple; nous les haïssons, nous nous imaginons que notre DIEU protecteur les hait aussi. Le pape *Innocent III* crut donc faire une action très-pieuse en offrant le sang des Albigeois à JESUS-CHRIST.

Il est aussi simple d'offrir à nos dieux ce que nous avons de plus précieux : et il est

qu'elle ne suppose pas relaps; mais elle a dans son abominable procédure des moyens de trouver relaps tous ceux dont la mort est utile aux passions et à l'intérêt du grand inquisiteur.

Dans un auto-da-fé solennel où le roi *Charles II* eut la faiblesse d'assister en 1680, et où l'on brûla vingt-une personnes, douze desquelles avaient des bâillons, le moine qui prononça le sermon eut l'insolence de parler des sacrifices humains offerts aux Dieux du Mexique : mais il assura que si ces sacrifices déplaisaient à DIEU dans Mexico, ceux du même genre qu'on offrait en Espagne, lui étaient fort agréables.

encore plus naturel que les prêtres exigent de tels ſacrifices, attendu qu'ils partagent toujours avec le ciel, et que leur part eſt la meilleure. L'or et l'argent, les joyaux ſont très précieux; on en a toujours donné aux prêtres. Quoi de plus précieux que nos enfans, ſur-tout quand ils ſont beaux? On a donc par-tout dans quelques occaſions, dans quelques calamités publiques, offert ſes enfans aux prêtres pour les immoler, et il fallait payer à ces prêtres les frais de la cérémonie. On a pouſſé la fureur religieuſe juſqu'à s'immoler ſoi-même. Mais toutes les fois que nous parlons de nos ſuperſtitions ſanguinaires et abominables, ne perdons point de vue qu'il faut toujours excepter les Chinois, chez leſquels on ne voit aucune trace de ces ſacrifices.

Heureuſement il n'eſt pas prouvé que dans l'antiquité ont ait immolé des hommes régulièrement à certain jour nommé, comme les papiſtes font en immolant leur Dieu tous les dimanches; nous n'avons chez aucun peuple aucune loi qui diſe: Tel jour de la lune on immolera une fille, tel autre jour, un garçon; ou bien, quand vous aurez fait mille priſonniers dans une bataille, vous en ſacrifierez cent à votre Dieu protecteur.

Achille ſacrifie dans l'Iliade douze jeunes

troyens aux manes de *Patrocle ;* mais il n'eſt point dit que cette horreur fût preſcrite par la loi.

Les Carthaginois, les Egyptiens, les Grecs, les Romains mêmes, ont immolé des hommes; mais ces cérémonies ne ſont établies par aucune loi du pays. Vous ne voyez ni dans les douze tables romaines, ni dans les lois de *Lycurgue*, ni dans celles de *Solon*, *qu'on tue ſaintement des filles et des garçons avec un couteau ſacré.* Ces exécrables dévotions ne paraiſſent établies que par l'uſage ; et ces crimes conſacrés ne ſe commettent que très-rarement.

Le Pentateuque eſt le ſeul monument ancien dans lequel on voit une loi expreſſe d'immoler des hommes, des commandemens exprès de tuer au nom du Seigneur. Voici ces lois.

1°. Ce qui aura été offert à *Adonaï* ne ſe rachètera point, il ſera mis à mort (z). C'eſt ſelon cette horrible loi qu'il eſt dit que *Jephté* égorgea ſa propre fille, *et il lui fit comme il avait voué.* Comment après un paſſage ſi clair, ſi poſitif, trouve-t-on encore des barbouilleurs de papier qui oſent dire qu'il ne s'agit ici que de virginité ?

2°. *Adonaï* dit à *Moïſe :* Vengez les enfans d'Iſraël des Madianites.... *Tuez tous les mâles, et juſqu'aux enfans. Egorgez les femmes qui ont*

(z) Lévit. XXVII.

connu le coït.... réservez les pucelles.... Le butin de l'armée fut de six cents soixante et quinze mille brebis, soixante et douze mille bœufs, soixante et un mille ânes, trente-deux mille pucelles, qui étaient dans le camp madianite, desquelles pucelles trente-deux seulement furent pour la part d'*Adonaï*, (c'est-à-dire furent sacrifiées) &c. (*aa*). J'ai lu dans un ouvrage intitulé *des Proportions*, que le nombre des ânes n'était pas en raison de celui des pucelles.

3°. Il paraît que les coutumes des Juifs étaient à peu-près celles des peuples barbares que nous avons trouvés dans le nord de l'Amérique, Algonquins, Iroquois, Hurons, qui portaient en triomphe le crâne et la chevelure de leurs ennemis tués. Le Deutéronome dit expressément (*bb*) : J'enivrerai mes flèches de leur sang ; mon épée dévorera leur chair et le sang des meurtris ; on me présentera leurs têtes nues.

4°. Presque tous les cantiques juifs que nous récitons dévotement, (et quelle dévotion !) ne sont remplis que d'imprécations contre tous les peuples voisins. Il n'est question que de tuer, d'exterminer, d'éventrer les mères, et d'écraser les cervelles des enfans contre les pierres.

(*aa*) Nomb. chap. III. (*bb*) Chap. XXXII, v. 42.

5°. *Adonaï* met le roi d'Aran prince cananéen fous l'anathème; les Hébreux le tuent, et détruifent fon village. (*cc*)

6°. *Adonaï* dit encore expreffément : Exterminez tous les habitans de Canaan. *Si vous ne voulez pas tuer tous les habitans, je vous ferai à vous ce que j'avais réfolu de leur faire*, c'eft-à-dire, je vous tuerai vous-mêmes (*dd*). Cette loi eft curieufe. L'auteur du *Chriftianifme dévoilé* dit que l'ame de *Néron*, celles d'*Alexandre VI* et de fon fils *Borgia*, pétries enfemble, n'auraient jamais pu imaginer rien de plus abominable.

7°. Vous les égorgerez tous, vous n'aurez aucune compaffion d'eux. (*ee*)

C'eft-là une petite partie des lois données par la bouche de DIEU même. *Gordon*, l'illuftre auteur de *l'Impofture facerdotale*, dit que fi les Juifs avaient connu des diables qu'ils ne connurent qu'après leur captivité à Babylone, ils n'auraient pas pu imputer à ces êtres, qu'on fuppofe ennemis du genre humain, des ordonnances plus diaboliques.

Les ordres donnés à *Jofué* et à fes fucceffeurs ne font pas moins barbares. Le même auteur demande à quoi aboutiffent toutes ces

(*cc*) Nomb. chap. XXI.
(*dd*) Nomb. chap. XXXIV, v. 56.
(*ee*) Deutér. chap. VII, v. 2.

lois qui feraient frémir des voleurs de grand chemin? à rendre les Juifs prefque toujours efclaves.

Obfervons ici une chofe très-importante. Le Dieu juif ordonne à fon petit peuple de tout tuer, vieillards, filles, enfans à la mamelle, bœufs, vaches, moutons. En conféquence il promet à ce petit peuple l'empire du monde; et ce petit peuple eft efclave ou difperfé. *Abubeker*, le fecond calife, écrit de la part de DIEU à *Yéfid : Ne tuez ni vieillards, ni femmes, ni enfans, ni animaux ; ne coupez aucun arbre;* et *Abubeker* eft le dominateur de l'Afie.

CHAPITRE XXII.

Raifons de ceux qui prétendent que Moïfe ne peut avoir écrit le Pentateuque.

VOICI les preuves qu'on apporte, que fi *Moïfe* a exifté, il n'a pu écrire les livres qu'on lui impute.

1°. Il eft dit qu'il écrivit le Décalogue fur deux tables de pierre. Il aurait donc auffi écrit cinq gros volumes fur des pierres, ce qui était affez difficile dans un défert.

2°. Il eft dit que *Jofué* fit graver fur un autel de pierres brutes, enduites de mortier, tout le Deutéronome. Cette manière d'écrire n'eft pas faite pour aller à la poftérité.

3°. *Moïfe* ne pouvait pas dire qu'il était en deçà du Jourdain, quand il était en delà.

4°. Il ne pouvait parler des villes qui n'exiftaient pas de fon temps.

5°. Il ne pouvait donner des préceptes pour la conduite des rois, quand il n'y avait point de rois.

6°. Il ne pouvait citer le livre du Droiturier, qui fut écrit du temps des rois.

7°. Il ne pouvait dire, en parlant du roi *Og*, qu'on voyait encore fon lit de fer,

puifqu'il fuppofe que ce roi *Og* fut tué de fon temps.

8°. Il ne pouvait ordonner à fon peuple de payer un demi-ficle par tête, *felon la mefure du (ff) temple*, puifque les Juifs n'eurent de temple que plufieurs fiècles après lui. Mais le grand *Newton*, le favant *le Clerc*, et plufieurs autres auteurs célèbres ont traité fi fupérieurement cette matière, que nous rougirions d'en parler encore.

Nous n'entrons point ici dans le détail des prodiges épouvantables dont on rend *Moïfe* témoin oculaire. Milord *Bolingbroke* relève avec une extrême févérité ceux qui attribuent à *Moïfe* le Pentateuque, et furtout, ceux qui font chanter un long poëme à ce *Moïfe* âgé de quatre-vingts ans, en fortant du fond de la mer Rouge devant trois millions de perfonnes, lorfqu'il fallait pourvoir à leur fubfiftance.

Il dit qu'il faut être auffi imbécille et auffi impudent qu'un *Abadie*, pour ofer apporter en preuve des écrits de *Moïfe*, qu'il les lut à tout le peuple juif. C'eft précifément ce qui eft en queftion. Celui qui les écrivit, ou fix ou fept cents ans après lui, put fans doute dire que *Moïfe* avait lu fon ouvrage aux trois

(*ff*) Exode, chap. XXX, v. 13. Voyez, mon cher lecteur, fi le fceau de l'impofture a jamais été mieux marqué.

millions de juifs aſſemblés dans le déſert. Cette circonſtance n'était pas plus difficile à imaginer que les autres. Milord ajoute que les puérilités d'*Abadie* et de ſes conſorts, ne ſoutiendront pas cet édifice monſtrueux qui croule de toutes parts, et qui retombe ſur leur tête.

Une foule d'écrivains indignés de toutes ces impoſtures, les combattent encore tous les jours : ils démontrent qu'il n'y a pas une ſeule page dans la Bible qui ne ſoit une faute, ou contre la géographie, ou contre la chronologie, ou contre toutes les lois de la nature, contre celles de l'hiſtoire, contre le ſens commun, contre l'honneur, la pudeur, et la probité. Pluſieurs philoſophes, emportés par leur zèle, ont couvert d'opprobre ceux qui ſoutiennent encore ces vieilles erreurs. Nous n'approuvons pas un zèle amer, nous condamnons les invectives dans un ſujet qui ne mérite que la pitié et les larmes. Mais nous ſommes forcés de convenir que leurs raiſons méritent l'examen le plus réfléchi. Nous ne voulons examiner que la vérité, et nous comptons pour rien les injures atroces que les deux partis vomiſſent l'un contre l'autre depuis long-temps.

CHAPITRE XXIII.

Si Moïse a existé.

Nous avons parmi nous une secte assez connue qu'on appelle les *Free-thinkers*, les *francs-pensans*, beaucoup plus étendue que celle des francs-maçons. Nous comptons pour les principaux chefs de cette secte, milord *Herbert*, les chevaliers *Raleig* et *Sidney*, milord *Shaftesbury*, le sage *Locke* modéré jusqu'à la timidité, le grand *Newton*, qui nia si hardiment la divinité de JESUS-CHRIST, les *Collins*, les *Toland*, les *Tindal*, les *Trenchard*, les *Gordon*, les *Wolston*, les *Wolaston*, et surtout le célèbre milord *Bolingbroke*. Plusieurs d'entre eux ont poussé l'esprit d'examen et de critique jusqu'à douter de l'existence de *Moïse*. Il faut discuter avec impartialité les raisons de ces doutes.

Si *Moïse* avait été un personnage tel que *Salomon*, à qui l'on a seulement attribué des livres qu'il n'a point écrits, des trésors qu'il n'a pu posséder, et un sérail beaucoup trop ample pour un petit roi de Judée ; on ne serait pas en droit de nier qu'un tel homme

a existé : car on peut fort bien n'être pas l'auteur du Cantique des Cantiques, ne pas posséder un milliar de livres sterling dans ses coffres, n'avoir pas sept cents épouses et trois cents maîtresses; et cependant être un roi très-connu des nations.

Flavien Josephe nous apprend que des auteurs tyriens, contemporains de *Salomon*, font mention de ce roi dans les archives de Tyr. Il n'y a rien là qui répugne à la raison. Ni la naissance de *Salomon* fils d'un double adultère, ni sa vie, ni sa mort, n'ont rien de ce merveilleux qui étonne la nature et qui inspire l'incrédulité.

Mais si tout est d'un merveilleux de roman dans la vie d'un homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, alors il faut le témoignage des contemporains les plus irréprochables; ce n'est pas assez que, mille ans après lui, un prêtre ait trouvé dans un coffre, en comptant de l'argent, un livre concernant cet homme, et qu'il l'ait envoyé par un commis à un petit roi.

Si aujourd'hui un évêque russe envoyait du fond de la Tartarie à l'impératrice un livre composé par le scythe *Abaris*, qu'il aurait trouvé dans une sacristie ou dans un vieux coffre, il n'y a pas d'apparence que cette princesse eût grande foi à un pareil

ouvrage. L'auteur de ce livre aurait beau aſſurer qu'*Abaris* avait couru le monde à cheval ſur une flèche ; que cette flèche eſt préciſément celle dont *Apollon* ſe ſervit pour tuer les cyclopes ; qu'*Apollon* cacha cette flèche auprès de Moſcou, que les vents en firent préſent au tartare *Abaris*, grand poëte et grand ſorcier, lequel fit un taliſman des os de *Pélops*, il eſt certain que la cour de Pétersbourg n'en croirait rien du tout aujourd'hui ; mais les peuples de Caſan et d'Aſtracan auraient pu le croire il y a deux ou trois ſiècles.

La même choſe arriverait au roi de Danemarck et à toute ſa cour, ſi on lui apportait un livre écrit par le dieu *Odin*. On s'informerait ſoigneuſement ſi quelques auteurs allemands ou ſuédois ont connu cet *Odin* et ſa famille, et s'ils ont parlé de lui en termes honnêtes.

Bien plus, ſi ces contemporains ne parlaient que des miracles d'*Odin*, ſi *Odin* n'avait jamais rien fait que de ſurnaturel, il courrait grand riſque d'être décrédité à la cour de Danemarck. On n'y ferait pas plus cas de lui que nous n'en feſons de l'enchanteur *Merlin*.

Moïſe ſemble être préciſément dans ce cas aux yeux de ceux qui ne ſe rendent qu'à l'évidence. Aucun auteur égyptien ou phénicien

ne

ne parla de *Moïse* dans les anciens temps. Le chaldéen *Bérose* n'en dit mot : car s'il en avait fait mention, les pères de l'Eglise (comme nous l'avons déjà remarqué sur *Sanchoniathon*) auraient tous triomphé de ce témoignage. *Flavien Josephe* qui veut faire valoir ce *Moïse*, quoiqu'il doute de tous ses miracles, ce *Josephe* a cherché par-tout quelques témoignages concernant les actions de *Moïse*; il n'en a pu trouver aucun. Il n'ose pas dire que *Bérose*, né sous *Alexandre*, ait rapporté un seul des faits qu'on attribue à *Moïse*.

Il trouve enfin un *Chérémon* d'Alexandrie, qui vivait du temps d'*Auguste*, environ quinze ou seize cents ans après l'époque où l'on place *Moïse*; et cet auteur ne dit autre chose de *Moïse*, sinon qu'il fut chassé d'Egypte.

Il va consulter le livre d'un autre égyptien plus ancien, nommé *Manéthon*. Celui-là vivait sous *Ptolomée Philadelphe*, trois cents ans avant notre ère ; et déjà les Egyptiens abandonnaient leur langue barbare pour la belle langue grecque. C'était en grec que *Manéthon* écrivit; il était plus près de *Moïse* que *Chérémon* de plus de trois cents années ; *Josephe* ne trouve pas mieux son compte avec lui. *Manéthon* dit qu'il y eut autrefois un prêtre d'Héliopolis nommé *Osarsiph*, qui prit le nom de *Moïse*, et qui s'enfuit avec des lépreux.

Il ſe pouvait très-bien faire que les Juifs ayant parlé ſi long-temps de leur *Moïſe* à tous leurs voiſins, le bruit en fût venu à la fin à quelques écrivains d'Egypte, et de-là aux Grecs et aux Romains. *Strabon*, *Diodore* et *Tacite* n'en diſent que très-peu de mots; encore ſont-ils vagues, très-confus, très-contraires à tout ce que les Juifs ont écrit. Ce ne ſont pas là des témoignages. Si quelque auteur français s'aviſait de faire mention aujourd'hui de notre *Merlin*, cela ne prouverait pas que *Merlin* paſſa ſa vie à faire des prodiges.

Chaque nation a voulu avoir des fondateurs, des légiſlateurs illuſtres; nos voiſins les Français ont imaginé un *Francus* qu'ils ont dit fils d'*Hector*. Les Suédois ſont bien sûrs que *Magog*, fils de *Japhet*, leur donna des lois immédiatement après le déluge. Un autre fils de *Japhet* nommé *Tubal*, fut le légiſlateur de l'Eſpagne. *Joſephe* l'appelle *Thobel*, ce qui doit augmenter encore notre reſpect pour la véracité de cet hiſtorien juif.

Toutes les nations de l'antiquité ſe forgèrent des origines encore plus extravagantes. Cette paſſion de ſurpaſſer ſes voiſins en chimères alla ſi loin, que les peuples de la Méſopotamie ſe vantaient d'avoir eu pour légiſlateur le poiſſon *Oannès*, qui ſortait de l'Euphrate deux fois par jour pour venir les prêcher.

Moïse pourrait bien être un légiflateur auffi fantaftique que ce poiffon. Un homme qui change fa baguette en ferpent et le ferpent en baguette, qui change l'eau en fang et le fang en eau, qui paffe la mer à pied fec avec trois millions d'hommes, un homme enfin dans les prétendus écrits duquel une âneffe parle, vaut bien un poiffon qui prêche.

Ce font-là les raifons fur lefquelles fe fondent ceux qui doutent que *Moïse* ait exifté. Mais on leur fait une réponfe qui femble être auffi forte, peut-être, que leurs objections; c'eft que les ennemis des Juifs n'en ont jamais douté.

CHAPITRE XXIV.

D'une vie de Moïse très-curieuse, écrite par les Juifs après la captivité.

LES Juifs avaient une telle passion pour le merveilleux, que lorsque leurs vainqueurs leur permirent de retourner à Jérusalem, ils s'avisèrent de composer une histoire de *Moïse* encore plus fabuleuse que celle qui a obtenu le titre de canonique. Nous en avons un fragment assez considérable traduit par le savant *Gilbert Gaumin*, dédié au cardinal de *Bérule*. Voici les principales aventures rapportées dans ce fragment aussi singulier que peu connu.

Cent trente ans après l'établissement des Juifs en Egypte, et soixante ans après la mort du patriarche *Joseph*, le pharaon eut un songe en dormant. Un vieillard tenait une balance; dans l'un des bassins étaient tous les habitans de l'Egypte, dans l'autre était un petit enfant, et cet enfant pesait plus que tous les Egyptiens ensemble. Le pharaon appelle aussitôt ses shotim, ses sages. L'un des sages lui dit : O roi ! cet enfant est un juif qui fera un jour bien du mal à votre royaume. Faites tuer tous les enfans des Juifs, vous

ſauverez par-là votre empire, ſi pourtant on peut s'oppoſer aux ordres du deſtin.

Ce conſeil plut à *Pharaon*; il fit venir les ſages-femmes, et leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient... Il y avait en Egypte un homme nommé *Abraham* fils de *Keath*, mari de *Jocabed* ſœur de ſon frère. Cette *Jocabed* lui donna une fille nommée *Marie*, qui ſignifie perſécutée, parce que les Egyptiens deſcendans de *Cham* perſécutaient les Iſraélites. *Jocabed* accoucha enſuite d'*Aaron*, qui ſignifie condamné à mort, parce que le pharaon avait condamné à mort tous les enfans juifs. *Aaron* et *Marie* furent préſervés par les anges du Seigneur qui les nourrirent aux champs, et qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adoleſcence.

Enfin *Jocabed* eut un troiſième enfant : ce fut *Moïſe*, (qui par conſéquent avait quinze ans de moins que ſon frère.) Il fut expoſé ſur le Nil. La fille du pharaon le rencontra en ſe baignant, le fit nourrir, et l'adopta pour ſon fils quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, ſon père le pharaon prit une nouvelle femme; il fit un grand feſtin, ſa femme était à ſa droite, ſa fille était à ſa gauche avec le petit *Moïſe*. L'enfant en ſe jouant lui prit ſa couronne et la mit ſur ſa

tête. *Balaam* le magicien, eunuque du roi, se ressouvint alors du songe de sa majesté. Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de mal; l'esprit de DIEU est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déjà un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur le champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit *Moïse*, lorsque DIEU envoya sur le champ son ange *Gabriel* déguisé en officier du pharaon, et qui lui dit: Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encore l'âge de discrétion; il n'a mis votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis et un charbon ardent; s'il choisit le charbon, il est clair que c'est un imbécille qui ne sera pas dangereux, mais s'il prend le rubis, c'est signe qu'il y entend finesse, et alors il faut le tuer.

Aussitôt on apporte un rubis et un charbon; *Moïse* ne manque pas de prendre le rubis; mais l'ange *Gabriel*, par un *léger de main*, glisse le charbon à la place de la pierre précieuse. *Moïse* mit le charbon dans sa bouche, et se brûla la langue si horriblement qu'il en resta bégue toute sa vie; et c'est la raison pour laquelle le législateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïse avait quinze ans et était favori du pharaon. Un hébreu vint se plaindre à lui de ce qu'un égyptien l'avait battu après avoir couché avec sa femme. *Moïse* tua l'égyptien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête de *Moïse*. Le bourreau le frappa ; mais DIEU changea sur le champ le cou de *Moïse* en colonne de marbre, et envoya l'ange *Michel* qui, en trois jours de temps, conduisit *Moïse* hors des frontières.

Le jeune hébreu se réfugia auprès de *Mécano* roi d'Ethiopie, qui était en guerre avec les Arabes. *Mécano* le fit son général d'armée, et après la mort de *Mécano*, *Moïse* fut élu roi, et épousa la veuve. Mais *Moïse*, honteux d'épouser la femme de son seigneur, n'osa jouir d'elle, et mit une épée dans le lit entre lui et la reine. Il demeura quarante ans avec elle sans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les Etats du royaume d'Ethiopie, se plaignit de ce que *Moïse* ne lui fesait rien, et conclut à le chasser et à mettre sur le trône le fils du feu roi.

Moïse s'enfuit dans le pays de Madian chez le prêtre *Jéthro*. Ce prêtre crut que sa fortune était faite s'il remettait *Moïse* entre les mains du pharaon d'Egypte, et il commença par le faire mettre dans un cul de basse-fosse, où il fut réduit au pain et à l'eau. *Moïse* engraissa

à vue d'œil dans ſon cachot. *Jéthro* en fut tout étonné. Il ne ſavait pas que ſa fille *Séphora* était devenue amoureuſe du priſonnier, et lui apportait elle-même des perdrix et des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que DIEU protégeait *Moïſe*, et ne le livra point au pharaon.

Cependant le bon homme *Jéthro* voulut marier ſa fille; il avait dans ſon jardin un arbre de ſaphir ſur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jéhovah.* Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait ſa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de ſaphir. Les amans de *Séphora* ſe préſentèrent, aucun d'eux ne put ſeulement faire pencher l'arbre. *Moïſe* qui n'avait que ſoixante et dix-ſept ans l'arracha tout d'un coup ſans effort. Il épouſa *Séphora* dont il eut bientôt un beau garçon nommé *Gerſon.*

Un jour en ſe promenant il rencontra DIEU dans un buiſſon, qui lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon : il partit avec ſa femme et ſon fils. Ils rencontrèrent chemin feſant un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à *Séphora* de circoncire le petit *Gerſon* avec un couteau de pierre. DIEU envoya *Aaron* ſur la route ; mais *Aaron* trouva fort mauvais que ſon frère eût épouſé une madianite ; il la traita de p.... et le petit

Gerſon

Gerſon de bâtard ; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron et *Moïſe* s'en allèrent donc tout ſeuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. *Balaam*, l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux frères, lâcha ſur eux les deux lions ; mais *Moïſe* les toucha de ſa verge, et les deux lions humblement proſternés léchèrent les pieds d'*Aaron* et de *Moïſe*. Le roi tout étonné fit venir les deux pélerins devant tous ſes magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Egypte, à peu-près comme elles ſont rapportées dans l'Exode. Il ajoute ſeulement que *Moïſe* couvrit toute l'Egypte de poux, juſqu'à la hauteur d'une coudée, et qu'il envoya chez tous les Egyptiens des lions, des loups, des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maiſons, quoique les portes fuſſent fermées aux verroux, et qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point, ſelon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer Rouge ; ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec ſon armée : les Juifs coururent après lui ; les eaux ſe ſéparèrent à droite et à gauche pour les voir combattre : tous les Egyptiens, excepté le roi, furent tués ſur le ſable. Alors ce roi

voyant qu'il avait affaire à forte partie, demanda pardon à DIEU. *Michaël* et *Gabriel* furent envoyés vers lui; ils le tranſportèrent dans la ville de Ninive, où il régna quatre cents ans.

Que l'on compare ce récit avec celui de l'Exode, et que l'on donne la préférence à celui qu'on voudra choiſir; pour moi, je ne ſuis pas aſſez ſavant pour en juger. Je conviendrai ſeulement que l'un et l'autre ſont dans le genre merveilleux.

CHAPITRE XXV.

De la mort de Moïſe.

OUTRE cette vie de *Moïſe*, nous avons deux relations de ſa mort, non moins admirables. Il y a dans la première une longue converſation de *Moïſe* avec DIEU, dans laquelle DIEU lui annonce qu'il n'a plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange *Samaël* aſſiſtait à la converſation. Dès que la première heure fut paſſée, il ſe mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de *Moïſe*, et *Michaël* ſe mit à pleurer. Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au

mauvais; *Moïse* va mourir, mais nous avons *Josué* à sa place.

Quand les trois heures furent passées, DIEU commanda à *Gabriel* de prendre l'ame du mourant. *Gabriel* s'en excusa, *Michaël* aussi. DIEU refusé par ces deux anges s'adresse à *Zinguiel.* Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres : c'est moi, dit-il, qui ai été autrefois son précepteur ; je ne tuerai pas mon disciple. Alors DIEU se fâchant dit au mauvais ange *Samaël :* Eh bien, méchant, prends donc son ame. *Samaël* plein de joie tire son épée et court sur *Moïse.* Le mourant se lève en colère, les yeux étincelans ; comment, coquin, lui dit *Moïse*, oserais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un pharaon sur ma tête ; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans ; qui ai conduit hors d'Egypte soixante millions d'hommes ; qui ai coupé la mer Rouge en deux ; qui ai vaincu deux rois si grands, que du temps du déluge l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe ? Va-t-en, maraud, sors de devant moi tout à l'heure.

Cette altercation dura encore quelques momens. *Gabriel* pendant ce temps-là prépara un brancard pour transporter l'ame de *Moïse ; Michaël* un manteau de pourpre ; *Zinguiel* une soutane. DIEU lui mit les deux mains sur la poitrine, et emporta son ame.

C'eſt à cette hiſtoire que l'apôtre St *Jude* fait alluſion dans ſon épître, lorſqu'il dit que l'archange *Michaël* diſputa le corps de *Moïſe* au diable. Comme ce fait ne ſe trouve que dans le livre que je viens de citer, il eſt évident que St *Jude* l'avait lu, et qu'il le regardait comme un livre canonique.

La ſeconde hiſtoire de la mort de *Moïſe* eſt encore une converſation avec DIEU. Elle n'eſt pas moins plaiſante et moins curieuſe que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïſe. Je vous prie, Seigneur, de me laiſſer entrer dans la terre promiſe, au moins pour deux ou trois ans.

DIEU. Non, mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïſe. Que du moins on m'y porte après ma mort.

DIEU. Non, ni mort ni vif.

Moïſe. Hélas! bon DIEU, vous êtes ſi clément envers vos créatures, vous leur pardonnez deux ou trois fois; je n'ai fait qu'un péché, et vous ne me pardonnez pas!

DIEU. Tu ne ſais ce que tu dis, tu as commis ſix péchés.... Je me ſouviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Iſraël; il faut qu'un de ces deux ſermens s'accompliſſe. Si tu veux vivre, Iſraël périra.

Moïſe. Seigneur, il y a là trop d'adreſſe;

vous tenez la corde par les deux bouts. Que *Moïse* périsse plutôt qu'une seule ame d'Israël.

Après plusieurs discours de la sorte, l'écho de la montagne dit à *Moïse* : Tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout des cinq heures, DIEU envoya chercher *Gabriel*, *Zinguiel* et *Samaël*. DIEU promit à *Moïse* de l'enterrer, et emporta son ame.

Tous ces contes ne sont pas plus extraordinaires que l'histoire de *Moïse* ne l'est dans le Pentateuque. C'est au lecteur d'en juger.

CHAPITRE XXVI.

Si l'histoire de Bacchus est tirée de celle de Moïse.

NOUS avons déjà remarqué une prodigieuse ressemblance entre ce que l'antiquité nous dit de *Moïse* et ce qu'elle dit de *Bacchus*. Ils ont habité la même contrée ; ils ont fait les mêmes miracles ; ils ont écrit leurs lois sur la pierre. Qui des deux est l'original ? qui des deux est la copie ? Ce qui est très-certain, c'est que *Bacchus* était connu de presque toute la terre avant qu'aucune nation, excepté la juive, eût jamais entendu parler de *Moïse*.

Aucun auteur grec n'a parlé des écrits qu'on attribue à ce juif, avant le rhéteur *Longin*, qui vivait dans le troisième siècle de notre ère. Les Grecs ne savaient pas seulement si les Juifs avaient des livres. L'historien *Josephe* avoue, dans le IVe chapitre de sa Réponse à *Appion*, que les Juifs n'avaient aucun commerce avec les autres peuples. *Le pays que nous habitons*, dit-il, *est éloigné de la mer, nous ne nous appliquons point au commerce, nous ne communiquons point avec les autres nations.* Et ensuite : *Y a-t-il donc sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin de la mer, et affectant de ne rien écrire, elle ait été si peu connue ?*

Rien n'est plus positif que ce passage. Les mystères de *Bacchus* étaient déjà célébrés en Gréce, et l'Asie les connaissait avant qu'aucun peuple eût entendu parler du *Moïse* hébreu. Il est si naturel qu'une petite nation barbare inconnue imite les fables d'une grande nation civilisée et illustre ; il y en a tant d'exemples, que cette seule réflexion suffirait pour faire perdre le procès aux Juifs. En fait de fables, comme en fait de toute invention, il paraît que les plus anciennes ont servi de modèle aux autres. La Légende dorée est remplie de toutes les fables de l'ancienne Gréce, sous des noms de chrétiens. On y trouve l'histoire d'*Hippolyte*, et celle d'*Oedipe*

toute entière. Il y a un ſaint à qui un cerf prédit qu'il tuera ſon père, et qu'il couchera avec ſa mère. La prédiction du cerf eſt accomplie; le ſaint fait pénitence, et eſt dans le martyrologe. Les hommes aiment tant les fables, que, quand ils ne peuvent en inventer, ils en copient.

Nous ne feſons ces réflexions que pour nous tenir en garde contre l'eſprit romaneſque de l'antiquité; eſprit qui s'eſt perpétué trop long-temps.

CHAPITRE XXVII.

De la coſmogonie attribuée à Moïſe, et de ſon déluge.

TOUTE la religion juive étant fondée ſur la création de l'homme, ſur la formation de la femme tirée d'une côte d'*Adam*, ſur les ordres exprès de DIEU, donnés à cet *Adam* et à ſa femme; ſur la tranſgreſſion de ces deux premières créatures trompées par un ſerpent qui parlait et qui marchait ſur ſes pieds, &c. *Moïſe* ayant appris toutes ces choſes de la bouche de DIEU même, *Moïſe* les ayant écrites au nom de DIEU, pour être un monument éternel au genre humain;

comment ſe pouvait-il faire qu'il fût défendu chez les Juifs de lire la Genèſe avant l'âge de vingt-cinq ans ? Etait-ce parce que le ſanhédrin craignait qu'on ne s'en moquât à vingt ou à dix-huit ? Si la lecture de la Genèſe ſcandaliſait, plus on avance en âge, plus elle doit ſcandaliſer. Si on reſpecte le légiſlateur, pourquoi défendre de lire ſa loi ?

Si DIEU eſt le père de tous les hommes, pourquoi leur création et leurs premières actions, écrites par DIEU même, ont-elles été ignorées par tous les hommes ? Pourquoi *Moïſe* en fut-il ſeul inſtruit au bout de deux mille cinq cents ans dans un déſert ?

D'où vient, par exemple, que du temps d'*Auguſte* il ne ſe trouve pas un ſeul hiſtorien, un ſeul poëte, un ſeul ſavant, qui connaiſſe les noms d'*Adam*, d'*Eve*, d'*Abel*, de *Caïn*, de *Mathuſalem*, de *Noé* ? &c. Chaque nation avait ſa coſmogonie. Il n'y en a pas une ſeule qui reſſemble à celle des Juifs. Certainement ni les Indiens, ni les Scythes, ni les Perſes, ni les Egyptiens, ni les Grecs, ni les Romains, ne comptaient leurs années, ni depuis *Adam*, ni depuis *Noé*, ni depuis *Abraham*. Il faut avouer que les *Varron* et les *Pline* riraient étrangement, s'ils pouvaient voir aujourd'hui nos almanachs, et tous nos beaux livres de chronologie. *Abel mort, l'an 130. Mort d'Adam,*

l'an 930. Déluge univerſel en 1656.... Noé ſort de l'arche en 1657, &c. Cet étonnant uſage dans lequel nous donnons tous tête baiſſée, n'eſt pas ſeulement remarqué. Ces calculs ſe trouvent à la tête de tous les almanachs de l'Europe, et perſonne ne fait réflexion que tout cela eſt encore ignoré de tout le reſte de la terre.

Suppoſons que *Sanchoniathon* ait écrit du temps même où l'on place *Moïſe*, quoique certainement il ait écrit long-temps auparavant; comment ſe peut-il faire que *Sanchoniathon* n'ait parlé ni d'*Adam*, ni de *Noé*, ni du déluge univerſel ? Pourquoi ce prodigieux événement, qui réduiſait la terre entière à une ſeule famille, a-t-il été abſolument ignoré dans toute l'antiquité ? Il y a eu des inondations, ſans doute; des contrées ont été ſubmergées par la mer. Les déluges de *Deucalion* et d'*Ogygès* ſont aſſez connus. *Platon* dit que l'île Atlantide fut autrefois ſubmergée. Que ce ſoit une fable ou une vérité, il n'importe; perſonne n'a jamais douté que pluſieurs parties de notre globe n'aient ſouffert de grandes révolutions; mais le déluge univerſel, tel qu'on le raconte, eſt phyſiquement impoſſible. Ni *Thucydide*, ni *Hérodote*, ni aucun ancien hiſtorien, n'a déshonoré ſa plume par une telle fable.

S'il y avait eu chez les hommes quelque reſſouvenir d'un ſi étrange événement, *Héſiode* et *Homère* l'auraient-ils paſſé ſous ſilence? ne retrouverait-on pas dans ces poëtes quelques alluſions, quelques comparaiſons tirées de ce bouleverſement de la nature? n'aurait-on pas conſervé quelques vers d'*Orphée*, dans leſquels on aurait pu en retrouver des veſtiges?

Les Juifs ne peuvent avoir imaginé le déluge univerſel qu'après avoir entendu parler de quelques déluges particuliers. Comme ils n'avaient aucune connaiſſance du globe, ils prirent la partie pour le tout, et l'inondation d'un petit pays pour l'inondation de la terre entière. Ils exagérèrent, et quel peuple n'a pas été exagérateur?

Quelques romanciers, quelques poëtes dans la ſuite des temps exagérèrent chez les Grecs; et de l'inondation d'une partie de la Gréce firent une inondation univerſelle. *Ovide* la célébra dans ſon livre charmant des Métamorphoſes. Il avait raiſon; une telle aventure n'eſt faite que pour la poëſie: c'eſt pour nous un miracle; c'était une fable pour les Grecs et pour les Romains.

Il y eut encore d'autres déluges qu'en Gréce; et voici probablement quelle eſt la ſource du récit du déluge, que les Juifs firent

dans leur Genèse, quand ils écrivirent dans la suite des temps sous le nom de *Moïse*.

Eusèbe et *George* le fincelle, c'est-à-dire le greffier, nous ont conservé des fragmens d'un certain *Abidène*.

Cet *Abidène* avait transcrit des fragmens de *Bérose*, ancien auteur chaldéen. Ce *Bérose* avait écrit des romans; et dans ces romans il avait parlé d'une inondation arrivée sous un roi de Chaldée, nommé *Xissuter*, dont on a fait depuis *Xissutrus*, qu'on suppose avoir vécu du temps où l'on fait vivre *Noé*.

Il disait donc, ce *Bérose*, qu'un dieu chaldéen, dont on a fait depuis *Saturne*, apparut à *Xissuter*, et lui dit: » Le 15 du mois Dœsi, » le genre humain sera détruit par le déluge. » Enfermez bien tous vos écrits dans Sipara, » la ville du soleil, afin que la mémoire des » choses ne se perde pas. Bâtissez un vaisseau, » entrez-y avec vos parens et vos amis, » faites-y entrer des oiseaux et des quadru- » pèdes, mettez-y des provisions; et quand » on vous demandera où vous voulez aller » avec votre vaisseau, répondez: Vers les » Dieux, pour les prier de favoriser le genre » humain. »

Xissuter ne manqua pas de bâtir son vaisseau qui était large de deux stades, et long de cinq, c'est-à-dire que sa largeur était de deux

cents cinquante pas géométriques, et ſa longueur de ſix cents vingt-cinq. Ce vaiſſeau qui devait aller ſur la mer Noire était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorſque le déluge eût ceſſé, *Xiſſuter* lâcha quelques-uns de ſes oiſeaux, qui ne trouvant point à manger revinrent au vaiſſeau. Quelques jours après il lâcha encore ſes oiſeaux qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. *Xiſſuter* en fit autant; il ſortit de ſon vaiſſeau, qui était perché ſur une montagne d'Arménie; et on ne le revit plus; les Dieux l'enlevèrent.

C'eſt-là l'unique fondement de la fable qui a tant couru, que l'arche de *Noé* s'était arrêtée ſur une montagne d'Arménie, et qu'on en voit encore des reſtes.

Quelques lecteurs penſeront peut-être que l'hiſtoire de *Noé* eſt la copie de la fable de *Xiſſuter*. Ils diront que ſi les petits peuples copient toujours les grands; ſi les Chaldéens et tous les peuples voiſins ſont inconteſtablement plus anciens que les Juifs; ſi ces Juifs ſont en effet ſi nouveaux; il eſt probable encore qu'ils ont imité leurs voiſins en tout, excepté dans les ſciences et dans les beaux arts où ce peuple groſſier ne put jamais atteindre. Pour nous, encore une fois, nous nous bornons à reſpecter la Bible.

Les incrédules alléguent qu'il eſt très-vraiſemblable que le Pont-Euxin franchit autrefois ſes bornes, et inonda une partie de l'ancienne Arménie. La mer Egée peut en avoir fait autant en Gréce; la mer Atlantique peut avoir englouti une grande île. Les Juifs, qui en auront entendu parler confuſément, ſe feront approprié cet événement, ils auront inventé *Noé*. Il eſt inconteſtable, ajoutent-ils, qu'il n'y eut jamais de *Noé*; car ſi un tel perſonnage avait exiſté, il aurait été regardé par toutes les nations comme le reſtaurateur et le père du genre humain. Il eût été impoſſible que la mémoire s'en fût perdue. *Noé* aurait été le premier mot que toute la race humaine eût prononcé. Cette fable juive a été, comme on l'a déjà dit, entièrement ignorée du monde entier, juſqu'au temps où les chrétiens commencèrent à faire connaître les livres juifs traduits en grec. Enfin, puiſque les Juifs n'ont été que des plagiaires ſur tout le reſte, ils peuvent bien l'avoir été ſur le déluge. Je ne fais que rapporter le raiſonnement des francs-penſans, auxquels les non-penſans répondent par l'authenticité du Pentateuque.

CHAPITRE XXVIII.

Des plagiats reprochés aux Juifs.

1°. SANCHONIATHON qui écrivait en Phénicie, long-temps avant que les Juifs fuſſent raſſemblés dans des déſerts, donne aux hommes dix générations juſqu'au temps du prétendu déluge univerſel.

1°. LES livres attribués à *Moïſe* ſuppoſent auſſi dix générations.

2°. La curioſité d'une femme nommée *Pandore*, eſt fatale au genre humain.

2°. La curioſité d'une femme nommée *Eve*, fait chaſſer le genre humain d'un prétendu paradis.

3°. *Bacchus* donne une loi écrite ſur deux tables de marbre, élève les flots de la mer Rouge à droite et à gauche pour faire paſſer ſon armée, ſuſpend le cours du ſoleil et de la lune.

3°. *Moïſe* donne auſſi des lois écrites ſur deux tables de pierre, traverſe la mer Rouge à pied ſec; et ſon ſucceſſeur *Joſué* arrête le ſoleil et la lune.

4°. *Minerve* fait jaillir une fontaine d'huile, *Bacchus* une fontaine de vin.

4°. *Moïse* ne donna aux Juifs qu'une fontaine d'eau dans le désert.

5°. *Philémon* et *Baucis* donnent à des dieux, en Phrygie, l'hospitalité qu'un village leur refuse auprès de Thyane; les dieux changent leur cabane en un temple et le village en un lac.

5°. Les Juifs imitent cette fable de la manière la plus infame, en disant que les habitans du village de Sodome voulurent violer deux anges : et Sodome est changée en un lac.

6°. Les Grecs supposent qu'*Agamemnon* voulut immoler sa fille *Iphigénie*, et que les dieux envoyèrent une biche pour être sacrifiée à la place de la fille.

6°. Les Juifs supposent qu'*Abraham* voulut immoler son fils, et qu'*Adonaï* envoya un bélier pour être immolé à la place d'*Isaac*.

7°. *Niobé*, est changée en statue de marbre.

7°. *Edith* femme de *Loth*, est changée en statue de sel.

8°. Travaux d'*Hercule*.

8°. Travaux de *Samson*.

9°. *Hercule* trahi par des femmes.

9°. *Samson* trahi par des femmes.

10°. L'âne de *Silène* parle.

10°. L'ânesse de *Balaam* parle.

11°. *Hercule* enlevé au ciel dans un quadrige.	11°. *Elie* monte au ciel dans un quadrige.
12°. Les dieux resſuſcitent *Pélops*.	12°. *Eliſée* reſſuſcite une petite fille.

Si on voulait ſe donner la peine de comparer tous les événemens de la fable et de l'ancienne hiſtoire grecque, on ſerait étonné de ne pas trouver une ſeule page des livres juifs qui ne fût un plagiat.

Enfin, les vers d'*Homère* étaient déjà chantés dans plus de deux cents villes avant que ces deux cents villes ſuſſent que les Juifs étaient au monde. Lecteur, examinez et jugez. Décidez entre ceux que nous appelons francs-penſans et ceux que nous appelons non-penſans.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIX.

De la secte des Juifs et de leur conduite après la captivité, jusqu'au règne de l'iduméen Hérode.

C'EST le propre des Juifs d'être par-tout courtiers, revendeurs, usuriers ; d'amasser de l'argent par la frugalité et l'économie. L'argent fut l'objet de leur conduite dans tous les temps, au point que dans le roman de leur *Tobie*, livre canonique ou non, un ange descend du ciel pendant leur captivité, non pas pour consoler ces malheureux dispersés, non pas pour les ramener à Jérusalem, ce qu'un ange pouvait sans doute, mais pour conduire dans une ville des Mèdes le jeune *Tobie*, qui va redemander de l'argent qu'on devait à son père.

Excudent alii spirantia molliùs æra, &c.
Tu premere usurâ populos, Judæe, memento.

Ils trafiquèrent donc pendant les soixante et douze ans de leur transmigration. Ils gagnèrent beaucoup ; et comme ils ont toujours financé et qu'ils financent encore pour obtenir dans plusieurs Etats, et même à Rome,

la permiffion d'avoir des fynagogues, il eft de la plus grande probabilité qu'ils donnèrent beaucoup d'argent aux commiffaires de la tréforerie de *Cyrus* et au chancelier de l'échiquier, pour qu'on leur permît de rebâtir leur ville avec un petit temple moitié en pierre et moitié en bois. Mais quand ils retournèrent à leur Jérufalem ou à leur Hershalaïm, ils n'en furent guère plus heureux.

Sujets, ou plutôt efclaves des rois perfans, enfuite d'*Alexandre*, tantôt des rois de Syrie, tantôt de ceux d'Egypte, ils ne composèrent plus un Etat; ils ne furent pas à beaucoup près ce qu'était la province de Galles en comparaifon de l'Angleterre du temps de notre *Henri VIII.* L'intérieur de leur petite république ne fut plus adminiftré que par des prêtres; alors tout fut fixé et déterminé dans leur fecte, alors ils furent plus dévots que jamais. Ils furent d'autant plus juifs que les famaritains dédaignèrent de l'être et de paffer pour leurs compatriotes. Ces famaritains ne voulaient avoir rien de commun avec le peuple juif, pas même leur Dieu. (*gg*) L'hiftorien *Jofephe* rapporte qu'ils écrivirent au roi de Syrie, *Antiochus Epiphánes*, que *leur temple ne portait le nom d'aucun Dieu*, qu'ils

(*gg*) Liv. II, chap. VII.

ne participaient point aux ſuperſtitions judaïques, et qu'ils le ſuppliaient de permettre qu'ils dédiaſſent leur temple à *Jupiter*.

Lorſque *Antiochus Epiphanes* fit ſacrifier des cochons dans le temple de Jéruſalem, quelques juifs ſenſés ne murmurèrent pas, mais la plupart crurent que c'était une impiété abominable. Ils penſaient que DIEU n'aime point la chair de cochon, qu'il lui faut abſolument des veaux ou des chevreaux, et que c'eſt un péché horrible d'immoler un porc. Les *Machabées* profitèrent de ces beaux préjugés du peuple pour ſe révolter. Cette révolte que les Juifs ont tant célébrée, et que tous nos prédicateurs propoſent ſi ſouvent comme un modèle, n'empêcha pas *Antiochus Eupator*, fils d'*Epiphanes*, de raſer les murs du temple, et de faire couper le cou au grand prêtre *Onias* qui fomentait la rebellion.

Les Juifs pour qui DIEU avait fait tant de miracles, les Juifs qui, ſelon les oracles de leurs prophètes, devaient commander au monde entier, furent donc encore plus malheureux, plus humiliés, ſous les Séleucides que ſous les Perſes et les Babyloniens.

Après une infinité de révolutions et de misères, il s'éleva parmi eux des citoyens qui dépouillèrent les prêtres de leur autorité uſurpée, et qui prirent le nom de rois. Ces

prétendus rois ne valurent pas mieux que les pontifes, ils s'égorgèrent les uns les autres, comme ils fesaient avant la captivité de Babylone.

Pompée, en passant, fit mettre au cachot un de ces rois nommé *Aristobule*, et fit pendre ensuite son fils le roitelet *Alexandre*.

Quelques temps après, le triumvir *Marc-Antoine* donna le royaume de Judée à l'arabe iduméen *Hérode*. C'est le seul roi juif qui ait été véritablement puissant. C'est lui qui fit bâtir un temple assez magnifique sur une grande plate-forme qu'il joignit à la montagne Moria en comblant un précipice. Le temple de *Salomon*, bâti sur le penchant de la montagne, ne pouvait être qu'un édifice irrégulier et barbare, dans lequel il fallait continuellement monter et descendre.

Hérode, après avoir réprimé plusieurs révoltes, fut maître absolu sous la protection des Romains.

CHAPITRE XXX.

Des mœurs des Juifs sous Hérode.

Le peuple juif était ſi étrange, il vivait dans une telle anarchie, il était ſi adonné au brigandage avant le règne d'*Hérode*, qu'ils traitèrent ce prince de tyran lorſqu'il ordonna, par une loi très-modérée, qu'on vendrait déſormais hors du royaume ceux qui voleraient dans les maiſons après en avoir percé les murs; ils ſe plaignirent qu'on leur ôtait la plus chère de leurs libertés. Ils regardèrent ſur-tout cette loi comme une impiété manifeſte. Comment, diſaient-ils, oſera-t-on vendre un voleur juif à un étranger qui n'eſt pas de la ſainte religion (*hh*)? Ce fait, rapporté dans *Joſephe*, caractériſe parfaitement le peuple de DIEU.

Hérode régna trente-cinq ans avec quelque gloire. Il fut ſans contredit le plus puiſſant de tous les rois juifs, ſans en excepter *David* et *Salomon*, malgré leur prétendu tréſor d'environ un milliar de nos livres ſterling.

Comme la Judée ne fut point ſous ſon règne infeſtée d'irruptions d'étrangers, les Juifs

(*hh*) Liv. XVI, chap. I.

eurent tout le temps de tourner leur esprit vers la controverse. C'est ce qui occupe aujourd'hui tous les peuples superstitieux et ignorans ; quand ils n'ont point de jeux publics ni de spectacles, ils s'adonnent alors aux disputes théologiques : c'est ce qui nous arriva sous le déplorable règne de notre *Charles I*; et c'est ce qui fait bien voir qu'il faut toujours repaître de spectacles l'oisiveté du peuple.

Les pharisiens et les saducéens troublèrent l'Etat autant qu'ils le purent, comme parmi nous les épiscopaux et les presbytériens. *Jean-Baptiste* se donna pour prophète, il administrait l'ancien baptême juif, et se fesait suivre par la populace (*ii*). L'historien *Josephe* dit expressément que c'était un homme de bien qui exhortait le peuple à la vertu (*kk*) ; mais qu'*Hérode* craignant une sédition, parce que le peuple s'attroupait autour de *Jean*, le fit enfermer dans la forteresse de Machera, comme on dit qu'on fait enfermer en France les jansénistes.

Observons, sur-tout ici, que *Josephe* ne dit point qu'on ait fait ensuite mourir *Jean* sous le gouvernement d'*Hérode* le tétrarque. Personne ne devait être mieux instruit de ce

(*ii*) Liv. XVIII, chap. VII.
(*kk*) Supposé que ce passage ne soit pas interpolé.

fait que *Joſephe*, auteur contemporain, auteur accrédité, de la race des Aſmonéens, et revêtu d'emplois publics.

On diſputa du temps d'*Hérode* ſur le Meſſie, ſur le Chriſt. C'était un libérateur que les Juifs attendaient dans toutes leurs afflictions, ſur-tout ſous les rois de Syrie. Ils avaient donné ce nom à *Judas Machabée*, ils l'avaient donné même à *Cyrus*, et à quelques autres princes étrangers. Pluſieurs prirent *Hérode* pour un meſſie ; il y eut une ſecte formelle d'hérodiens. D'autres qui regardaient ſon gouvernement comme tyrannique l'appelaient *Anti-Meſſie*, *Anti-Chriſt*.

Quelque temps après ſa mort, il y eut un énergumène, nommé *Thcudas*, qui ſe fit paſſer pour meſſie (*ll*). *Joſephe* dit qu'il ſe fit ſuivre par une grande multitude de canaille, qu'il lui promit de faire remonter le Jourdain vers ſa ſource, comme *Joſué*, et que tous ceux qui voudraient le ſuivre le paſſeraient à pied ſec avec lui. Il en fut quitte pour avoir le cou coupé.

Toute la nation juive était enthouſiaſte. Les dévots couraient de tous côtés pour faire des proſélytes, pour les baptiſer, pour les circoncire. Il y avait deux ſortes de baptême, celui de proſélyte et celui de juſtice. Ceux

(*ll*) Liv. XX, chap. II.

qui ſe convertiſſaient au judaïſme et vivaient parmi les Juifs ſans prétendre être du corps de la nation, n'étaient forcés à recevoir ni le baptême ni la circonciſion. Ils ſe contentaient preſque toujours de ſe faire baptiſer. Cela eſt moins douloureux que de ſe faire couper le prépuce : mais ceux qui avaient plus de vocation, et qu'on appelait *proſélytes de juſtice*, recevaient l'un et l'autre ſigne ; ils étaient baptiſés et circoncis (*mm*). *Joſephe* raconte qu'il y eut un petit roi de la province d'Adiabène, nommé *Iſath*, qui fut aſſez imbécille pour embraſſer la religion des Juifs. Il ne dit point où était cette province d'Adiabène ; mais il y en avait une vers l'Euphrate. On baptiſa et on circoncit *Iſath* ; ſa mère *Hélène* ſe contenta d'être baptiſée du baptême de juſtice ; et on ne lui coupa rien.

Au milieu de toutes les factions juives, de toutes les ſuperſtitions extravagantes, et de leur eſprit de rapine, on y voyait, comme ailleurs, des hommes vertueux, de même qu'à Rome et dans la Gréce. Il y eut même des ſociétés qui reſſemblaient en quelque ſorte aux pythagoriciens et aux ſtoïciens. Ils en avaient la tempérance, l'eſprit de retraite, la rigidité de mœurs, l'éloignement de tous les plaiſirs, le goût de la vie contemplative.

(*mm*) Liv. XXI, chap. II.

Tels

Tels étaient les esséniens, tels étaient les thérapeutes.

Il ne faut pas s'étonner que sous un aussi méchant prince qu'*Hérode*, et sous les rois précédens encore plus méchans que lui, on vît des hommes si vertueux. Il y eut des *Epictète* à Rome du temps de *Néron*. On a cru même que JESUS-CHRIST était essénien, mais cela n'est pas vrai. Les esséniens avaient pour principe de ne se point donner en spectacle, de ne point se faire suivre par la populace, de ne point parler en public. Ils étaient vertueux pour eux-mêmes, et non pour les autres. Ils ne fesaient aucun étalage. Tous ceux qui ont écrit la vie de JESUS-CHRIST lui donnent un caractère tout contraire et très-supérieur.

CHAPITRE XXXI.

De JESUS.

IL n'y a qu'un fanatique ou qu'un sot fripon, qui puisse dire qu'on ne doit jamais examiner l'histoire de JESUS par les lumières de la raison. Avec quoi jugera-t-on d'un livre quel qu'il soit ? est-ce par la folie ? Je me mets ici à la place d'un citoyen de l'ancienne Rome, qui lirait les histoires de JESUS pour la première fois.

Nous avons des livres hébreux et grecs, pour et contre JESUS, qui sont d'une égale antiquité. Le *Toldos Jeschut* écrit contre lui est en langue hébraïque. Dans ce livre, on le traite de bâtard, d'imposteur, d'insolent, de séditieux, de sorcier ; et dans les évangiles grecs on le fait presque participant de la divinité même. Tous ces écrits sont remplis de prodiges, et paraissent d'abord à nos faibles yeux contenir des contradictions presqu'à chaque page.

Un auteur illustre, qui naquit très-peu de temps après la mort de JESUS, et qui, si l'on en croit S[t] *Irénée* (*nn*), devait être son

(*nn*) Saint *Irénée* assure que JESUS mourut à cinquante ans passés. En ce cas *Flavien Josephe* pourrait bien l'avoir connu.

contemporain ; en un mot, *Flavien Josephe*, proche parent de la femme d'*Hérode*, *Josephe*, fils d'un facrificateur qui devait avoir connu JESUS, ne tombe ni dans le défaut de ceux qui lui difent des injures, ni dans l'opinion de ceux qui lui donnent des éloges fi prodigieux ; il n'en dit rien du tout. Il eft avéré aujourd'hui que les cinq ou fix lignes qu'on attribue à *Josephe* fur JESUS, ont été interpolées par une fraude très-mal-adroite. Car, fi *Josephe* avait en effet cru que JESUS était le Meffie, il en aurait écrit cent fois davantage; et en le reconnaiffant pour Meffie, il eût été un de fes fectateurs.

Jufte de Tibériade, autre juif qui écrivait l'hiftoire de fon pays un peu avant *Josephe*, garde un profond filence fur JESUS. C'eft *Philon* qui nous en affure.

Philon, autre célèbre auteur juif contemporain, n'a cité jamais le nom de JESUS. Aucun hiftorien romain ne parle des prodiges qu'on lui attribue, et qui devaient rendre la terre attentive.

Ajoutons encore une importante vérité à ces vérités hiftoriques, c'eft que ni *Josephe* ni *Philon* ne font en aucun endroit la moindre mention de l'attente d'un meffie.

Conclura-t-on de-là qu'il n'y a point eu de *Jéfus*, comme quelques-uns ont ofé

conclure, par le Pentateuque même, qu'il n'y a point eu de *Moïse?* Non; puiſque après la mort de JESUS on a écrit pour et contre lui, il eſt clair qu'il a exiſté. Il n'eſt pas moins évident qu'il était alors ſi caché aux hommes, qu'aucun citoyen un peu diſtingué, ſelon le monde, n'avait fait mention de ſa perſonne.

J'ai vu quelques diſciples de *Bolingbroke*, plus ingénieux qu'inſtruits, qui niaient l'exiſtence d'un *Jéſus*, parce que l'hiſtoire des trois mages, de l'étoile et du maſſacre des innocens, eſt, diſaient-ils, le comble de l'extravagance: la contradiction des deux généalogies que *Matthieu* et *Luc* lui donnent, était ſurtout une raiſon qu'alléguaient ces jeunes gens pour ſe perſuader qu'il n'y a point eu de *Jéſus;* mais ils tiraient une très-fauſſe concluſion. Notre compatriote *Houel* s'eſt fait faire en France une généalogie fort ridicule; quelques irlandais ont écrit que lui et *Jeanſin* avaient un démon familier qui leur donnait toujours des as quand ils jouaient aux cartes. On a fait cent contes extravagans ſur eux. Cela n'empêche pas qu'ils n'aient réellement exiſté; ceux qui ont perdu leur argent avec eux en ont été bien convaincus.

Que de fadaiſes n'a-t-on pas dit du duc de *Buckingham!* Il n'en a pas moins vécu ſous *Jacques* et ſous *Charles*.

Apollonius de Thyane n'a certainement resſuſcité perſonne ; *Pythagore* n'avait pas une cuiſſe d'or ; mais *Apollonius* et *Pythagore* ont été des êtres réels. Notre divin JESUS n'a peut-être pas été emporté réellement par le diable ſur une montagne. Il n'a pas réellement ſéché un figuier au mois de mars, pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le temps des figues.* Il n'eſt peut-être pas deſcendu aux enfers, &c. &c. &c. Mais il y a eu un *Jéſus* reſpectable, à ne conſulter que la raiſon.

Qui était cet homme ? Le fils reconnu d'un charpentier de village : les deux parties en conviennent ; ils diſputent ſur la mère. Les ennemis de *Jéſus* diſent qu'elle fut engroſſée par un nommé *Panther.* Ses partiſans diſent qu'elle fut enceinte de l'eſprit de DIEU. Il n'y a pas de milieu entre ces deux opinions des Juifs et des chrétiens. Les Juifs auraient pu cependant embraſſer un troiſième ſentiment qui eſt plus naturel ; c'était que ſon mari, qui lui fit d'autres enfans, lui fit encore celui-là ; mais l'eſprit de parti n'a jamais de ſentiment modéré. Il réſulte de cette diverſité d'opinions, que *Jéſus* était un inconnu né dans la lie du peuple ; et il réſulte que s'étant donné pour prophète, comme tant d'autres, et n'ayant jamais rien écrit, les païens auraient pu raiſonnablement douter qu'il ſût écrire, ce

qui ſerait conforme à ſon état et à ſon éducation.

Mais, humainement parlant, un charpentier de Nazareth qu'on ſuppoſe ignorant, aurait-il pu fonder une ſecte? oui, comme notre *Fox*, cordonnier de village très-ignorant, fonda la ſecte des quakers dans le comté de Leiceſter. Il courait les champs, vêtu d'un habit de cuir; c'était un fou d'une imagination forte, qui parlait avec enthouſiaſme à des imaginations faibles. Ayant lu la Bible, en feſant des applications à ſa mode, il ſe fit ſuivre par des imbécilles; il était ignorant, mais des ſavans lui ſuccédèrent. La ſecte de *Fox* ſe forma, et ſubſiſte avec honneur, après avoir été ſifflée et perſécutée. Les premiers anabaptiſtes furent des malheureux payſans ſans lettres.

Enfin, l'exemple de *Mahomet* ne ſouffre point de réplique. Il ſe donna le titre de prophète ignorant. Bien des gens même doutent qu'il sût écrire. Le fait eſt qu'il écrivait mal, et qu'il ſe battait bien. Il avait été facteur, ou ſi l'on veut, valet d'une marchande de chameaux (3); ce n'eſt pas là un commencement

(3) Suivant les auteurs muſulmans, *Mahomet* était pauvre, mais d'une des tribus les plus illuſtres et les plus riches de l'Arabie, à laquelle la garde du temple de la Mecque était confiée. Le premier exploit de *Mahomet* fut de ſe rendre maître de ſa tribu, et de détruire l'idolâtrie qui s'était établie dans

fort illuftre ; il devint pourtant un très-grand homme. Revenons à JESUS, qui n'a rien de commun avec lui, et pour qui nous fommes tenus d'avoir un profond refpect, indépendamment même de notre religion, de laquelle nous ne parlons pas ici.

CHAPITRE XXXII.

Recherches fur JESUS.

BOLINGBROKE, *Toland*, *Woolfton*, *Gordon*, &c. et d'autres francs-penfans ont conclu de ce qui fut écrit en faveur de JESUS, et contre fa perfonne, que c'était un enthoufiafte qui voulait fe faire un nom dans la populace de la Galilée.

Le *Toldos Jefchut* dit qu'il était fuivi de deux mille hommes armés, quand *Judas* vint le faifir de la part du fanhédrin, et qu'il y eut beaucoup de fang répandu. Mais fi le fait était vrai, il eft évident que JESUS aurait été auffi criminel que *Barcokebas*, qui fe dit meffie après lui. Il réfulterait que fa conduite répondait à quelques points de fa doctrine : *Je*

ce temple. Il avait époufé une riche veuve de fa tribu, après avoir été quelque temps fon facteur ; mais les Arabes n'avaient pas l'idée de ce que nous appelons dérogeance. Un conducteur de chameaux, un facteur, s'il était d'une tribu illuftre, confervait toute la fierté de fa naiffance.

ſuis venu apporter non la paix, mais le glaive. Ce qui pourrait encore faire conjecturer que *Judas* était un officier du ſanhédrin, envoyé pour diſſiper les factieux du parti de JESUS, c'eſt que l'évangile de *Nicodème*, reçu pendant quatre ſiècles, et cité par *Juſtin*, par *Tertullien*, par *Euſèbe*, reconnu pour authentique par l'empereur *Théodoſe*; cet évangile, dis-je, commence par introduire *Judas* parmi les principaux magiſtrats de Jéruſalem, qui vinrent accuſer JESUS devant le préteur romain. Ces magiſtrats ſont *Annah*, *Caïpha*, *Summas*, *Dathan*, *Gamaliel*, *Judas*, *Levi*, *Alexandre*, *Nephtalim*, *Karoh.*

On voit par cette conformité entre les amis et les ennemis de JESUS, qu'il fut en effet pourſuivi et pris par un nommé *Judas.* Mais ni le *Toldos*, ni le livre de *Nicodème*, ne diſent que *Judas* ait été un diſciple de JESUS, et qu'il ait trahi ſon maître.

Le *Toldos* et les évangiles ſont encore d'accord ſur l'article des miracles. Le *Toldos* dit que JESUS en feſait en qualité de ſorcier; les évangiles diſent qu'il en feſait en qualité d'homme envoyé de DIEU. En effet, dans cet âge, et avant et après, l'univers croyait aux prodiges. Point d'écrivain qui n'ait raconté des prodiges : et le plus grand ſans doute qu'ait fait JESUS dans une province ſoumiſe aux

Romains, c'eſt que les Romains n'en entendirent point parler. A ne juger que par la raiſon, il faut écarter tout miracle, toute divination. Il n'eſt queſtion ici que d'examiner hiſtoriquement ſi JESUS fut en effet à la tête d'une faction, où s'il eut ſeulement des diſciples. Comme nous n'avons pas les pièces du procès fait par-devant *Pilate*, il n'eſt pas aiſé de prononcer.

Si on veut peſer les probabilités, il paraît vraiſemblable par les évangiles, qu'il uſa de quelque violence, et qu'il fut ſuivi par quelques diſciples emportés.

JESUS, ſi nous en croyons les évangiles, eſt à peine arrivé dans Jéruſalem, qu'il chaſſe et qu'il maltraite des marchands, qui étaient autoriſés par la loi à vendre des pigeons dans le parvis du temple, pour ceux qui voulaient y ſacrifier. Cet acte, qui paraît ſi ridicule à milord *Bolingbroke*, à *Woolſton*, et à tous les francs-penſans, ſerait auſſi répréhenſible que ſi un fanatique s'ingérait parmi nous de fouetter les libraires qui vendent auprès de Saint-Paul le livre des *communes prières*. Mais auſſi il eſt bien difficile que des marchands établis par les magiſtrats ſe ſoient laiſſé battre et chaſſer par un étranger ſans aveu, arrivé de ſon village dans la capitale, à moins qu'il n'ait eu beaucoup de monde à ſa ſuite.

On nous dit encore qu'il noya deux mille cochons. S'il avait ruiné ainsi plusieurs familles qui eussent demandé justice, il faut convenir que, selon les lois ordinaires, il méritait châtiment. Mais, comme l'évangile nous dit que JESUS avait envoyé le diable dans le corps de ces cochons, dans un pays où il n'y eut jamais de cochons, un homme qui n'est encore ni chrétien ni juif, peut raisonnablement en douter. Il dira aux théologiens : » Pardonnez si, en voulant justifier JESUS, » je suis forcé de réfuter vos livres. Les évan- » giles l'accusent d'avoir battu des marchands » innocens, d'avoir noyé deux mille porcs, » d'avoir séché un figuier qui ne lui appar- » tenait pas, et de n'en avoir privé le pos- » sesseur que parce que cet arbre ne portait » pas de figues, *quand ce n'était pas le temps* » *des figues*. Ils l'accusent d'avoir changé l'eau » en vin pour des convives qui *étaient déjà* » *ivres;* de s'être transfiguré pendant la nuit » pour parler à *Elie* et à *Moïse*, d'avoir été » trois fois emporté par le diable. Je veux » faire de JESUS un juste et un sage; il ne » serait ni l'un ni l'autre, si tout ce que vous » dites était vrai, et ces aventures ne peuvent » être vraies, parce qu'elles ne conviennent » ni à DIEU, ni aux hommes. Permettez- » moi, pour estimer JESUS, de rayer de vos

» évangiles ces paſſages qui le déshonorent.
» Je défends JESUS contre vous.

» S'il eſt vrai, comme vous dites et comme
» il eſt très-vraiſemblable, qu'il appelait les
» phariſiens, les docteurs de la loi, *race*
» *de vipères, ſépulcres blanchis, fripons, intéreſſés,*
» noms que les prêtres de tous les temps ont
» quelquefois mérités ; c'était une témérité
» très-dangereuſe, et qui a coûté plus d'une
» fois la vie à des imprudens véridiques.
» Mais on peut être très-honnête homme,
» et dire qu'il y a des prêtres fripons. »

Concluons donc, en ne conſultant que la ſimple raiſon, concluons que nous n'avons aucun monument digne de foi, qui nous montre que JESUS méritait le ſupplice dont il mourut, rien qui prouve que c'était un méchant homme.

Le temps de ſon ſupplice eſt inconnu. Les rabbins diffèrent en cela des chrétiens de cinquante années. *Irénée* diffère de vingt ans de notre opinion commune. Il y a une différence de dix années entre *Luc* et *Matthieu*, qui tous deux lui font d'ailleurs une généalogie abſolument différente, et abſolument étrangère à la perſonne de JESUS. Aucun auteur romain ni grec ne parle de JESUS; tous les évangéliſtes juifs ſe contrediſent ſur JESUS : enfin, comme on ſait, ni *Joſephe*, ni *Philon* ne daignent nommer JESUS.

Nous ne trouvons aucun document chez les Romains, qui, dit-on, le firent crucifier : il faut donc, en attendant la foi, se borner à tirer cette conclusion : Il y eut un juif obscur de la lie du peuple, nommé *Jésus*, crucifié comme blasphémateur, du temps de l'empereur *Tibère*, sans qu'on puisse savoir en quelle année.

CHAPITRE XXXIII.

De la morale de JESUS.

Il est très-probable que JESUS prêchait dans les villages une bonne morale, puisqu'il eut des disciples. Un homme qui fait le prophète peut dire et faire des extravagances qui méritent qu'on l'enferme : nos millénaires, nos piétistes, nos méthodistes, nos memnonites, nos quakers, en ont dit et fait d'énormes. Les prophètes de France sont venus chez nous, et ont prétendu ressusciter des morts.

Les prophètes juifs ont été aux yeux de la raison les plus insensés de tous les hommes. *Jérémie* se met un bât sur le dos, et des cordes au cou. *Ezéchiel* (*oo*) mange de la matière fécale

(*oo*) *Ezechiel*, chap. IV. *Ozée*, chap. I.

ſur ſon pain. *Ozée* prétend que DIEU, par un privilége ſpécial, lui ordonne de prendre une fille publique, et enſuite une femme adultère, et d'en avoir des enfans. Ce dernier trait n'eſt pas édifiant ; il eſt même très-puniſſable. Mais enfin, il n'y a jamais eu ſur la terre d'homme ſoi-diſant envoyé de DIEU, qui ait aſſemblé d'autres hommes pour leur dire : » Vivez ſans raiſon et ſans loi; abandonnez-vous à l'ivrognerie ; ſoyez adultères, ſodomites ; volez dans la poche ; » volez, aſſaſſinez ſur les grands chemins, » et ne manquez pas d'aſſaſſiner ceux que » vous aurez dépouillés, afin qu'ils ne vous » accuſent pas ; tuez juſqu'aux enfans à la » mamelle ; c'eſt ainſi qu'en uſait *David* avec » les ſujets du roitelet *Achis;* aſſociez-vous à » d'autres voleurs, et tuez-les enſuite par » derrière, au lieu de partager avec eux le » butin ; tuez vos pères et vos mères pour » en hériter plus tôt, &c. &c. »

Beaucoup d'hommes, beaucoup de juifs ſur-tout, ont commis ces abominations ; mais aucun homme ne les a prêchées dans des pays un peu policés. Il eſt vrai que les Juifs, pour excuſer leurs premiers brigandages, ont imputé à leur *Moïſe* des ordonnances atroces. Mais au moins ils adoptèrent les dix commandemens communs à tous les peuples. Ils

défendirent le meurtre, le vol et l'adultère; ils recommandèrent l'obéiſſance aux enfans envers les pères et les mères, comme tous les anciens légiſlateurs. Pour réuſſir, il faut toujours exhorter à la vertu. JESUS ne put prêcher qu'une morale honnête : il n'y en a pas deux. Celle d'*Epictète*, de *Sénèque*, de *Cicéron*, de *Lucrèce*, de *Platon*, d'*Epicure*, d'*Orphée*, de *Thaut*, de *Zoroaſtre*, de *Brama*, de *Confucius*, eſt abſolument la même.

Une foule de francs-penſans nous répond que JESUS a trop dérogé à cette morale univerſelle. Si on en croit les évangiles, diſent-ils, il a déclaré qu'il faut haïr ſon père et ſa mère; qu'il eſt venu au monde pour apporter le glaive et non la paix, pour mettre la diviſion dans les familles. Son *contrains-les d'entrer* eſt la deſtruction de toute ſociété, et le ſymbole de la tyrannie. Il ne parle que de jeter dans les cachots les ſerviteurs qui n'ont pas fait valoir l'argent de leur maître à uſure; il veut qu'on regarde comme un commis de la douane quiconque n'eſt pas de ſon Egliſe. Ces philoſophes rigides trouvent enfin dans les livres nommés *Evangiles* autant de maximes odieuſes que de comparaiſons baſſes et ridicules.

Qu'il nous ſoit permis de répliquer à leurs aſſertions. Sommes-nous bien sûrs que JESUS

ait dit ce qu'on lui fait dire ? Eſt-il bien vraiſemblable (à ne juger que par le ſens commun) que JESUS ait dit qu'il détruirait le temple, et qu'il le rebâtirait en trois jours ; qu'il ait converſé avec *Elie* et *Moïſe* ſur une montagne ; qu'il ait été trois fois emporté par le *Knat-bull*, par le diable, la première fois dans le déſert, la ſeconde ſur le comble du temple, la troiſième ſur une colline, d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre, et qu'il ait argumenté avec le diable ?

Savons-nous d'ailleurs quel ſens il attachait à des paroles qui (ſuppoſé qu'il les ait prononcées) peuvent s'expliquer en cent façons différentes, puiſque c'étaient des paraboles, des énigmes? Il eſt impoſſible qu'il ait ordonné de regarder comme un commis de la douane quiconque n'écouterait pas ſon Egliſe, puiſqu'alors il n'y avait point d'Egliſe.

Mais prenons les ſentences qu'on lui attribue, et qui ſont le moins ſuſceptibles d'un ſens équivoque; nous y verrons l'amour de DIEU et du prochain, la morale univerſelle.

Quant à ſes actions, nous ne pouvons en juger que par ce qu'on nous en rapporte. En voit-on une ſeule (excepté l'aventure des marchands dans le temple) qui annonce un brouillon, un factieux, un perturbateur du

repos public, tel qu'il eſt peint dans le *Toldos Jeſchut* ?

Il va aux noces, il fréquente des exacteurs, des femmes de mauvaiſe vie; ce n'eſt pas là conſpirer contre les puiſſances. Il n'excite point ſes diſciples à le défendre, quand la juſtice vient ſe ſaiſir de ſa perſonne. *Woolſton* dira, tant qu'on voudra, que *Simon Barjone* coupant l'oreille au ſergent *Malchus*, et JESUS rendant au ſergent ſon oreille, eſt un des plus impertinens contes que le fanatiſme idiot ait pu imaginer. Il prouve du moins que l'auteur, quel qu'il ſoit, regardait JESUS comme un homme pacifique. En un mot, plus on conſidère ſa conduite (telle qu'on la rapporte) par la ſimple raiſon, plus cette raiſon nous perſuade qu'il était enthouſiaſte de bonne foi, et un bon homme qui avait la faibleſſe de vouloir faire parler de lui, et qui n'aimait pas les prêtres de ſon temps.

Nous n'en pouvons juger que parce qui a été écrit de ſa perſonne. Enfin, ſes panégyriſtes le repréſentent comme un juſte. Ses adverſaires ne lui imputent d'autre crime que d'avoir ameuté deux mille hommes; et cette accuſation ne ſe trouve que dans un livre rempli d'extravagances. Toutes les vraiſemblances ſont donc, qu'il n'était point du tout malfeſant, et qu'il ne méritait pas ſon ſupplice.

Les

Les francs-penſans inſiſtent ; ils diſent que, puiſqu'il a été puni par le ſupplice des voleurs, il fallait bien qu'il fût coupable au moins de quelque attentat contre la tranquillité publique.

Mais que l'on conſidère quelle foule de gens de bien les prêtres outragés ont fait mourir. Non-ſeulement ceux qui ont été en butte à la rage des prêtres, ont été perſécutés par eux en tout pays, excepté dans l'ancienne Rome; mais les lâches magiſtrats ont prêté leur voix et leurs mains à la vengeance ſacerdotale, depuis *Priſcillien* juſqu'au martyre des ſix cents perſonnes immolées ſous notre infame *Marie* (4) ; et on a continué ces maſſacres juridiques chez nos voiſins. Que de ſupplices et d'aſſaſſinats ! les échafauds, les gibets, n'ont-ils pas été dreſſés dans toute l'Europe, pour quiconque était accuſé par des prêtres? Quoi ! nous plaindrions *Jean Hus*, *Jérôme de Prague*, l'archevêque *Crammer*, *Dubourg*, *Servet*, &c. &c., et nous ne plaindrions pas JESUS!

Pourquoi le plaindre? dit-on : il a établi une ſecte ſanguinaire qui a fait couler plus de

(4) Les hiſtoriens en comptent onze mille. Mais M. de *Voltaire* ne parle ici que des victimes immolées à la ſuperſtition ; il ne compte point les crimes, les aſſaſſinats juridiques, que la politique et la vengeance firent commettre à la digne épouſe de *Philippe II*.

ſang que les guerres les plus cruelles de peuple à peuple n'en ont jamais répandu.

Non : j'oſe avancer, mais avec les hommes les plus inſtruits et les plus ſages, que JESUS n'a jamais ſongé à fonder cette ſecte. Le chriſtianiſme, tel qu'il a été dès le temps de *Conſtantin*, eſt plus éloigné de JESUS que de *Zoroaſtre* ou de *Brama*. JESUS eſt devenu le prétexte de nos doctrines fantaſques, de nos perſécutions, de nos crimes religieux ; mais il n'en a pas été l'auteur. Pluſieurs ont regardé JESUS comme un médecin juif, que des charlatans étrangers ont fait le chef de leur pharmacie. Ces charlatans ont voulu faire croire qu'ils avaient pris chez lui leurs poiſons. Je me flatte de démontrer que JESUS n'était pas chrétien ; qu'au contraire il aurait condamné avec horreur notre chriſtianiſme, tel que Rome l'a fait ; chriſtianiſme abſurde et barbare, qui avilit l'ame, et qui fait mourir le corps de faim, en attendant qu'un jour l'un et l'autre ſoient brûlés de compagnie pendant l'éternité ; chriſtianiſme qui, pour enrichir des moines et des gens qui ne valent pas mieux, a réduit les peuples à la mendicité, et par conſéquent à la néceſſité du crime ; chriſtianiſme qui expoſe les rois au premier dévot aſſaſſin qui veut les immoler à la ſainte Egliſe ; chriſtianiſme qui a dépouillé l'Europe, pour

entasser dans la maison de la madone de Lorette, venue de Jérusalem à la Marche d'Ancone par les airs, plus de trésors qu'il n'en faudrait pour nourrir les pauvres de vingt royaumes; christianisme enfin qui pouvait consoler la terre, et qui l'a couverte de sang, de carnage et de malheurs innombrables de toute espèce.

CHAPITRE XXXIV.

De la religion de JESUS.

EN s'en rapportant aux seuls évangiles, n'est-il pas de la plus grande évidence que JESUS naquit d'un juif et d'une juive; qu'il fut circoncis comme juif; qu'il fut baptisé comme juif, dans le Jourdain, du baptême de justice par le juif *Jean*, à la manière juive; qu'il allait au temple juif; qu'il suivait tous les rites juifs; qu'il observait le sabbat et toutes les fêtes juives, et qu'enfin il mourut juif?

Je dis plus : tous ses disciples furent constamment juifs. Aucun de ceux qui ont écrit les évangiles n'ose faire dire à JESUS-CHRIST qu'il veut abolir la loi de *Moïse;* au contraire, ils lui font dire : *Je ne suis pas venu dissoudre la*

loi, *mais l'accomplir*. Il dit dans un autre endroit : N'ont-ils pas la loi et les prophètes ? Non-seulement je défie qu'on trouve un seul passage où il soit dit que JESUS renonça à la religion dans laquelle il naquit ; mais je défie qu'on puisse en tordre, en corrompre un seul, d'où l'on puisse raisonnablement inférer qu'il voulût établir un culte nouveau sur les ruines du judaïsme.

Lisez les Actes des apôtres : *Bolingbroke*, *Collins*, *Toland*, et mille autres, disent que c'est un livre farci de mensonges, de miracles ridicules, de contes ineptes, d'anachronismes, de contradictions, comme tous les autres livres juifs des temps antérieurs. Je l'accorde pour un moment. Mais c'est par cette raison-là même que je le propose. Si dans ce livre où l'on ose rapporter, selon vous, tant de faussetés, l'auteur des Actes n'a jamais osé dire que JESUS ait institué une religion nouvelle ; si l'auteur de ce livre n'a jamais été assez hardi pour dire que JESUS fût Dieu ; ne faudra-t-il pas convenir que notre christianisme d'aujourd'hui est absolument contraire à la religion de JESUS, et qu'il est même blasphématoire ?

Transportons-nous au jour de la pentecôte, où l'on fait descendre l'esprit (quel que soit cet esprit) sur la tête des apôtres, en langues

de feu, dans un grenier. Faites réflexion ſeulement au diſcours que l'auteur des Actes fait tenir à *Pierre*, diſcours qu'on regarde comme la profeſſion de foi des chrétiens. Vous me dites que c'eſt un galimatias ; mais à travers ce galimatias même voyez les traits de la vérité.

D'abord *Pierre* cite le prophète *Joël* qui a dit : *Je répandrai mon eſprit ſur toute chair.*

Pierre conclut de-là qu'en qualité de bons juiſs, lui et ſes compagnons ont reçu l'eſprit. Remarquez ſoigneuſement ces paroles :

Vous ſavez que JESUS *de Nazareth était un homme que* DIEU *a rendu célèbre, par les vertus et les prodiges que* DIEU *a faits par lui.*

Remarquez ſur-tout la valeur de ces paroles : *Un homme que* DIEU *a rendu célèbre ;* voilà un aveu bien authentique que JESUS ne pouſſa jamais le blaſphème juſqu'à ſe dire vraiment participant de la Divinité, et que ſes diſciples étaient bien loin d'imaginer ce blaſphème.

DIEU *l'a reſſuſcité en arrêtant les douleurs de l'enfer, &c.* C'eſt donc DIEU qui a reſſuſcité un homme.

C'eſt ce JESUS *que* DIEU *a reſſuſcité ; et après qu'il a été élevé par la puiſſance de* DIEU, *&c.*

Obſervez que dans tous ces paſſages JESUS eſt un bon juif, un homme juſte, que DIEU

a protégé, qu'il a laiſſé mourir, à la vérité, publiquement du dernier ſupplice, mais qu'il a reſſuſcité ſecrétement.

En ce même temps, Pierre et Jean montaient au temple pour la prière de la neuvième heure.

Voilà qui démontre ſans réplique que les apôtres perſiſtaient dans la religion juive, comme JESUS y avait perſiſté.

Moïſe a dit à nos pères : Le Seigneur votre Dieu vous ſuſcitera d'entre vos frères un prophète comme moi; écoutez-le dans tout ce qu'il vous dira..... Quiconque n'écoutera pas ce prophète ſera exterminé du milieu du peuple.

J'avoue que *Pierre*, à qui on fait tenir ce diſcours, rapporte très-mal les paroles du Deutéronome, attribuées à *Moïſe*. Il n'y a point dans le texte du Deutéronome : *Quiconque n'écoutera pas ce prophète ſera exterminé du milieu du peuple.*

J'avoue encore qu'il y a plus de trente textes de l'ancien Teſtament qu'on a falſifiés dans le nouveau, pour les faire cadrer avec ce qu'on y dit de JESUS; mais cette falſification même eſt une preuve que les diſciples de JESUS ne le regardaient que comme un prophète juif. Il eſt vrai qu'ils appelaient quelquefois JESUS fils de DIEU; et l'on n'ignore pas que *fils de* DIEU ſignifiait *homme juſte;* et *fils de Bélial*, *homme injuſte.* Les ſavans

difent qu'on s'eſt fervi de cette équivoque pour attribuer dans la fuite la divinité à JESUS-CHRIST.

On prend, à la vérité, le nom de *fils de* DIEU au propre dans l'évangile attribué à *Jean*. Auſſi eſt-il dit que cette expreſſion fut regardée en ce fens comme un blaſphème par le grand prêtre.

Lorſque *Etienne* parle au peuple avant que d'être lapidé, il lui dit : *Quel eſt le prophète que vos pères n'ont pas perſécuté ? Vous avez tué tous ceux qui vous prédiſaient la venue du juſte dont vous avez été proditoirement les homicides. Etienne* ne donne à JESUS que le nom de *juſte* ; il fe garde bien de l'appeler Dieu. *Etienne* en mourant ne renonce point à la religion judaïque ; aucun apôtre n'y renonce ; ils baptiſaient feulement au nom de JESUS, comme on baptiſait au nom de *Jean*, du baptême de juſtice.

Paul lui-même, qui commença par être valet de *Gamaliel*, et qui finit par être fon ennemi ; *Paul*, que les Juifs prétendent ne s'être brouillé avec *Gamaliel*, que parce que ce prêtre lui avait refuſé fa fille en mariage ; *Paul*, qui après avoir été fatellite de *Gamaliel* et avoir perſécuté les diſciples de JESUS, fe mit lui-même de fa propre autorité au rang des apôtres ; *Paul*, qui était fi enthouſiaſte et

ſi emporté, regarde toujours JESUS-CHRIST comme un homme; il eſt bien loin de l'appeler Dieu. Il ne dit en aucun endroit que JESUS n'ait pas été ſoumis à la loi juive: *Paul* lui-même fut toujours juif. *Je n'ai péché* (*pp*), dit-il au proconſul *Feſtus*, *ni contre la loi juive*, *ni contre le temple*. *Paul* va ſacrifier lui-même dans le temple pendant ſept jours: *Paul* circoncit *Timothée*, fils d'un païen et d'une fille de joie.

Le vrai juif (*qq*), dit-il dans ſon épître aux Romains, *eſt celui qui eſt juif intérieurement*. En un mot, *Paul* ne fut jamais qu'un juif qui ſe mit au rang des partiſans de JESUS contre les autres juifs. Dans tous les paſſages où il parle de JESUS-CHRIST, il le préconiſe toujours comme un bon juif à qui DIEU s'eſt communiqué, que DIEU a mis dans ſa gloire. Il eſt vrai que *Paul* place JESUS tantôt immédiatement au-deſſus des anges, tantôt au-deſſous. Que pouvons-nous en conclure? que l'inintelligible *Paul* eſt un juif qui ſe contredit.

Il eſt très certain que les premiers diſciples de JESUS n'étaient autre choſe qu'une ſecte particulière de juifs, comme les vicléfiſtes n'ont été parmi nous qu'une ſecte particulière. Il fallait certainement que JESUS ſe

(*pp*) Act. chap. XXV. (*qq*) Chap. II.

fût

fût fait aimer de ses disciples, puisque, plusieurs années après la mort de JESUS, ceux qui embrassèrent son parti écrivirent cinquante-quatre évangiles dont quelques-uns ont été conservés en entier, dont les autres sont connus par de longs fragmens, et quelques-uns cités seulement par les pères de l'Eglise. Mais ni dans ces citations, ni dans ces fragmens, ni dans aucun des évangiles entièrement conservés, la personne de JESUS n'est jamais annoncée qu'en qualité d'un juste sur lequel DIEU a répandu les plus grandes grâces.

Il n'y a que l'évangile attribué à *Jean*, évangile qui est probablement le dernier de tous, évangile évidemment falsifié depuis, dans lequel on trouve des passages concernant la divinité de JESUS. On indique dans le premier chapitre qu'il est le verbe, et il est clair que ce premier chapitre fut composé dans des temps postérieurs par un chrétien platonicien; le mot de *verbe*, *logos*, ayant été absolument inconnu à tous les Juifs.

Cependant cet évangile de *Jean* fait dire positivement à JESUS: *Je monte à mon père qui est votre père; à mon Dieu qui est votre Dieu.* Ce passage contredit tous les passages qui pourraient faire regarder JESUS comme un Dieu-homme. Chaque évangile est contraire

aux autres, et tous ont été, dit-on, falsifiés ou corrompus par les copistes.

On falsifia bien davantage une épître attribuée à ce même *Jean*. On lui a fait dire *qu'il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et l'Esprit saint; et ces trois sont un : et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre, l'esprit, l'eau et le sang; et ces trois sont un.*

Il a été prouvé que ce passage avait été ajouté à l'épître de *Jean*, vers le sixième siècle. Nous dirons un mot dans un autre chapitre des énormes falsifications que les chrétiens ne rougirent pas de faire, et qu'ils appelèrent *des fraudes pieuses.* Nous ne voulons ici que faire toucher au doigt la vérité de tout ce qui concerne la personne de JESUS, et faire voir clairement que lui et ses premiers disciples ont toujours été constamment de la religion des Juifs. Disons en passant qu'il est démontré par-là que c'est une chose aussi absurde qu'abominable à des chrétiens de brûler les Juifs qui sont leurs pères. Car les Juifs envoyés aux bûchers ont dû dire à leurs juges infernaux : *Monstres, nous sommes de la religion de votre Dieu, nous fesons tout ce que votre Dieu a fait; et vous nous brûlez!*

CHAPITRE XXXV.

Des mœurs de JESUS, *de l'établiſſement de la ſecte de* JESUS, *et du chriſtianiſme.*

LES plus grands ennemis de JESUS doivent convenir qu'il avait la qualité très-rare de s'attacher des diſciples. On n'acquiert point cette domination ſur les eſprits ſans des talens, ſans des mœurs exemptes de vices honteux. Il faut ſe rendre reſpectable à ceux qu'on veut conduire; il eſt impoſſible de ſe faire croire quand on eſt mépriſé. Quelque choſe qu'on ait écrit de lui, il fallait qu'il eût de l'activité, de la force, de la douceur, de la tempérance, l'art de plaire, et ſur-tout de bonnes mœurs. J'oſerais l'appeler un *Socrate* ruſtique: tous deux prêchant la morale, tous deux ayant des diſciples et des ennemis, tous deux diſant des injures aux prêtres, tous deux ſuppliciés et diviniſés. *Socrate* mourut en ſage; JESUS eſt peint par ſes diſciples comme craignant la mort. Je ne ſais quel écrivain, à idées creuſes, et à paradoxes contradictoires, s'eſt aviſé de dire, en inſultant le chriſtianiſme, que JESUS *était mort en Dieu.* A-t-il vu mourir des Dieux? Les Dieux meurent-ils?

Je ne crois pas que l'auteur de tant de fatras ait jamais rien écrit de plus abſurde (5); et notre ingénieux M. *Walpole* a bien raiſon d'avoir écrit qu'il le mépriſe.

Il ne paraît pas que JESUS ait été marié, quoique tous ſes diſciples le fuſſent, et que chez les Juifs ce fût une eſpèce d'opprobre de ne pas l'être. La plupart de ceux qui s'étaient donnés pour prophètes vécurent ſans femmes; ſoit qu'ils vouluſſent s'écarter en tout de l'uſage ordinaire, ſoit parce qu'embraſſant une profeſſion qui les expoſait toujours à la haine, à la perſécution, à la mort même, et qu'étant tous pauvres, ils trouvaient rarement une femme qui osât partager leur misère et leurs dangers.

Ni *Jean* le baptiſeur, ni JESUS n'eurent de femme, du moins à ce qu'on croit; ils s'adonnèrent tout entiers à la profeſſion qu'ils embraſsèrent; ayant été ſuppliciés comme la plupart des autres prophètes, ils laiſsèrent après eux des diſciples. Ainſi *Sadoc* avait formé les ſaducéens. *Hillel* était le père des phariſiens. On prétend qu'un nommé *Judas* fut le principal fondateur des eſſéniens du temps même des *Machabées;* les récabites, encore plus auſtères que les eſſéniens, étaient les plus anciens de tous.

(5) *Rouſſeau*, dans la profeſſion de foi du vicaire ſavoyard.

Les disciples de *Jean* s'établirent vers l'Euphrate et en Arabie; ils y sont encore. Ce sont eux qu'on appelle par corruption *les chrétiens de S[t] Jean* (*rr*). Les Actes des apôtres racontent que *Paul* en rencontra plusieurs à Ephèse. Il leur demanda qui leur avait conféré le Saint-Esprit? Nous n'avons jamais entendu parler de votre Saint-Esprit, lui répondirent-ils. Mais quel baptême avez-vous donc reçu? Celui de *Jean*. *Paul* les assura que celui de JESUS valait mieux. Il faut qu'ils n'en aient pas été persuadés, car ils ne regardent aujourd'hui JESUS que comme un simple disciple de *Jean*.

Leur antiquité et la différence entre eux et les chrétiens sont assez constatées par la formule de leur baptême; elle est entièrement juive, la voici: *Au nom du* DIEU *antique, puissant, qui est avant la lumière et qui sait ce que nous fesons.*

Les disciples de JESUS restèrent quelque temps en Judée; mais étant poursuivis ils se retirèrent dans les villes de l'Asie mineure et de la Syrie où il y avait des Juifs. Alexandrie, Rome même, étaient remplies de courtiers juifs. Les disciples de *Paul*, de *Pierre*, de *Barnabé*, allèrent dans Alexandrie et dans Rome.

(*rr*) Chap. XIX.

Jufque-là nulle trace d'une religion nouvelle. Les fectateurs de JESUS fe bornaient à dire aux Juifs : Vous avez fait crucifier notre maître qui était un homme de bien; DIEU l'a reffufcité; demandez pardon à DIEU. Nous fommes Juifs comme vous, circoncis comme vous, fidèles comme vous à la loi mofaïque, ne mangeant point de cochon, point de boudin, point de lièvre, parce qu'il rumine et qu'il n'a pas le pied fendu (quoiqu'il ait le pied fendu et qu'il ne rumine pas); mais nous vous aurons en horreur jufqu'à ce que vous confeffiez que JESUS valait mieux que vous, et que vous viviez avec nous en frères.

La haine divifait ainfi les Juifs ennemis de JESUS, et fes fectateurs. Ceux-ci prirent enfin le nom de *chrétiens* pour fe diftinguer. *Chrétien* fignifiait fuivant d'un chrift, d'un oint, d'un meffie. Bientôt le fchifme éclata entre eux fans que l'empire romain en eût la moindre connaiffance. C'étaient des hommes de la plus vile populace qui fe battaient entre eux pour des querelles ignorées du refte de la terre.

Séparés entièrement des Juifs, comment les chrétiens pouvaient-ils fe dire alors de la religion de JESUS? Plus de circoncifion, excepté à Jérufalem; plus de cérémonies

judaïques; ils n'obfervèrent plus aucun des rites que JESUS avait obfervés; ce fut un culte abfolument nouveau.

Les chrétiens de diverfes villes écrivirent leurs évangiles qu'ils cachaient foigneufement aux autres Juifs, aux Romains, aux Grecs; ces livres étaient les myftères fecrets. Mais quels myftères! difent les francs-penfans; un ramas de prodiges et de contradictions; les abfurdités de *Matthieu* ne font point celles de *Jean*, et celles de *Jean* font différentes de celles de *Luc*. Chaque petite fociété chrétienne avait fon grimoire, qu'elle ne montrait qu'à fes initiés. C'était parmi les chrétiens un crime horrible de laiffer voir leurs livres à d'autres. Cela eft fi vrai, qu'aucun auteur romain ni grec, parmi les païens, pendant quatre fiècles entiers, n'a jamais parlé d'évangiles. La fecte chrétienne défendait très-rigoureufement à fes initiés de montrer leurs livres, encore plus de les livrer à ceux qu'ils appelaient *profanes*. Ils fefaient fubir de longues pénitences à quiconque de leurs frères en fefait part à ces infidèles.

Le fchifme des donatiftes, comme on fait, arriva en 305 à l'occafion des évêques, prêtres et diacres, qui avaient livré les évangiles aux officiers de l'empire; on les appela *traditeurs*, et de-là vint le mot *traître*. Leurs

confrères voulurent les punir. On aſſembla le concile de Cirthe, dans lequel il y eut les plus violentes querelles, au point qu'un évêque nommé *Purpuris*, accuſé d'avoir aſſaſſiné deux enfans de ſa ſœur, menaça d'en faire autant aux évêques ſes ennemis. (*ss*)

On voit par-là qu'il fut impoſſible aux empereurs romains d'abolir la religion chrétienne, puiſqu'ils ne la connurent qu'au bout de trois ſiècles.

CHAPITRE XXXVI.

Fraudes innombrables des chrétiens.

PENDANT ces trois ſiècles, rien ne fut plus aiſé aux chrétiens que de multiplier ſecrétement leurs évangiles juſqu'au nombre de cinquante-quatre. Il eſt même étonnant qu'il n'y en ait pas eu un plus grand nombre. Mais en récompenſe, avouons qu'ils s'occupèrent continuellement à compoſer des fables, à ſuppoſer de fauſſes prophéties, de fauſſes ordonnances, de fauſſes aventures, à falſifier d'anciens livres, à forger des martyres et des miracles. C'eſt ce qu'ils appelaient des *fraudes*

(*ss*) Hiſt. Eccl. liv. IX.

pieuſes. La multitude en eſt prodigieuſe. Ce ſont les lettres de *Pilate* à *Tibère*, et de *Tibère* à *Pilate;* des lettres de *Paul* à *Sénèque*, et de *Sénèque* à *Paul;* une hiſtoire de la femme de *Pilate;* des lettres de JESUS à un prétendu roi d'Edeſſe; je ne ſais quel édit de *Tibère* pour mettre JESUS au rang des Dieux; cinq ou ſix apocalypſes reſſemblant à des rêves d'un malade qui a le tranſport au cerveau; un teſtament de douze patriarches qui prédiſent JESUS-CHRIST et les douzes apôtres; le teſtament de *Moïſe;* le teſtament d'*Enoch* et de *Joſeph;* l'aſcenſion de *Moïſe* au ciel; celle d'*Abraham*, d'*Elda*, de *Moda*, d'*Elie*, de *Sophonie*, &c. le voyage de *Pierre*, l'apocalypſe de *Pierre*, les actes de *Pierre*, les récognitions de *Clément*, et mille autres.

On ſuppoſa ſur-tout des conſtitutions, des décrets apoſtoliques, dans leſquels on ne manque pas de dire que les évêques ſont au-deſſus des empereurs.

On pouſſa l'impudence juſqu'à ſuppoſer des vers grecs attribués aux ſibylles, qui ſont rares par l'excès du ridicule.

Enfin les quatre premiers ſiècles du chriſtianiſme n'offrent qu'une ſuite continuelle de fauſſaires qui n'ont guère écrit que des œuvres de menſonge. Nous l'avouons avec douleur; c'eſt de ces menſonges que les prêtres chrétiens

nourrirent leurs petits troupeaux. Ils le ſavent bien, les *Abadie* et les autres écrivains à gages qui, pour obtenir quelque petit bénéfice de l'archevêque de Dublin, engraiſſé de notre ſubſtance, eſſayent encore de juſtifier, s'il eſt poſſible, les ſectes chrétiennes. Ils n'ont rien à répondre à ces accuſations terribles, auſſi n'y ont-ils jamais répondu; et quand ils ſont forcés d'en dire quelques mots, ils paſſent rapidement ſur toutes ces falſifications, ſur ces crimes de faux des premiers ſiècles, ſur les brigandages des conciles, ſur ce long amas de fourberies. Ils font comme les déſerteurs pruſſiens qui courent de toutes leurs forces quand ils paſſent par les verges, afin d'être un peu moins fouettés.

Ils ſe jettent enſuite au plus vîte ſur les prophéties, comme dans un déſert couvert d'épines et de bruyères, dans lequel ils croient qu'on ne pourra pas les ſuivre; ils penſent s'y ſauver à la faveur des équivoques. Si un patriarche nommé *Jacob* a dit que *Juda* (*tt*) lierait ſon ânon à la vigne, ils vous diſent que JESUS eſt entré à Jéruſalem ſur un âne, et ils prétendent que l'ânon de *Juda* eſt une prédiction de l'âne de JESUS.

Si *Eſaïa* (*uu*) dit qu'il fera un enfant à la

(*tt*) Genèſe, chap. XLIX, v. 11.
(*uu*) *Iſaïe*, chap. VIII, v. 3.

prophéteſſe ſa femme, et que cet enfant s'appellera *Maher Sal-al-as-bas*, cela veut dire que *Marie* de Bethléem étant vierge accouchera de l'enfant JESUS.

Si le même *Eſaïa* (*xx*) ſe plaint qu'on ne l'écoute pas, s'il ſe compare à une racine dans une terre sèche, s'il dit qu'il n'a nulle réputation, qu'il eſt regardé comme un lépreux, qu'il a été frappé pour les iniquités du peuple, qu'il eſt mené à la boucherie comme une brebis, &c. tout cela eſt appliqué à JESUS.

J'ai lu dans le teſtament du célèbre curé *Meſlier*, qu'en expliquant ainſi les ouvrages de ceux qu'on appelle *nabi*, prophètes chez les Juifs, il y avait trouvé toute l'hiſtoire de don *Quichotte* clairement prédite. Remarquons que ce curé, le plus charitable des hommes, et le plus juſte, a demandé pardon à DIEU en mourant d'avoir accepté un emploi dans lequel on eſt obligé de tromper les hommes. Il a conſigné dans un gros teſtament les motifs de ſon repentir: c'eſt un fait connu et avéré; mais l'opinion d'un curé picard n'eſt pas une preuve pour un anglais, il m'en faut d'autres encore.

Les premières ſont les erreurs et les fauſſes citations qui ſe trouvent dans les évangiles.

(*xx*) *Iſaïe*, chap. LIII.

S[t] *Luc* dit (*yy*) que *Cirénius* était gouverneur de Syrie quand JESUS naquit. Cette fausseté est reconnue de tout le monde; on sait que le gouverneur était *Quintilius Varus.* Voilà, dit-on, un des plus grossiers mensonges, et des plus avérés dont on ait jamais souillé l'histoire. Il suffirait seul pour décréditer tous les évangiles, et pour démontrer qu'ils ne furent écrits que long-temps après, par des faussaires ignorans. C'est précisément comme si un de nos pamphleters écrivait que la bataille de Blenheim, qui a signalé le règne de la reine *Anne*, s'est donnée sous le règne de *George I.* J'avoue que je suis accablé de ce mensonge, et que le plus effronté, ou le plus imbécille commentateur, fût-ce un *Calmet*, ne peut le pallier.

Matthieu dit (*zz*) que la fuite de JESUS en Egypte a été prédite par *Ozée* (*a*), et selon *Luc* il n'alla jamais en Egypte.

Matthieu dit que JESUS habita à Nazareth pour accomplir la prophétie qui assure *qu'il sera appelé Nazaréen ;* et cette prophétie ne se trouve nulle part.

Milord *Bolingbroke* ne cesse de dire dans son *Examen important*, que tout est rempli de pareilles prédictions, ou *entièrement imaginaires,*

(*yy*) *Luc*, chap. I, v. 1 et 2.
(*zz*) *Matth.* chap. II, v. 14 et 15.
(*a*) *Ozée*, chap. XII, v. 1.

ou *interprétées comme celles de Merlin et de Nostradamus, avec une mauvaise foi qui indigne, et un ridicule qui fait pitié.* Je ne fais que rapporter ces paroles, je ne les adopte pas; c'est au lecteur à les peser.

Les-récits des miracles ne sont pas moins extravagans, si l'on en croit tous les francs-pensans. *Jérôme* écrit sérieusement, qu'un corbeau apporta tous les jours la moitié d'un pain à l'hermite *Paul* dans le désert de la Thébaïde, pendant quarante années; que le corbeau apporta un pain entier le jour que l'hermite *Antoine* vint rendre visite à l'hermite *Paul;* et que, *Paul* étant mort le jour suivant, il vint deux lions qui creusèrent sa fosse avec leurs ongles. S[t] *Pacome* allait faire ses visites monté sur un crocodile.

On croira aisément que les chrétiens grossirent à la fois le nombre de leurs martyrs et celui de leurs miracles. Quels écrivains de parti n'ont pas exagéré tout ce qui pouvait leur attirer la bienveillance publique? On exagère pour le seul plaisir d'être lu ou écouté, à plus forte raison quand l'enthousiasme et l'intérêt d'une faction semblent autoriser le mensonge. Mais les archives secrètes des chrétiens furent perdues depuis l'an 300. Le pape *Grégoire I* l'avoue dans sa septième lettre à *Euloge.* On ne retrouvait plus de son temps

qu'une très-petite partie des Actes des martyrs, conſervés par *Eusèbe*. Tout ce qu'on a écrit depuis ſur les anciens martyrs et les anciens miracles, ne peut donc être qu'un recueil de fables.

Le plus terrible de ces miracles eſt celui qui eſt rapporté dans les Actes des apôtres. Ils diſent qu'*Anania* et *Saphira* ſa femme, deux proſélytes de S[t] *Pierre*, moururent l'un après l'autre de mort ſubite pour n'avoir pas donné tout leur argent aux apôtres. Ils étaient coupables d'avoir caché quelques ſchellings pour vivre, et de ne l'avoir pas avoué à S[t] *Pierre*. Quel miracle, grand DIEU, et quels apôtres!

La plupart des autres miracles ſont plus plaiſans. S[t] *Grégoire Thaumatúrge*, c'eſt-à-dire *l'opérateur admirable*, apprend d'abord ſon catéchiſme de la bouche d'un beau vieillard qui deſcend du ciel. A peine ſait-il ſon catéchiſme, qu'il écrit une lettre au diable. Il la poſe ſur un autel, la lettre eſt fidèlement portée à ſon adreſſe, et le diable ne manque pas de faire tout ce que l'opérateur admirable lui ordonne. Les païens irrités veulent le ſaiſir lui et ſon diſciple. Ils ſe changent tous deux ſur le champ en arbres, et échappent à la pourſuite de leurs ennemis.

L'hiſtoire des martyrs eſt encore plus merveilleuſe. Le préfet de Rome fait cuire le

diacre *Laurent* ſur un gril de ſix pieds de long. S[te] *Potamienne*, pour n'avoir pas voulu coucher avec le gouverneur d'Alexandrie, eſt bouillie dans de la poix réſine, et en ſort avec la peau la plus fraîche et la plus blanche, qui dut inſpirer de nouveaux déſirs au gouverneur. Sept demoiſelles chrétiennes de la ville d'Ancire, dont la plus jeune avait ſoixante et dix ans, ſont condamnées à être violées par tous les jeunes gens d'Ancire, ou plutôt ces jeunes gens ſont condamnés à les violer; et c'eſt-là l'événement le plus naturel de leur hiſtoire.

Qu'on nous montre un ſeul miracle évidemment prouvé, c'eſt celui-là ſeul que nous croirons. Nous avons entendu parler de cinq ou ſix cents miracles faits de nos jours en France en faveur des convulſionnaires; la liſte en a été donnée au roi de France par un magiſtrat qui lui-même était témoin des miracles. Qu'en eſt-il arrivé? le magiſtrat a été enfermé comme un fou qu'il était; on s'eſt moqué de ſes miracles à Paris et dans le reſte de l'Europe.

Pour conſtater les miracles, il faut faire tout le contraire de ce qu'on fait à Rome quand on canoniſe un ſaint. On commence par attendre que le ſaint ſoit mort, et on attend cent années au moins; après quoi,

lorfque la famille du faint ou même la province qui s'intéreffe à fon apothéofe, a cent mille écus tout prêts pour les frais de la chambre apoftolique, on fait comparaître des témoins qui ont entendu dire, il y a cinquante ans, à de vieilles femmes qui le favaient de bonne part, que cinquante ans auparavant le faint en queftion avait guéri leur tante ou leur coufine d'un mal de tête effroyable, en difant la meffe pour leur guérifon.

Ce n'eft pas ainfi que l'on met l'œuvre de DIEU au-deffus de tout foupçon. Le mieux fans doute eft de s'y prendre comme nous fîmes en 1707, lorfque *Fatio Duillier* et le bon homme *Daudé*, vinrent chez nous, des montagnes du Dauphiné et des Cévènes, avec deux ou trois cents prophètes, au nom du Seigneur. Nous leur demandâmes par quel prodige ils voulaient prouver leur miffion. Le Saint-Efprit déclara par leur bouche qu'ils étaient prêts à reffufciter un mort. Nous leur permîmes de choifir le mort le plus puant qu'ils puffent trouver. Cette pièce fe joua dans la place publique en préfence des commiffaires de la reine *Anne*, du régiment des gardes et d'un peuple immenfe. Le réfultat, comme on fait, fut de mettre les prétendus reffufciteurs au pilori. Peut-être dans cent

ans

ans d'ici quelque nouveau prophète trouvera dans ſes archives que l'enthouſiaſte *Fatio* et l'imbécille *Daudé* rendirent en effet un mort à la vie, et qu'ils ne furent piloriés que par la perverſité des mécréans qui ne ſe rendent jamais à l'évidence.

Les premiers chrétiens devaient en uſer ainſi, et c'eſt ce que notre docteur *Midleton* a très-bien aperçu. Ils devaient ſe préſenter en plein ſénat, et dire : Pères conſcrits, ayez la bonté de nous donner un mort à reſſuſciter ; nous ſommes sûrs de notre fait, quand ce ne ſerait qu'une couturière, comme la couturière *Dorcas* qui rétabliſſait les robes des fidèles, et que S[t] *Pierre* reſſuſcita ; nous voici prêts, ordonnez. Le ſénat n'aurait pas manqué de mettre les chrétiens à l'épreuve ; le mort rendu à la vie par leurs prières, ou par un jet d'eau bénite, aurait baptiſé tout le ſénat de Rome, l'empereur et l'impératrice ; et on aurait baptiſé tout le peuple romain ſans la moindre difficulté. Rien n'était plus aiſé, plus ſimple. Cela ne s'eſt pas fait : qu'on en diſe, s'il ſe peut, la raiſon.

Mais qu'on nous diſe d'abord pourquoi la religion chrétienne parvint enfin à ſubjuguer l'empire romain avec des fables qui ſemblent aux *Bolingbroke*, aux *Collins*, aux *Toland*, aux *Woolſton*, aux *Gordon*, ne mériter que l'horreur

et le mépris. On n'en fera pas furpris fi on lit les chapitres fuivans. Mais il les faut lire dans l'efprit d'un philofophe, homme de bien, qui n'eft pas encore illuminé.

CHAPITRE XXXVII.

Des caufes des progrès du chriftianifme. De la fin du monde, et de la réfurrection annoncée de fon temps.

NOUS n'avons parlé que fuivant les faibles principes de la raifon. Nous continuerons avec cette honnête liberté. La crainte et l'efpérance d'un côté, et le merveilleux théologique de l'autre, ont eu toujours un empire abfolu fur les efprits faibles ; et de ces efprits faibles il y en a parmi les grands comme parmi les fervantes d'hôtellerie.

Il s'éleva dans l'empire romain, après la mort de *Céfar*, une opinion affez commune que le monde allait finir. Les horribles guerres des triumvirs, leurs profcriptions, le faccagement des trois parties de la terre alors connues, ne contribuèrent pas peu à fortifier cette idée chez les fanatiques.

Les difciples de JESUS en profitèrent fi

bien que dans un de leurs évangiles, cette fin du monde eft clairement prédite, et l'époque en eft fixée à la fin de la génération contemporaine de JESUS-CHRIST. *Luc* eft le premier qui parle de cette prophétie, bientôt adoptée par tous les chrétiens. *Il y aura des fignes dans la lune et dans les étoiles, des bruits de la mer et des flots; les hommes féchant de crainte attendront ce qui doit arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux feront ébranlées, et alors ils verront le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande puiffance et grande majefté. En vérité, je vous dis que la génération préfente ne paffera point que tout cela ne s'accompliffe.*

La tête illuminée de *Paul* effraya plus d'une fois fes difciples de Theffalonique en enchériffant fur cette prophétie. *Nous qui vivons*, leur dit-il, *et qui parlons, nous ferons emportés au-devant du Seigneur au milieu des airs.*

Simon Barjone, furnommé *Pierre*, et que JESUS par une fingulière équivoque nomma, dit-on, pour être la pierre angulaire de fon Eglife, dit dans fa première épître que *la fin du monde approche*, et dans la feconde *qu'on attend de nouveaux cieux et une nouvelle terre.*

La première épître attribuée à *Jean* affure *que le monde eft à fa dernière heure. Thadée, Jude*, ou *Juda*, voit *le Seigneur qui va venir avec des milliers de faints pour juger les hommes.*

Comme cette cataſtrophe n'arriva point dans la génération où elle était annoncée, on remit la partie à une ſeconde génération, et puis à une troiſième. Une nouvelle Jéruſalem parut en effet dans l'air pendant pluſieurs nuits. Quelques pères de l'Egliſe la virent diſtinctement; mais elle diſparaiſſait au point du jour, comme les diables s'enfuient au chant du coq.

On remit donc les nouveaux cieux et la nouvelle terre pour une quatrième génération; et de ſiècle en ſiècle les chrétiens attendirent la fin de ce monde qui était ſi prochaine.

A cette crainte ſe joignait l'eſpérance du royaume des cieux que les évangiles comparent à de la moutarde, à des noces, à de l'argent mis à uſure. Quel était ce royaume? Où était-il? Etait-ce dans les nuées où l'on avait vu la Jéruſalem de l'Apocalypſe? Etait-ce dans une des ſept planètes, ou dans une étoile de la première grandeur, ou dans la voie lactée, à travers laquelle notre vicaire *Dérham* a vu le firmament?

Paul avait aſſuré les Juifs de Theſſalonique qu'il irait avec eux par les airs à ce firmament en corps et en ame. Mais il régnait une autre opinion du temps de *Paul* et de JESUS, non moins ſéduiſante, c'eſt qu'on reſſuſciterait pour entrer dans le royaume des cieux.

Paul avait beau dire aux Theſſaloniciens qu'ils iraient droit au firmament ſans mourir, ils ſentaient bien qu'ils paſſeraient le pas tout comme les autres hommes, et que *Paul* mourrait lui-même ; mais ils ſe flattaient de la réſurrection.

Cette eſpérance n'était pas une idée neuve : la métempſycoſe était une eſpèce de réſurrection. Les Egyptiens ne feſaient embaumer leurs corps que pour qu'ils reçuſſent un jour leur ame. La réſurrection eſt nettement annoncée dans l'Enéide.

> *. . . . Animæ, quibus altera fato*
> *Corpora debentur, Lethæi ad fluminis undam,*
> *Securos latices et longa oblivia potant.*

On diſputait déjà dans Jéruſalem ſur cette réſurrection, du temps de JESUS. La choſe n'eſt guère poſſible aux yeux d'un ſage qui raiſonne ; mais elle eſt conſolante pour un ignorant qui eſpère et qui ne raiſonne pas. Il s'imagine d'abord que ſa faculté de penſer et de ſentir ira droit en paradis, où elle penſera et ſentira ſans organes. Enſuite il ſe figure que ſes organes, devenus une pouſſière diſperſée dans les quatre parties du monde, viendront reprendre leur première forme dans des millions de ſiècles, traverſeront tous les

globes céleſtes ; qu'il ſera le même homme qu'il était autrefois ; qu'ayant penſé et ſenti ſans corps pendant tant de ſiècles dans le paradis, il penſera et ſentira enfin avec ſon corps, dont à la vérité il n'a nul beſoin, mais qu'il aime toujours.

Platon n'était pas ennemi de la réſurrection ; il fait reſſuſciter *Hérès* pour quinze jours, dans ſa *république*. Je ne ſais pas bien poſitivement pour combien de temps *Lazare* reſſuſcita : mes compatriotes qui voyagent dans les parties méridionales de France pourront aiſément s'en inſtruire ; car *Lazare* alla à Marſeille avec *Marie - Magdelène* ; et les moines de ce pays-là ont ſans doute ſon extrait-mortuaire.

Je ne ſais quel rêveur nommé *Bonnet*, dans un recueil de facéties appelées par lui *Palingénéſie*, paraît perſuadé que nos corps reſſuſciteront ſans eſtomac, et ſans les parties de devant et de derrière, mais avec des *fibres intellectuelles*, et d'excellentes têtes (6). Celle

(6) M. *Bonnet*, célèbre naturaliſte, connu par un excellent ouvrage ſur les feuilles des plantes, par la découverte d'un puceron hermaphrodite, et par des obſervations ſur la reproduction des parties des animaux, avait eu le malheur de faire quelques ouvrages ridicules de métaphyſique et de théologie, dans les inſtans où la faibleſſe de ſa vue ne lui permettait pas de faire des obſervations. Il parlait quelquefois avec mépris de M. de *Voltaire* dans ces ouvrages, et dans ſes lettres à l'anatomiſte *Haller*, qui avait auſſi le malheur d'être

de *Bonnet* me paraît un peu fêlée ; il faut la mettre avec celle de notre *Ditton* ; je lui conſeille, quand il reſſuſcitera, de demander un peu plus de bon ſens, et des fibres un peu plus intellectuelles que celles qu'il eut en partage de ſon vivant. Mais que *Charles Bonnet* reſſuſcite ou non, milord *Bolingbroke*, qui n'eſt pas encore reſſuſcité, nous prouvait pendant ſa vie combien toutes ces chimères tournaient la tête des idiots ſubjugués par des enthouſiaſtes.

Il eſt utile que les hommes croient un Dieu rémunérateur et vengeur. Cette idée encourage la probité et ne choque point le ſens commun ; mais la réſurrection révolte tous les gens qui penſent, et encore plus ceux qui calculent. C'eſt une très-mauvaiſe politique de vouloir gouverner les hommes par des fictions ; car tôt ou tard les yeux s'ouvrent, et on déteſte d'autant plus les erreurs dans leſquelles on a été nourri, qu'on y a été aſſervi davantage.

Dans les commencemens la populace ſe livra en aveugle aux demi-juifs, demi-chrétiens, demi-platoniciens, qui avaient la fureur de faire des proſélytes, fureur ſi chère à

théologien. M. de *Voltaire* prend ici la liberté de ſe moquer d'une des plus plaiſantes rêveries métaphyſico-théologiques qui ſoient échappées au ſavant naturaliſte.

l'amour propre ; les ignorans, diſciples d'ignorans, en attiraient d'autres au parti ; et les femmes toujours bien dévotes et bien crédules, ſe feſaient chrétiennes par la même faibleſſe que d'autres ſe feſaient ſorcières.

Cela ne ſuffiſait pas ſans doute, pour que des ſénateurs romains, des ſucceſſeurs de *Scipion*, de *Caton*, de *Métellus*, de *Cicéron*, de *Varron*, s'embéguinaſſent d'un tel *conte du tonneau*. Et en effet, il n'y eut preſque aucun ſénateur juſqu'à *Théodoſe* qui embraſsât une ſecte ſi chimérique. *Conſtantin* même, lorſque l'argent des chrétiens l'eut fait empereur, et lorſqu'il donna ouvertement dans ce parti qui était devenu le plus riche, fut obligé de quitter pour jamais Rome, dont le ſénat le haïſſait, et il alla établir le chriſtianiſme dans ſa nouvelle ville de Conſtantinople.

Il avait donc fallu, pour que le chriſtianiſme triomphât à ce point, employer des reſſorts plus puiſſans que cette crainte de la fin du monde, cette eſpérance d'une nouvelle terre et d'un nouveau ciel, et ce plaiſir d'habiter dans une nouvelle Jéruſalem céleſte.

Le platoniſme fut cette force étrangère qui, appliquée à la ſecte naiſſante, lui donna de la conſiſtance et de l'activité. Rome n'entra pour rien dans ce mélange de platoniſme et de chriſtianiſme. Les évêques ſecrets de Rome,

dans

dans les premiers ſiècles, n'étaient que des demi-juifs très-ignorans qui ne ſavaient qu'accumuler de l'argent; mais de la théologie philoſophique, c'eſt ce qu'ils ne connurent pas. On ne compte aucun évêque de Rome parmi les pères de l'Egliſe, pendant ſix ſiècles entiers. C'eſt dans Alexandrie, devenue le centre des ſciences, que les chrétiens devinrent des théologiens raiſonneurs; et c'eſt ce qui releva la baſſeſſe qu'on reprochait à leur origine : ils devinrent platoniciens dans l'école d'Alexandrie.

Certainement aucun homme de diſtinction, aucun homme d'eſprit, ne ſerait entré dans leur faction, s'ils s'étaient contentés de dire :
„ JESUS eſt né d'une vierge; les ancêtres
„ de ſon père putatif remontent à *David* par
„ deux généalogies entièrement différentes.
„ Lorſqu'il naquit dans une étable, trois
„ mages ou trois rois vinrent du fond de
„ l'Orient l'adorer dans ſon auge. Le roi
„ *Hérode*, qui ſe mourait alors, ne douta
„ pas que JESUS ne fût un roi qui le détrô-
„ nerait un jour, et il fit égorger tous les
„ enfans des villages voiſins, comptant que
„ JESUS ſerait enveloppé dans le maſſacre.
„ Ses parens, ſelon les évangéliſtes qui ne
„ peuvent mentir, l'amenèrent en Egypte;
„ et ſelon d'autres, qui ne peuvent mentir

» non plus, il resta en Judée. Son premier » miracle fut d'être emporté par le diable sur » une montagne d'où l'on découvrait tous » les royaumes de la terre. Son second miracle » fut de changer l'eau en vin dans une noce » de paysans, lorsqu'ils étaient déjà ivres. Il » sécha par sa toute-puissance un figuier qui » ne lui appartenait pas, parce qu'il n'y » trouva point de fruit dans le temps qu'il » ne devait pas en porter : car ce n'était pas » le temps des figues. Il envoya le diable » dans le corps de deux mille cochons, et » les fit périr au milieu d'un lac, dans un » pays où il n'y a point de cochons, &c. &c. » Et quand il eut fait tous ces beaux miracles, » il fut pendu. »

Si les premiers chrétiens n'avaient dit que cela, ils n'auraient jamais attiré personne dans leur parti ; mais ils s'enveloppèrent dans la doctrine de *Platon*, et alors quelques demi-raisonneurs les prirent pour des philosophes.

CHAPITRE XXXVIII.

Chrétiens platoniciens. Trinité.

TOUS les métaphyficiens, tous les théologiens de l'antiquité, furent néceffairement des charlatans qui ne pouvaient s'entendre. Le mot feul l'indique : *métaphyfique* au-deffus de la nature ; *théologie* connaiffance de DIEU. Comment connaître ce qui n'eft pas naturel ? Comment l'homme peut-il favoir ce que DIEU a penfé, et ce qu'il eft ? Il fallait bien que les métaphyficiens ne diffent que des paroles, puifque les phyficiens ne difaient que cela, et qu'ils ofaient raifonner fans faire d'expériences. La métaphyfique n'a été jufqu'à *Locke* qu'un vafte champ de chimères ; *Locke* n'a été vraiment utile que parce qu'il a refferré ce champ où l'on s'égarait. Il n'a eu raifon, et il ne s'eft fait entendre, que parce qu'il eft le feul qui fe foit entendu lui-même.

L'obfcur *Platon*, difert plus qu'éloquent, poëte plus que philofophe, fublime parce qu'on ne l'entendait guère, s'était fait admirer chez les Grecs, chez les Romains, chez les Afiatiques et les Africains, par des fophifmes éblouiffans. Dès que les *Ptolomées*

établirent des écoles dans Alexandrie, elles furent platoniciennes.

Platon, dans un ſtyle ampoulé, avait parlé d'un Dieu qui forma le monde par ſon verbe. Tantôt ce verbe eſt un fils de DIEU, tantôt c'eſt la ſageſſe de DIEU, tantôt c'eſt le monde qui eſt le fils de DIEU. Il n'y a point à la vérité de Saint-Eſprit dans *Platon ;* mais il y a une eſpèce de Trinité. Cette Trinité eſt, ſi vous voulez, la puiſſance*, la ſageſſe et la bonté ; ſi vous voulez auſſi, c'eſt DIEU, le verbe et le monde ; ſi vous voulez, vous la trouverez encore dans ces belles paroles d'une de ſes lettres à ſon capricieux et méchant ami *Denis* le tyran : *Les plus belles choſes ont en* DIEU *leur cauſe première ; les ſecondes en perfection ont en lui une ſeconde cauſe ; et il eſt la troiſième cauſe des ouvrages du troiſième degré.*

N'êtes-vous pas content de cette trinité ? en voici une autre dans ſon Timée : *C'eſt la ſubſtance indiviſible, la diviſible, et la troiſième qui tient du même et de l'autre.*

Tout cela eſt bien merveilleux ; mais ſi vous aimez des trinités vous en trouverez par-tout. Vous verrez en Egypte *Iſis*, *Oſiris* et *Horus ;* en Gréce, *Jupiter*, *Neptune* et *Pluton*, qui partagent le monde entre eux ; cependant *Jupiter* ſeul eſt le maître des dieux. *Birma*, *Brama* et *Vitſnou* ſont la trinité des

Indiens. Le nombre trois a toujours été un terrible nombre.

Outre ces trinités, *Platon* avait ſon monde intelligible. Celui-ci était composé d'idées archétypes qui demeuraient toujours au fond du cerveau, et qu'on ne voyait jamais.

Sa grande preuve de l'immortalité de l'ame, dans ſon dialogue de *Phédon* et d'*Ekécratès*, était que *le vivant vient du mort, et le mort du vivant ;* et de-là il conclut que *les ames après la mort vont dans le royaume des enfers.* Tout ce beau galimatias valut à *Platon* le ſurnom de *divin*, comme les Italiens le donnent aujourd'hui à leur charmant fou l'*Arioſte*, qui eſt pourtant plus intelligible que *Platon.*

Mais qu'il y ait dans *Platon* du divin, ou un peu de ce profond enthouſiaſme qui approche de la folie, on l'étudiait dans Alexandrie depuis plus de trois cents années. Toute cette métaphyſique eſt même beaucoup plus ancienne que *Platon*, il la puiſa dans *Timée* de Locres. On voit chez les Grecs une belle filiation d'idées romaneſques. Le *Logos* eſt dans ce *Timée*, et ce *Timée* l'avait pris chez l'ancien *Orphée.* Vous trouvez dans *Clément* d'Alexandrie et dans *Juſtin*, ce fragment d'une hymne d'*Orphée : Je jure par la parole qui procéda du père, et qui devint ſon conſeiller quand il créa le monde.*

Cette doctrine fut enfin tellement accréditée par les platoniciens, qu'elle pénétra jusque chez les juifs d'Alexandrie.

Philon né dans cette ville, l'un des plus savans juifs, et juif de très-bonne foi, fut un platonicien zélé. Il alla même plus loin que *Platon*, puisqu'il dit que DIEU *se maria au verbe, et que le monde naquit de ce mariage.* Il appelle le verbe, Dieu.

Les premiers sectateurs de JESUS qui vinrent dans Alexandrie, y trouvèrent donc des juifs platoniciens. Il faut remarquer qu'il y avait alors beaucoup plus de juifs en Egypte qu'on ne peut en supposer du temps des pharaons. Ils avaient même un très-beau temple dans Bubaste, quoique leurs lois défendissent de sacrifier ailleurs qu'à Jérusalem. Ces juifs parlaient tous grec, et c'est pourquoi les évangiles furent écrits en grec. Les juifs grecs étaient détestés de ceux de Jérusalem qui les maudissaient pour avoir traduit leur Bible, et qui expiaient tous les ans ce sacrilége par une fête lugubre.

Il ne fut donc pas difficile aux sectateurs de JESUS d'attirer à eux quelques-uns de leurs frères d'Alexandrie et des autres villes, qui haïssaient les juifs de Judée : ils se joignirent sur-tout à ceux qui avaient embrassé la doctrine de *Platon*. C'est-là le grand nœud,

et le premier développement du chriſtianiſme; c'eſt là que commence réellement cette religion. Il y eut dans Alexandrie une école publique de chriſtianiſme platonicien, une chaire où *Marc* enſeigna (ce n'eſt pas celui dont le nom eſt à la tête d'un évangile). A ce *Marc* ſuccéda un *Athénagore;* à celui-ci *Panthène;* à *Panthène*, *Clément* ſurnommé *Alexandrin;* et à ce *Clément*, *Origène*, &c.

C'eſt là que le verbe fut connu des chrétiens, c'eſt là que JESUS fut appelé le *verbe*. Toute la vie de JESUS devint une allégorie; et la Bible juive ne fut plus qu'une autre allégorie qui prédiſait JESUS. Les chrétiens, avec le temps, eurent une Trinité; tout devint myſtère chez eux; moins ils furent compris, plus ils obtinrent de conſidération.

Il n'avait point encore été queſtion chez les chrétiens de trois ſubſtances diſtinctes, compoſant un ſeul Dieu, et nommées *le Père*, *le Fils et le Saint-Eſprit*.

On fabriqua l'évangile de *Jean*, et on y couſit un premier chapitre où JESUS fut appelé *verbe et lumière de lumière;* mais pas un mot de Trinité telle qu'on l'admit depuis, pas un mot du Saint-Eſprit regardé comme Dieu.

Cet évangile dit de ceux qui écoutent JESUS: *Ils n'avaient pas encore reçu l'eſprit;*

il dit : *L'eſprit ſouffle où il veut*, ce qui ne ſignifie que le vent ; il dit que JESUS *fut troublé d'eſprit* lorſqu'il annonça qu'un de ſes diſciples le trahirait ; *il rendit l'eſprit*, ce qui veut dire, il mourut ; *ayant proféré ces mots, il ſouffla ſur eux, et leur dit : Recevez l'eſprit.* Or il n'y a pas d'apparence qu'on envoie DIEU dans le corps des gens en ſoufflant ſur eux. Cette méthode était pourtant très-ancienne ; l'ame était un ſouffle ; tous les prétendus ſorciers ſoufflaient et ſoufflent encore ſur ceux qu'ils imaginent enſorceler. On feſait entrer un malin eſprit dans la bouche de ceux à qui on voulait nuire. Un malin eſprit était un ſouffle ; un eſprit bienfeſant était un ſouffle. Ceux qui inventèrent ces pauvretés n'avaient pas certainement beaucoup d'eſprit, en quelque ſens qu'on prenne ce mot ſi vague et ſi indéterminé.

Aurait-on jamais pu prévoir qu'on ferait un jour de ce mot *ſouffle*, vent, eſprit, un Etre ſuprême, un Dieu, la troiſième perſonne de DIEU, procédant du Père, procédant du Fils, n'ayant point la paternité, n'étant ni fait ni engendré ? Quel épouvantable *non-ſens !*

Une grande objection contre cette ſecte naiſſante, était : Si votre JESUS eſt le verbe de DIEU, comment DIEU a-t-il ſouffert qu'on pendît ſon verbe ? Ils répondirent à cette

queſtion aſſommante par des myſtères encore plus incompréhenſibles. JESUS était verbe, mais il était un ſecond *Adam ;* or le premier *Adam* avait péché, donc le premier devait être puni. L'offenſe était très-grande envers DIEU, car *Adam* avait voulu être ſavant, et pour le devenir il avait mangé une pomme. DIEU étant infini, était irrité infiniment; donc il fallait une ſatisfaction infinie. Le verbe, en qualité de DIEU, était infini auſſi; donc il n'y avait que lui qui pût ſatisfaire. Il ne fut pas pendu ſeulement comme verbe, mais comme homme. Il avait donc deux natures; et de l'aſſemblage merveilleux de ces deux, il réſulta des myſtères plus merveilleux encore.

Cette théologie ſublime étonnait les eſprits, et ne feſait tort à perſonne. Que des demi-juifs adoraſſent le verbe ou ne l'adoraſſent pas, le monde allait ſon train ordinaire; rien n'était dérangé. Le ſénat romain reſpectait les platoniciens, il admirait les ſtoïciens, il aimait les épicuriens, il tolérait les reſtes de la religion iſiaque. Il vendait aux Juifs la liberté d'établir des ſynagogues au milieu de Rome. Pourquoi aurait-il perſécuté des chrétiens? Fait-on mourir les gens pour avoir dit que JESUS eſt un verbe?

Le gouvernement romain était le plus

doux de la terre. Nous avons remarqué que perſonne n'avait été jamais perſécuté pour avoir penſé.

CHAPITRE XXXIX.

Des dogmes chrétiens abſolument différens de ceux de JESUS.

A proprement parler, ni les Juifs ni JESUS n'avaient aucun dogme. Faites ce qui eſt ordonné dans la loi. Si vous avez la lèpre, montrez-vous aux prêtres, ce ſont d'excellens médecins. Si vous allez à la ſelle, ne manquez pas de porter avec vous un bâton ferré, et couvrez vos excrémens. Ne remuez pas, le jour du ſabbat. Si vous ſoupçonnez votre femme, faites-lui boire des eaux de jalouſie. Préſentez des offrandes le plus que vous pourrez. Mangez au mois de Niſan un agneau rôti avec des laitues, ayant ſouliers aux pieds, bâton en main, ceinture aux reins, et mangez vîte, &c. &c.

Ce ne ſont point là des dogmes, des diſcuſſions théologiques ; ce ſont des obſervances auxquelles nous avons vu que JESUS fut toujours aſſujetti. Nous ne feſons rien de ce qu'il a fait, et il n'annonça rien de ce que nous croyons. Jamais il ne dit dans nos

évangiles : » Je suis venu et je mourrai pour » extirper le péché originel. Ma mère est » vierge. Je suis consubstantiel à DIEU, et nous » sommes trois personnes en DIEU. J'ai pour » ma part deux natures et deux volontés, » et je ne suis qu'une personne. Je n'ai pas » la paternité, et cependant je suis la même » chose que DIEU le père. Je suis lui, et » je ne suis pas lui. La troisième personne » procédera un jour du Père selon les Grecs, » et du Père et du Fils selon les Latins. » Tout l'univers est né damné, et ma mère » aussi ; cependant ma mère est mère de DIEU. » Je vous ordonne de mettre, par des » paroles, dans un petit morceau de pain » mon corps tout entier, mes cheveux, mes » ongles, ma barbe, mon urine, mon sang, » et de mettre en même temps mon sang à » part dans un gobelet de vin; de façon » qu'on boive le vin, qu'on mange le pain, » et que cependant ils soient anéantis. Souvenez-vous qu'il y a sept vertus, quatre » cardinales et trois théologales; qu'il n'y a » que sept péchés capitaux, comme il n'y a » que sept douleurs, sept béatitudes, sept » cieux, sept anges devant DIEU, sept sacremens qui sont signes visibles de choses » invisibles, et sept sortes de grâces qui répondent aux sept branches du chandelier. »

Que dis-je ? Nous apprit-il jamais ce que c'eſt que notre ame ; ſi elle eſt ſubſtance ou faculté reſſerrée dans un point, ou répandue dans le corps, préexiſtante à notre corps, ou en quel temps elle y entre ? Il nous en a donné ſi peu de notions, que pluſieurs pères ont écrit que l'ame eſt corporelle.

JESUS parla ſi peu des dogmes, que chaque ſociété chrétienne qui s'éleva après lui eut une croyance particulière. Les premiers qui raiſonnèrent s'appelèrent *gnoſtiques*, c'eſt-à-dire ſavans, qui ſe diviſèrent en barbelonites, floriens, phébéonites, zachéens, codices, borborites, ophrites, et encore en pluſieurs autres petites ſectes. Ainſi l'Egliſe chrétienne n'exiſta pas un ſeul moment réunie ; elle ne l'eſt pas aujourd'hui, elle ne le ſera jamais. Cette réunion eſt impoſſible, à moins que les chrétiens ne ſoient aſſez ſages pour ſacrifier les dogmes de leur invention à la morale. Mais qu'ils deviennent ſages, n'eſt-ce pas encore une autre impoſſibilité ? Ce qu'on peut ſeulement aſſurer, c'eſt qu'il en eſt beaucoup qui le deviendront, et qui même le deviennent déjà tous les jours, malgré les barbares hypocrites qui veulent conſtamment mettre la théologie à la place de la vertu.

CHAPITRE XL.

Des querelles chrétiennes.

LA difcorde fut le berceau de la religion chrétienne, et en fera probablement le tombeau. Dès que les chrétiens exiftent, ils infultent les Juifs leurs pères, ils infultent les Romains fous l'empire defquels ils vivent, ils s'infultent eux-mêmes réciproquement. A peine ont-ils prêché le CHRIST qu'ils s'accufent les uns les autres d'être anti-chrifts.

Plus de fix cents querelles, grandes ou petites, ont porté et entretenu le trouble dans l'Eglife chrétienne, tandis que toutes les autres religions de la terre étaient en paix; et ce qui eft très-vrai, c'eft qu'il n'eft aucune de ces querelles théologiques qui n'ait été fondée fur l'abfurdité et fur la fraude. Voyez la guerre de langue, de plume, d'épées et de poignards, entre les ariens et les athanafiens. Il s'agiffait de favoir fi JESUS était femblable au Créateur, ou s'il était identifié avec le Créateur. L'une et l'autre de ces propofitions étaient également abfurdes et impies. Certainement vous ne les trouverez énoncées dans aucun des évangiles. Les partifans d'*Arius*

et ceux d'*Athanaſe* ſe battaient *pour l'ombre de l'âne.* L'empereur *Conſtantin*, en qui les crimes n'avaient pas éteint le bon ſens, commença par leur écrire qu'ils étaient tous des fous, et qu'ils ſe déshonoraient par des diſputes ſi frivoles et ſi impertinentes : c'eſt la ſubſtance de la lettre qu'il envoie aux chefs des deux factions ; mais bientôt après, la ridicule envie d'aſſembler un concile, d'y préſider avec une couronne en tête, et la vaine eſpérance de mettre des théologiens d'accord, le rendirent auſſi fou qu'eux. Il convoqua le concile de Nicée pour ſavoir préciſément ſi un juif était Dieu. Voilà l'excès de l'abſurdité ; voici maintenant l'excès de la fraude.

Je ne parle pas des intrigues que les deux factions employèrent ; des menſonges, des calomnies ſans nombre ; je m'arrête aux deux beaux miracles que les athanaſiens firent à ce concile de Nicée.

L'un de ces deux miracles, qui eſt rapporté dans l'appendix (*b*) de ce concile, eſt que les pères étant fort embarraſſés à décider quels évangiles, quels pieux écrits il fallait adopter et quels il fallait rejeter, s'aviſèrent de mettre pêle-mêle ſur l'autel tous les livres qu'ils purent trouver, et d'invoquer le Saint-Eſprit, qui ne manqua pas de faire tomber par terre

(*b*) Concil. Labb. tome I, page 84.

tous les mauvais livres; les bons restèrent, et depuis ce moment on ne devait plus douter de rien.

Le second miracle rapporté par *Nicéphore* (*c*), *Baronius* (*d*), *Aurélius Perugimus* (*e*), c'est que deux évêques, nommé *Chrisante* et *Musonius*, étant morts pendant la tenue du concile, et n'ayant pu signer la condamnation d'*Arius*, ils ressuscitèrent, signèrent et remoururent; ce qui prouve la nécessité de condamner les hérétiques.

Il semblait qu'on dût attendre de ce grand concile une belle décision formelle sur la Trinité; il n'en fut pas question. On se contenta d'en dire à la fin un petit mot dans la profession de foi du concile. Les pères, après avoir déclaré que JESUS est engendré et non fait, et qu'il est consubstantiel au Père, déclarent qu'ils croient aussi au souffle que nous appelons *Saint-Esprit*, et dont on a fait depuis un troisième Dieu. Il faut avouer avec un auteur moderne que le Saint-Esprit fut traité fort cavalièrement à Nicée. Mais qu'est-ce que ce Saint-Esprit? On trouve dans le vingtième chapitre de *Jean*, que JESUS ressuscité secrétement apparut à ses disciples, souffla sur eux,

(*c*) Liv. VIII, chap. 23.
(*d*) Tome IV, n. 82.
(*e*) Ann. 325.

et leur dit : Recevez mon ſaint ſouffle. Et aujourd'hui ce ſouffle eſt Dieu.

Le concile d'Ephèſe, qui anathématiſa le patriarche de Conſtantinople *Neſtorius*, n'eſt pas moins curieux que le premier concile de Nicée. Après avoir déclaré JESUS Dieu, on ne ſavait en quel rang placer ſa mère. JESUS en avait uſé durement avec elle à la noce de Cana ; il lui avait dit : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* et lui avait d'abord refuſé tout net de changer l'eau en vin pour les garçons de la noce. Cet affront devait être réparé. S[t] *Cyrille*, évêque d'Alexandrie, réſolut de faire reconnaître *Marie* pour mère de DIEU. L'entrepriſe parut d'abord hardie. *Neſtorius*, patriarche de Conſtantinople, déclara hautement en chaire que c'était trop faire reſſembler *Marie* à *Cybèle ;* qu'il était bien juſte de lui donner quelques honneurs, mais que de lui donner tout d'un coup le rang de mère de DIEU, cela était un peu trop roide.

Cyrille était un grand feſeur de galimatias, *Neſtorius* auſſi. *Cyrille* était un perſécuteur, *Neſtorius* ne l'était pas moins. *Cyrille* s'était fait beaucoup d'ennemis par ſa turbulence, *Neſtorius* en avait encore davantage, et les pères du concile d'Ephèſe, en 431, ſe donnèrent le plaiſir de les dépoſer tous deux. Mais ſi ces deux évêques perdirent leur procès, la

ſainte

fainte Vierge gagna le fien : elle fut enfin déclarée mère de DIEU, et tout le peuple battit des mains.

On propofa depuis de l'admettre dans la Trinité : cela paraiffait fort jufte ; car étant mère de DIEU, on ne pouvait lui refufer la qualité de déeffe. Mais comme la Trinité ferait devenue par-là une quaternité, il eft à croire que les arithméticiens s'y oppofèrent. On aurait pu répondre que puifque trois fefaient un, ils feraient auffi-bien quatre ; ou que les quatre feraient un fi on l'aimait mieux. Ces fières difputes durent encore, et il y a aujourd'hui beaucoup de neftoriens qui font courtiers de change chez les Turcs et chez les Perfans, comme les Juifs le font parmi nous. Belle cataftrophe d'une religion!

JESUS n'avait pas plus parlé de fes deux natures et de fes deux volontés, que de la divinité de fa mère. Il n'avait jamais laiffé foupçonner de fon vivant qu'il n'y avait en lui qu'une perfonne avec deux volontés et deux natures. On tint encore des conciles pour éclaircir ces fyftêmes, et ce ne fut pas fans de très-grandes agitations dans l'empire.

Jamais JESUS n'eut aucune image dans fa maifon, à moins que ce ne fût le portrait de fa mère qu'on dit peinte par S[t] *Luc*. On a beau répéter qu'il n'avait point de maifon,

qu'il ne ſavait où repoſer ſa tête ; que quand il aurait été auſſi bien logé que notre archevêque de Kenterburi, il n'en aurait pas plus connu le culte des images : on a beau prouver que pendant trois cents ans les chrétiens n'eurent ni ſtatues ni portraits dans leurs aſſemblées ; cependant un ſecond concile de Nicée a déclaré qu'il fallait adorer des images.

On ſait aſſez quelles ont été nos diſputes ſur la tranſſubſtantiation, et ſur tant d'autres points. Enfin, diſent les francs-penſans, prenez l'Evangile d'une main, et vos dogmes de l'autre ; voyez s'il y a un ſeul de ces dogmes dans l'Evangile ; et puis jugez ſi les chrétiens qui adorent JESUS ſont de la religion de JESUS. Jugez ſi la ſecte chrétienne n'eſt pas une bâtarde juive, née en Syrie, élevée en Egypte, chaſſée avec le temps du lieu de ſa naiſſance et de ſon berceau ; dominante aujourd'hui dans Rome moderne, et dans quelques autres pays d'Occident, par l'argent, la fraude et les bourreaux. Ne nous diſſimulons pas que ce ſont-là les diſcours des hommes de l'Europe les plus inſtruits, et avouons devant DIEU que nous avons beſoin d'une réforme univerſelle.

CHAPITRE XLI.

Des mœurs de JESUS *et de l'Eglise.*

J'ENTENDS ici par mœurs les usages, la conduite, la dureté ou la douceur, l'ambition ou la modération, l'avarice ou le désintéressement. Il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles pour être certain qu'en toutes ces choses, il y eut toujours plus de différence entre les Eglises chrétiennes et JESUS, qu'entre la tempête et le calme, entre le feu et l'eau, entre le soleil et la nuit.

Parlons un moment du pape de Rome, quoique nous ne le reconnaissions pas en Angleterre depuis près de deux siècles et demi. N'est-il pas évident qu'un faquir des Indes ressemble plus à JESUS qu'un pape ? JESUS fut pauvre, alla servir le prochain de bourgade en bourgade, mena une vie errante ; il marchait à pied, ne savait jamais où il coucherait, rarement où il mangerait. C'est précisément la vie d'un faquir, d'un talapoin, d'un santon, d'un marabou. Le pape de Rome, au contraire, est logé à Rome dans les palais des empereurs. Il possède environ huit à neuf cents mille livres sterling

de revenu, quand ſes finances ſont bien adminiſtrées. Il eſt humblement ſouverain abſolu; il eſt ſerviteur des ſerviteurs; et en cette qualité il a dépoſé des rois, et donné preſque tous les royaumes de la chrétienté; il a même encore un roi pour vaſſal, à la honte du trône.

Paſſons du pape aux évêques. Ils ont tous imité le pape autant qu'ils ont pu. Ils ſe ſont arrogé par-tout les droits régaliens; ils ſont ſouverains en Allemagne, et parmi nous barons du royaume. Aucun évêque ne prend, à la vérité, le titre de ſerviteur des ſerviteurs; au contraire, preſque tous les évêques s'intitulent, *évêques par la permiſſion du ſerviteur des ſerviteurs;* mais tous ont affecté la puiſſance ſouveraine. Il ne s'en eſt pas trouvé parmi eux un ſeul qui n'ait voulu écraſer l'autorité ſéculière et la magiſtrature. Ce ſont eux-mêmes qui apprirent aux papes à détrôner les rois; les évêques de France avaient dépoſé *Louis* fils de *Charlemagne*, longtemps avant que *Grégoire VII* fût aſſez inſolent pour dépoſer l'empereur *Henri IV.*

Des évêques eſpagnols dépoſèrent leur roi *Henri IV l'impuiſſant :* ils prétendirent qu'un homme dans cet état n'était pas digne de régner. Il faut que le nom de *Henri IV* ſoit bien malheureux, puiſque le *Henri IV* de

France, qui était très-digne de régner par une raiſon contraire, fut pourtant déclaré incapable du trône par les trois quarts des évêques du royaume, par la ſorbonne, par les moines, ainſi que par les papes.

Ces exécrables momeries ſont aujourd'hui regardées avec autant de mépris que d'horreur par toutes les nations ; mais elles ont été révérées pendant plus de dix ſiècles, et les chrétiens ont été traités par tout comme des bêtes de ſomme par les évêques. Aujourd'hui même encore dans les malheureux pays papiſtes, les évêques ſe mêlent deſpotiquement de la cuiſine des particuliers ; ils leur font manger ce qu'ils veulent dans certain temps de l'année ; ils font plus, ils ſuſpendent à leur gré la culture de la terre. Ils ordonnent aux nourriciers du genre humain de ne point labourer, de ne point ſemer, de ne point recueillir, certains jours de l'année ; et ils pouſſent dans quelques occaſions la tyrannie juſqu'à défendre pendant trois jours de ſuite, d'obéir à la Providence et à la nature. Ils condamnent les peuples à une oiſiveté criminelle, et cela de leur autorité privée, ſans que les peuples oſent ſe plaindre, ſans que les magiſtrats oſent interpoſer le pouvoir des lois civiles, ſeul pouvoir raiſonnable.

Si les évêques ont par-tout usurpé les droits des princes, il ne faut pas croire que les pasteurs des nos Eglises réformées aient eu moins d'ambition et de fureur. On n'a qu'à lire dans notre historien philosophe *Hume*, les sombres et absurdes atrocités de nos presbytériens d'Ecosse. Le sang s'allume à une telle lecture ; on est tenté de punir, des insolences de leurs prédécesseurs, ceux d'aujourd'hui qui étalent les mêmes principes. Tout prêtre, n'en doutons point, serait, s'il le pouvait, tyran du genre humain. JESUS n'a été que victime. Voyez donc comme ils ressemblent à JESUS!

S'ils nous répondent ce que j'ai entendu dire à plusieurs d'entre eux, que JESUS leur a communiqué un droit dont il n'a pas daigné user; je répéterai ici ce que je leur ait dit, qu'en ce cas c'est aux *Pilates* de nos jours à leur faire subir le supplice que ne méritait pas leur maître.

Nous avons encore brûlé deux ariens sous le règne de *Jacques I.* De quoi étaient-ils coupables ? de n'avoir pas attribué à JESUS l'épithète de consubstantiel, qu'assurément il ne s'était pas donnée lui-même.

Le fils de *Jacques I* a porté sa tête sur un échafaud ; nos infames querelles de religion ont été la principale cause de ce parricide.

Il n'était pas plus coupable que nos deux ariens exécutés sous son père.

CHAPITRE XLII.

De JESUS, *et des meurtres commis en son nom.*

Il faut prendre JESUS-CHRIST comme on nous le donne. Nous ne pouvons juger de ses mœurs que par la conduite qu'on lui attribue. Nous n'avons ni de *Clarendon* ni de *Hume* qui ait écrit sa vie. Ses évangélistes ne lui imputent d'autre action d'homme violent et emporté, que celle d'avoir battu et chassé très-mal à propos les marchands de bêtes de sacrifice qui tenaient leur boutique à l'entrée du temple. A cela près c'était un homme fort doux, qui ne battit jamais personne; et il ressemblait assez à nos quakers, qui n'aiment pas qu'on répande le sang. Voyez même comme il remit l'oreille à *Malchus* quand le très-inconstant et très-faible S[t] *Pierre* eut coupé l'oreille à cet archer du guet (*f*), quelques heures avant de renier son maître. Ne me dites point que cette aventure est le comble

(*f*) Il y a dans l'anglais *to that constable.* On l'a traduit par *archer du guet.*

du ridicule, je le fais tout aussi bien que vous; mais je suis obligé, encore une fois, de ne juger ici que d'après les pièces qu'on produit au procès.

Je suppose donc que JESUS a été toujours honnête, doux, modeste; examinons en peu de mots comment les chrétiens l'ont imité, et quel bien leur religion a fait au genre humain.

Il ne sera pas mal à propos de faire ici un petit relevé de tous les hommes qu'elle a fait massacrer, soit dans les séditions, soit dans les batailles, soit sur les échafauds, soit dans les bûchers, soit par de saints assassinats, ou prémédités, ou soudainement inspirés par l'esprit.

Les chrétiens avaient déjà excité quelques troubles à Rome, lorsque, l'an 251 de notre ère vulgaire, le prêtre *Novatien* disputa ce que nous appelons *la chaire de Rome*, la papauté, au prêtre *Corneille*: car c'était déjà une place importante qui valait beaucoup d'argent; et précisément dans le même temps la chaire de Carthage fut disputée de même par *Cyprien*, et un autre prêtre nommé *Novat*, qui avait tué sa femme à coups de pied dans le ventre (*g*). Ces deux schismes occasionnèrent beaucoup de meurtres dans Carthage et

(*g*) Hist. ecclésiastique.

dans

dans Rome. L'empereur *Décius* fut obligé de réprimer ces fureurs par quelques ſupplices : c'eſt ce qu'on appelle la grande, la terrible perſécution de *Décius*. Nous n'en parlerons pas ici ; nous nous bornons aux meurtres commis par les chrétiens ſur d'autres chrétiens. Quand nous ne compterons que deux cents perſonnes tuées ou grièvement bleſſées dans ces deux premiers ſchiſmes qui ont été le modèle de tant d'autres, nous croyons que cet article ne ſera pas trop fort. Poſons donc... 200.

Dès que les chrétiens peuvent ſe livrer impunément à leurs ſaintes vengeances ſous *Conſtantin*, ils aſſaſſinent le jeune *Candidien* (*h*) fils de l'empereur *Galère*, l'eſpérance de l'empire, et que l'on comparait à *Marcellus ;* un enfant de huit ans, fils de l'empereur *Maximin ;* une fille du même empereur, âgée de ſept ans. L'impératrice leur mère fut traînée hors de ſon palais avec ſes femmes dans les rues d'Antioche, et elles furent jetées avec elle dans l'Oronte. L'impératrice *Valérie*, veuve de *Galère* et fille de *Dioclétien*, fut tuée à Theſſalonique

(*h*) Année 313.

De l'autre part . . . 200

en 315, et eut la mer pour ſépulture.

Il eſt vrai que quelques auteurs n'accuſent pas les chrétiens de ce meurtre, et l'imputent à *Licinius*; mais réduiſons encore le nombre de ceux que les chrétiens égorgèrent dans cette occaſion à deux cents; ce n'eſt pas trop : ci 200

Dans le ſchiſme des donatiſtes en Afrique, on ne peut guère compter moins de quatre cents perſonnes aſſommées à coups de maſſue; car les évêques ne voulaient pas qu'on ſe battît à coup d'épée : poſe 400

On ſait de quelles horreurs, et de combien de guerres civiles, le ſeul mot de *conſubſtantiel* fut l'origine et le prétexte. Cet incendie embraſa tout l'empire à pluſieurs repriſes, et ſe ralluma dans toutes les provinces dévaſtées par les Goths, les Bourguignons, les Vandales, pendant près de quatre cents années. Quand nous ne mettrons que trois cents mille chrétiens égorgés par des chrétiens pour cette

800

Ci-contre. 800

querelle, ſans compter les familles errantes réduites à la mendicité, on ne pourra pas nous reprocher d'avoir enflé nos comptes : ci . . 300000

La querelle des iconoclaſtes et des iconolâtres n'a pas certainement coûté moins de ſoixante mille vies : ci 60000

Nous ne devons pas paſſer ſous ſilence les cent mille manichéens que l'impératrice *Théodora*, veuve de *Théophile*, fit égorger dans l'empire grec en 845. C'était une pénitence que ſon confeſſeur lui avait ordonnée, parce que juſqu'à cette époque on n'en avait encore pendu, empalé, noyé que vingt mille. Ces gens-là méritaient bien qu'on les tuât tous pour leur apprendre qu'il n'y a qu'un bon principe, et point de mauvais. Le tout ſe monte à cent vingt mille, au moins : ci 120000

N'en comptons que vingt mille dans les ſéditions fréquentes excitées par les prêtres qui ſe diſputèrent par-tout des chaires épiſcopales. Il faut avoir une extrême diſcrétion : poſe 20000

500800

De l'autre part 500800

On a ſupputé que l'horrible folie des ſaintes croiſades avait coûté la vie à deux millions de chrétiens ; mais je veux bien, par la plus étonnante réduction qu'on ait jamais faite, les réduire à un million : ci 1000000

La croiſade des religieux chevaliers porte-glaives, qui dévaſtèrent ſi honnêtement et ſi ſaintement tous les bords de la mer Baltique, doit aller au moins à cent mille morts : ci 100000

Autant pour la croiſade contre le Languedoc, où l'on ne vit longtemps que les cendres des bûchers, et les oſſemens de morts dévorés par les loups dans les campagnes : ci 100000

Pour les croiſades contre les empereurs depuis *Grégoire VII*, nous voulons bien n'en compter que cinquante mille : ci . . . 50000

Le grand ſchiſme d'Occident au quatorzième ſiècle fit périr aſſez de monde pour qu'on rende juſtice à notre modération, ſi nous ne comptons que cinquante mille victimes

1750800

Ci-contre. 1750800

de la rage papale, *rabbia papale*, comme disent les Italiens : ci . . 50000

La dévotion avec laquelle on fit brûler à la fin de ce grand schisme, dans la ville de Constance, les deux prêtres *Jean Hus* et *Jérôme* de Prague, fit beaucoup d'honneur à l'empereur *Sigismond* et au concile ; mais elle causa, je ne sais comment, la guerre des hussites, dans laquelle nous pouvons compter hardiment cent cinquante mille morts : ci. 150000

Après ces grandes boucheries, nous avouons que les massacres de Mérindol et de Cabrières sont bien peu de chose. Il ne s'agit que de vingt-deux gros bourgs mis en cendres ; de dix-huit mille innocens égorgés, brûlés ; d'enfans à la mamelle jetés dans les flammes ; de filles violées, et coupées ensuite par quartiers ; de vieilles femmes qui n'étaient plus bonnes à rien, et qu'on fesait sauter en l'air en leur enfonçant des cartouches chargées de poudre dans leurs deux orifices. Mais comme cette petite exécution

T 3 1950800

De l'autre part 1950800

fut faite juridiquement, avec toutes les formalités de la justice, par des gens en robe, il ne faut pas omettre cette partie du droit français : pose donc 18000

Nous voici parvenus à la plus sainte, à la plus glorieuse époque du christianisme, que quelques gens sans aveu voulurent réformer au commencement du seizième siècle. Les saints papes, les saints évêques, les saints abbés, ayant refusé de s'amender, les deux partis marchèrent sur des corps morts pendant deux siècles entiers, et n'eurent que quelques intervalles de paix.

Si l'ami lecteur voulait bien se donner la peine de mettre ensemble tous les assassinats commis depuis le règne du saint pape *Léon X* jusqu'à celui du saint pape *Clément IX*; assassinats soit juridiques, soit non juridiques, têtes de prêtres, de séculiers, de princes, abattues par le bourreau; le bois renchéri dans plusieurs provinces par la multitude de bûchers allumés; le sang

1968800

Ci-contre 1968800

répandu d'un bout de l'Europe à l'autre ; les bourreaux laſſés en Flandre, en Allemagne, en Hollande, en France, en Angleterre même ; trente guerres civiles pour la tranſſubſtantiation, la prédeſtination, le ſurplis et l'eau bénite ; les maſſacres de la Saint-Barthelemi, les maſſacres d'Irlande, les maſſacres des Vaudois, les maſſacres des Cévènes, &c. &c. &c. on trouverait ſans doute plus de deux millions de morts ſanglantes, avec plus de trois millions de familles infortunées, plongées dans une misère pire, peut-être, que la mort. Mais comme il ne s'agit ici que de morts, paſſons vîte, avec horreur, deux millions : ci... 2000000

Ne ſoyons point injuſtes, n'imputons point à l'inquiſition plus de crimes qu'elle n'en a commis en ſurplis et en étole ; n'exagérons rien ; réduiſons à deux cents mille le nombre des ames qu'elle a envoyées au ciel ou en enfer : ci... 200000

Réduiſons même à cinq millions les douze millions d'hommes que

 4168800

De l'autre part 4168800

l'évêque *las Cafas* prétend avoir été immolés à la religion chrétienne dans l'Amérique ; et fefons furtout la réflexion confolante qu'ils n'étaient pas des hommes, puifqu'ils n'étaient pas chrétiens : ci... 5000000

Réduifons avec la même économie les quatre cents mille hommes qui périrent dans la guerre du Japon, excitée par les révérends pères jéfuites ; ne portons notre compte qu'à trois cents mille : ci... 300000

Total. 9468800

Le tout calculé ne montera qu'à la fomme de neuf millions quatre cents foixante-huit mille huit cents perfonnes, ou égorgées, ou noyées, ou brûlées, ou rouées, ou pendues, pour l'amour de DIEU. Quelques fanatiques demi-favans me répondront qu'il y eut une multitude effroyable de chrétiens expirans par les plus horribles fupplices, fous les empereurs romains avant *Conftantin ;* mais je leur dirai avec *Origène* (*i*) qu'*il y a eu très-peu de perfécutions, et encore de loin à loin.* J'ajouterai : Quand vous auriez eu autant de martyrs que la Légende dorée et dom *Ruinart* le bénédictin

(*i*) *Origène* contre *Celfe*, liv. III.

en étalent ; que prouveriez-vous par là ? que vous avez forcé le gouvernement romain, ce gouvernement le plus humain de la terre, à vous perfécuter, lui qui donnait une liberté entière aux Juifs et aux Egyptiens ; que votre intolérance n'a fervi qu'à verfer votre fang, et à faire répandre celui des autres hommes vos frères ; et que vous êtes coupables non-feulement des meurtres dont vous avez couvert la terre, mais encore de votre propre fang qu'on a répandu autrefois. Vous vous êtes rendus les plus malheureux de tous les hommes, parce que vous avez été les plus injuftes.

Qui que tu fois, lecteur, fi tu conferves les archives de ta famille, confulte-les, et tu verras que tu as plus d'un ancêtre immolé au prétexte de la religion, ou du moins cruellement perfécuté, ou perfécuteur ; ce qui eft encore plus funefte. T'appelles-tu *Argile*, ou *Perth*, ou *Montrofe*, ou *Hamilton*, ou *Douglas ?* fouviens-toi qu'on arracha le cœur à tes pères fur un échafaud pour la caufe d'une liturgie et de deux aunes de toile. Es-tu irlandais ? lis feulement la déclaration du parlement d'Angleterre, du 25 juillet 1643 ; elle dit que dans la conjuration d'Irlande il périt cent cinquante-quatre mille proteftans par les mains des catholiques. Crois, fi tu veux, avec l'avocat *Brooke*, qu'il n'y eut que

quarante mille hommes d'égorgés ſans défenſe, dans le premier mouvement de cette ſainte et catholique conſpiration. Mais, quelle que ſoit ta ſupputation, tu deſcends des aſſaſſins ou des aſſaſſinés. Choiſis et tremble. Mais toi, prélat de mon pays, réjouis-toi, notre ſang t'a valu cinq mille guinées de rente.

Notre calcul eſt effrayant, je l'avoue; mais il eſt encore fort au deſſous de la vérité. Nous ſavons bien que, ſi on préſente ce calcul à un prince, à un évêque, à un chanoine, à un receveur des finances, pendant qu'ils ſouperont avec leurs maîtreſſes, qu'ils chanteront des vaudevilles orduriers, ils ne daigneront pas nous lire. Les dévotes de Vienne, de Madrid, de Verſailles, ne prendront même jamais la peine d'examiner ſi le calcul eſt juſte. Si par haſard elles apprennent ces étonnantes vérités, leurs confeſſeurs leur diront qu'il faut reconnaître le doigt de DIEU dans toutes ces boucheries; que DIEU ne pouvait moins faire en faveur du petit nombre des élus; que JESUS étant mort du dernier ſupplice, tous les chrétiens, de quelque ſecte qu'ils ſoient, devraient mourir de même; que c'eſt une impiété horrible de ne pas tuer ſur le champ tous les petits enfans qui viennent de recevoir le baptême; parce qu'alors ils feraient éternellement heureux par les mérites de JESUS,

et qu'en les laiſſant vivre on riſque de les damner. Nous ſentons toute la force de ces raiſonnemens ; mais nous allons propoſer un autre ſyſtême avec la défiance que nous devons avoir de nos propres lumières.

CHAPITRE XLIII.

Propoſitions honnêtes.

NOTRE doyen *Swift* a fait un bel écrit, par lequel il croit avoir prouvé qu'il n'était pas encore temps d'abolir la religion chrétienne. Nous ſommes de ſon avis : c'eſt un arbre qui, de l'aveu de toute la terre, n'a porté juſqu'ici que des fruits de mort; cependant nous ne voulons pas qu'on le coupe, mais qu'on le greffe.

Nous propoſons de conſerver dans la morale de JESUS tout ce qui eſt conforme à la raiſon univerſelle, à celle de tous les grands philoſophes de l'antiquité, à celle de tous les temps, et de tous les lieux, à celle qui doit être l'éternel lien de toutes les ſociétés.

Adorons l'Etre ſuprême par JESUS, puiſque la choſe eſt établie ainſi parmi nous. Les cinq lettres qui compoſent ſon nom ne ſont certainement pas un crime. Qu'importe que

nous rendions nos hommages à l'Etre ſuprême par *Confucius*, par *Marc-Aurèle*, par JESUS, ou par un autre, pourvu que nous ſoyons juſtes ? La religion conſiſte aſſurément dans la vertu, et non dans le fatras impertinent de la théologie. La morale vient de DIEU, elle eſt uniforme par-tout. La théologie vient des hommes, elle eſt par-tout différente et ridicule ; on l'a dit ſouvent, et il faut le redire toujours.

L'impertinence et l'abſurdité ne peuvent être une religion. L'adoration d'un Dieu qui punit et qui récompenſe, réunit tous les hommes ; la déteſtable et mépriſable théologie raiſonneuſe les diviſe.

Cette théologie raiſonneuſe eſt en même temps le plus abſurde et le plus abominable fléau qui ait jamais affligé la terre. Les nations anciennes ſe contentaient d'adorer leurs dieux, et n'argumentaient pas ; mais nous autres nous avons répandu le ſang de nos frères pendant des ſiècles pour des ſophiſmes. Hélas ! qu'importe à DIEU et aux hommes que JESUS ſoit *Omouſios* ou *Omoiouſios*, que ſa mère ſoit *Theotocos*, ou *Jeſutocos* ; et que l'eſprit procède, ou ne procède pas ? Grand DIEU ! fallait-il ſe haïr, ſe perſécuter, s'égorger, pour ces incompréhenſibles chimères ? Chaſſez les théologiens, l'univers eſt tranquille (du moins en

fait de religion) ; admettez-les, donnez-leur de l'autorité, la terre eſt inondée de ſang. Ne ſommes-nous pas déjà aſſez malheureux, ſans vouloir faire ſervir à nos misères une religion qui devrait les ſoulager ? Les calamités horribles dont la religion chrétienne a inondé ſi long-temps tous les pays où elle eſt parvenue, m'affligent et me font verſer des larmes ; mais les horreurs infernales qu'elle a répandues dans les trois royaumes dont je ſuis membre, déchirent mes entrailles. Je mépriſe un cœur de glace qui n'eſt pas ſaiſi des mêmes tranſports que moi, quand il conſidère les troubles religieux qui ont agité l'Angleterre, l'Ecoſſe et l'Irlande. Dans les temps qui virent naître ce trop facile et trop incertain roi *Charles I*, et cet étrange *Cromwell*, moitié fou, moitié héros, moitié fanatique, moitié fripon, moitié politique, et moitié barbare, le chriſtianiſme alluma les flambeaux qui mirent nos villes en cendre, et fourbit les épées qui couvrirent ſi long-temps nos campagnes des cadavres de nos ancêtres.

Malheureux et déteſtables compatriotes, quelle fut la principale cauſe de vos fureurs? Vous vous égorgeâtes pour ſavoir s'il fallait un ſurplis ou une ſoutane, pour un convenant, pour des cérémonies, ou ridicules, ou du moins inutiles.

Les Ecoſſais vendirent pour deux cents mille livres ſterling aux Anglais leur roi réfugié chez eux ; roi condamné à Rome, parce qu'il n'était pas ſoumis à la ſuperſtition papiſtique ; roi condamné à Edimbourg, parce qu'il n'était pas ſoumis au ridicule convenant écoſſais ; roi mort à Londres ſur l'échafaud, parce qu'il n'était pas presbytérien.

Nos compatriotes irlandais ont porté plus loin leur fureur, quand, un peu avant cette exécution abominable, nos papiſtes ont aſſaſſiné un nombre prodigieux de proteſtans, quand pluſieurs ſe ſont nourris de la chair de ces victimes, et ſe ſont éclairés de la chandelle faite avec leur graiſſe.

Ce qui doit être remarqué avec des yeux attentifs, mais avec des yeux long-temps mouillés de larmes, c'eſt que dans tous les temps où les chrétiens ſe ſont ſouillés par des aſſaſſinats religieux, en Angleterre, en Irlande, en Ecoſſe, dans le temps de *Charles I*, de *Charles II* et de *Jacques II ;* en France, depuis *Charles IX* juſqu'à *Louis XIII ;* en Allemagne, en Eſpagne, en Flandre, en Hollande, ſous *Charles-Quint* et *Philippe II ;* dans ces temps, dis-je, ſi horribles et ſi voiſins de nous, dans les maſſacres réciproques, commis dans les cinq vallées de Savoie et dans les Cévènes de France, tous ces crimes furent juſtifiés par les

exemples de *Phinées*, d'*Aod*, de *Jahel*, de *Judith*, et par tous les assassinats dont l'Ecriture sainte regorge.

Religion chrétienne, voilà tes effets! tu es née dans un coin de la Syrie d'où tu es chassée; tu as passé les mers pour venir porter ton inconcevable rage aux extrémités du continent; et cependant je propose qu'on te conserve, pourvu qu'on te coupe les ongles dont tu as déchiré ma patrie, et les dents dont tu as dévoré nos pères.

Encore une fois, adorons DIEU par JESUS s'il le faut, si l'ignorance a tellement prévalu, que ce mot juif doive être encore prononcé; mais qu'il ne soit plus le mot du guet pour la rapine et pour le carnage.

DIEU des innombrables mondes! DIEU de justice et de paix, expions par la tolérance les crimes que la fureur exécrable de l'intolérance nous a fait commettre.

Viens chez moi, raisonnable socinien, cher quaker; viens, bon anabaptiste, dur luthérien, sombre presbytérien, épiscopal (*l*) très-indifférent, memnoniste, millénaire, méthodiste, piétiste; toi-même, insensé esclave papiste, viens, pourvu que tu n'aies point de

(*l*) *N. B.* On appelle épiscopal un homme de la secte des évêques, un homme de la haute Eglise; au lieu qu'en France ce mot n'est qu'un adjectif, la grandeur épiscopale, la fierté épiscopale.

poignard dans ta poche ; proſternons - nous enſemble devant l'Etre ſuprême, remercions-le de nous avoir donné des poulardes, des chevreuils, et de bon pain pour notre nourriture, une raiſon pour le connaître, et un cœur pour l'aimer ; ſoupons enſemble gaiement après lui avoir rendu grâces.

Que les princes papiſtes faſſent comme ils voudront avec l'idole de leur pape dont ils commencent tous à ſe moquer ; qu'ils eſſaient tous leurs efforts pour empêcher que la religion ne ſoit dangereuſe dans leurs Etats ; qu'ils changent, s'ils le peuvent, d'inutiles moines en bons laboureurs ; qu'ils ne ſoient plus aſſez ſots pour demander à un prêtre la permiſſion de manger un poulet le vendredi ; qu'ils changent en hôpitaux les écoles de théologie ; qu'ils faſſent tout le bien dont ils ſont capables, c'eſt leur affaire ; la nôtre eſt d'être inviolablement attachés à notre heureuſe conſtitution, d'aimer DIEU, la vérité, et notre patrie ; et d'adreſſer au Dieu père de tous les hommes nos prières pour tous les hommes.

CHAPITRE

CHAPITRE XLIV.

Comment il faut prier DIEU.

NOUS entendons les clameurs de nos eccléfiaftiques ; ils nous crient : S'il faut adorer DIEU en efprit et en vérité, fi les hommes font fages, il n'y aura plus de culte public, on n'ira plus à nos fermons, nous perdrons nos bénéfices. Raffurez-vous, mes amis, fur la plus grande de vos craintes. Nous ne rejetons point les prêtres, quoique dans la Caroline et dans la Penfilvanie chacun de nos pères de famille puiffe être miniftre du Très-Haut dans fa maifon. Non-feulement vous garderez vos bénéfices, mais nous prétendons augmenter le revenu de ceux qui travaillent le plus, et qui font le moins payés.

Loin d'abolir le culte public, nous voulons le rendre plus pur et moins indigne de l'Etre fuprême. Vous fentez combien il eft indécent de ne chanter à DIEU que des chanfons juives, et combien il eft honteux de n'avoir pas eu affez d'efprit pour faire vous-mêmes des hymnes plus convenables. Louons DIEU, remercions DIEU, invoquons DIEU à la manière

d'*Orphée*, de *Pindare*, d'*Horace*, de *Dryden*, de *Pope*, et non à la manière hébraïque. De bonne foi, ſi vous commenciez d'aujourd'hui à inſtituer des prières publiques, qui de vous oſerait propoſer de chanter le barbare galimatias attribué au juif *David*?

Ne rougiſſez-vous pas de dire à DIEU (*m*): Tu gouverneras toutes les nations que tu nous ſoumettras, avec une verge de fer, tu les briſeras comme le potier fait un vaſe?

(*n*) Tu briſeras les dents des pécheurs.

(*o*) La terre a tremblé, les fondemens des montagnes ſe ſont ébranlés, parce que le Seigneur s'eſt fâché contre les montagnes; il a lancé la grêle et des charbons.

(*p*) Il a logé dans le ſoleil, et il en eſt ſorti comme un mari qui ſort de ſon lit.

(*q*) DIEU briſera leurs dents dans leur bouche; il mettra en poudre leurs dents mâchelières; ils deviendront à rien comme de l'eau: car il a tendu ſon arc pour les abattre; et ils ſeront engloutis tout vivans dans ſa colère, avant d'entendre que tes épines ſoient auſſi hautes qu'un prunier.

(*r*) Les nations viendront, vers le ſoir,

(*m*) Pſ. II.
(*n*) Pſ. III.
(*o*) Pſ. XVII.
(*p*) Pſ. XIX.
(*q*) Pſ. LVII.
(*r*) Pſ. LVIII.

affamées comme des chiens ; et toi, Seigneur, tu te moqueras d'elles, et tu les réduiras à rien.

(s) La montagne du Seigneur eſt une montagne coagulée, pourquoi regardez-vous les monts coagulés ? Le Seigneur a dit : Je jetterai Baſan, je le jetterai dans la mer, afin que ton pied ſoit teint de ſang, et que la langue de tes chiens lèche leur ſang.

(t) Ouvre la bouche bien grande, et je la remplirai.

(u) Rends les nations comme une roue qui tourne toujours, comme la paille devant la face du vent, comme un feu qui brûle une forêt, comme une flamme qui brûle des montagnes ; tu les pourſuis dans la tempête, et ta colère les troublera.

(x) Le Seigneur racontera dans les écritures des peuples et des princes, de ceux qui ont été en Sion.

(y) Et ma corne ſera comme la corne de la licorne (qui n'exiſte point), et ma vieilleſſe dans la miſéricorde de la mamelle.

(z) Ta jeuneſſe ſe renouvellera comme la jeuneſſe de l'aigle (qui ne ſe renouvelle point).

(a) Il jugera dans les nations, il les

(s) Pſ. LXVII.
(t) Pſ. LXXX.
(u) Pſ. LXXXII.
(x) Pſ. LXXXVI.
(y) Pſ. XCI.
(z) Pſ. CIX.
(a) Pſ. CXI.

remplira de ruines, il caſſera la tête dans la terre de pluſieurs.

(*b*) Jéruſalem qui eſt bâtie comme une ville, dont la participation d'elle eſt en lui-même.

(*c*) Bienheureux celui qui prendra tes petits enfans, et qui les écraſera contre la pierre.

Vous m'avouerez que l'ode d'*Horace*, *Cælo tonantem credidimus Jovem*, et celle des jeux ſéculaires, valent un peu mieux que cet effroyable *non-ſens* d'antiques *ballades* (*d*), pillé chez un peuple que vous mépriſez. Conſidérez, je vous prie, à qui l'on attribue la plupart de ces chanſons. C'eſt à un ſcélérat qui commence par être violon du roitelet *Saül*, qui devient ſon gendre, et qui ſe révolte contre lui ; qui ſe met à la tête de quatre cents voleurs, qui pille, qui égorge femmes, filles, enfans à la mamelle ; qui paſſe ſa vie dans les aſſaſſinats, dans l'adultère, dans la débauche ; et qui aſſaſſine encore par ſon teſtament. Tel eſt *David*, tel eſt l'homme ſelon le cœur de DIEU. Notre digne concitoyen *Hut* ne fait nulle difficulté de l'appeler *monſtre*, page 75. Grand DIEU ! ne peut-on pas vous louer ſans répéter les prétendues odes d'un juif ſi criminel ?

Au reſte, mes chers compatriotes, chantez

(*b*) Pſ. CXXI.

(*c*) Pſ. CXXXVI.

(*d*) Le mot *ballad* en anglais ſignifie *chanſon*.

peu ; car vous chantez fort mal. Prêchez, mais rarement, afin de prêcher mieux. Des ſermons trop fréquens aviliſſent la prédication et le prédicateur.

Comme parmi vous il y a néceſſairement beaucoup de gens qui n'ont ni le don de la parole, ni le don de la penſée, il faut qu'ils ſe défaſſent du ſot amour propre de débiter de mauvais diſcours, et qu'ils ceſſent d'ennuyer les chrétiens. Il faut qu'ils liſent au peuple les beaux diſcours de *Tillotſon*, de *Smaldrige*, et de quelques autres ; le nombre en eſt très-petit. *Addiſſon* et *Steele* vous l'ont déjà conſeillé.

C'eſt une très-bonne inſtitution de ſe raſſembler une fois par mois, ou même ſi l'on veut, une fois par ſemaine, pour entendre une exhortation à la vertu. Mais qu'un diſcours moral ne ſoit jamais une métaphyſique abſurde, encore moins une ſatire, et encore moins une harangue ſéditieuſe.

DIEU nous préſerve de bannir le culte public ! On a oſé nous en accuſer ; c'eſt une impoſture atroce. Nous voulons un culte pur. Nous commençâmes depuis deux ſiècles et demi à nettoyer les temples qui étaient devenus les écuries d'*Augias ;* nous avons ôté les toiles d'araignées, les chiffons pourris, les os de morts que Rome nous avait envoyés

pour infecter les nations. Achevons un ſi noble ouvrage.

Oui, nous voulons une religion ; mais ſimple, ſage, auguſte, moins indigne de DIEU, et plus faite pour nous ; en un mot, nous voulons ſervir DIEU *et les hommes.*

AXIOMES.

NULLE ſociété ne peut ſubſiſter ſans juſtice ; annonçons donc un Dieu juſte.

Si la loi de l'Etat punit les crimes connus ; annonçons donc un Dieu qui punira les crimes inconnus.

Qu'un philoſophe ſoit ſpinoſiſte s'il veut ; mais que l'homme d'Etat ſoit théiſte.

Vous ne ſavez pas ce que c'eſt que DIEU, comment il punira, comment il récompenſera ; mais vous ſavez qu'il doit être la ſouveraine raiſon, la ſouveraine équité ; c'en eſt aſſez. Nul mortel n'eſt en droit de vous contredire, puiſque vous dites une choſe probable et néceſſaire au genre humain.

Si vous défiguriez cette probabilité conſolante et terrible par des fables abſurdes, vous ſeriez coupable envers la nature humaine.

Ne dites point qu'il faut tromper les hommes

au nom de DIEU : ce ferait le difcours d'un diable, s'il y avait des diables.

Quiconque ofe dire, DIEU m'a parlé, eft criminel envers DIEU et les hommes ; car DIEU le père commun de tous fe ferait-il communiqué à un feul?

Si DIEU avait voulu donner quelque ordre il l'aurait fait entendre à toute la terre, comme il a donné la lumière à tous les yeux ; auffi fa loi eft dans le cœur de tous les êtres raifonnables, et non ailleurs.

C'eft le comble de l'horreur et du ridicule d'annoncer DIEU comme un petit defpote infenfé et barbare, qui dicte fecrétement une loi incompréhenfible à quelques-uns de fes favoris, et qui égorge les reftes de la nation pour avoir ignoré cette loi.

DIEU fe promener ! DIEU parler ! DIEU écrire fur une petite montagne ! DIEU combattre ! DIEU devenir homme ! DIEU-homme mourir du dernier fupplice ! idées dignes de *Punch.*

Un homme prédire l'avenir ! idée digne de *Noftradamus.*

Inventer toutes ces chofes, extrême friponnerie ; les croire, extrême bêtife. Mettre un DIEU puiffant et jufte à la place de ces étonnantes farces, extrême fageffe.

Mais fi mon peuple raifonne, il s'élèvera

contre moi. Tu te trompes ; moins il ſera fanatique, plus il ſera fidèle.

Des princes barbares dirent à des prêtres barbares : Trompez mon peuple pour que je ſois mieux ſervi, et je vous payerai bien. Les prêtres enſorcelèrent le peuple, et détrônèrent les princes.

Calchas force *Agamemnon* à immoler ſa fille pour avoir du vent ; *Grégoire VII* fait révolter *Henri V* contre l'empereur *Henri IV* ſon père, qui meurt dans la misère, et à qui on refuſe la ſépulture : *Grégoire* eſt bien plus terrible que *Calchas*.

Voulez-vous que votre nation ſoit puiſſante et paiſible ? que la loi de l'Etat commande à la religion.

Quelle eſt la moins mauvaiſe de toutes les religions ? celle où l'on voit moins de dogmes, et plus de vertu. Quelle eſt la meilleure ? c'eſt la plus ſimple.

Papiſtes, luthériens, calviniſtes, ce ſont autant de factions ſanguinaires. Les papiſtes ſont des eſclaves qui ont combattu ſous les enſeignes du pape leur tyran. Les luthériens ont combattu pour leurs princes ; les calviniſtes pour la liberté populaire.

Les janſéniſtes et les moliniſtes ont joué une farce en France. Les luthériens, les calviniſtes, avaient donné des tragédies

ſanglantes

ſanglantes à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la Hollande.

Le dogme a fait mourir dans les tourmens dix millions de chrétiens ; la morale n'eût pas produit une égratignure.

Le dogme porte encore la diviſion, la haine, l'atrocité, dans les provinces, dans les villes, dans les familles. O vertu ! conſolez-nous.

ADDITION

DU TRADUCTEUR.

APRÈS le chapitre des chrétiens platoniciens, j'en ajouterais un pour confirmer l'opinion de l'auteur, s'il m'était permis de mêler mes idées aux ſiennes. Je pourrais dire que toutes les opinions des premiers chrétiens ont été priſes de *Platon*, juſqu'au dogme même de l'immortalité de l'ame, que les anciens juifs ne connurent jamais. Je ferais voir que le *royaume des cieux*, dont il eſt parlé ſi ſouvent dans l'Evangile, ſe trouve dans le Phédon de *Platon*. Voici les propres mots de ce philoſophe grec qui, ſans le ſavoir, a fondé le chriſtianiſme : *Un autre monde pur eſt au-deſſus de ce ciel pur où ſont les aſtres ; la terre que nous*

habitons n'est que le sédiment grossier de ce monde éthéré, &c.

Platon ajoute ensuite que *nous verrions ce royaume des cieux, ce séjour des bienheureux, si nous pouvions nous élancer au-delà de notre air grossier, comme les poissons peuvent voir notre terre en s'élançant à fleur d'eau.*

Ensuite voici comme il s'exprime : *Dans cette terre si parfaite tout est parfait ; elle produit des pierres précieuses dont les nôtres n'approchent pas.... elle est couverte d'or et d'argent ; ce spectacle est le plaisir des bienheureux. Leurs saisons sont toujours tempérées ; leurs organes, leur intelligence, leur santé, les mettent infiniment au-dessus de nous*, &c.

Qui ne reconnaît dans cette description la Jérusalem céleste ? La seule différence, c'est qu'il y a du moins quelque philosophie dans la ville céleste de *Platon*, et qu'il n'y en a point dans celle de l'Apocalypse attribuée à St *Jean*.
» Elle est semblable, dit-il, à une pierre de
» jaspe comme du cristal.... Celui qui par-
» lait avec moi avait une canne d'or pour
» mesurer la ville.... La ville est bâtie en
» quarré, aussi longue que large, et il la
» trouva de douze mille stades, et sa longueur
» et sa largeur et sa hauteur sont égales....
» Le premier lit du fondement de la ville était
» de jaspe, le second de saphir, le troisième

» de calcédoine, c'eſt-à-dire d'agathe, le
» quatrième d'émeraude, &c.»

Le purgatoire ſur-tout a été pris viſiblement dans le Phédon; les paroles de *Platon* ſont remarquables: *Ceux qui ne ſont ni entièrement criminels, ni abſolument innocens, ſont portés vers l'Achéron; c'eſt là qu'ils ſouffrent des peines proportionnées à leurs fautes, juſqu'à ce qu'ayant été purgés de leurs péchés, ils reçoivent parmi les bienheureux la récompenſe de leurs bonnes actions.*

La doctrine de la réſurrection eſt encore toute platonicienne, puiſque dans le dixième livre de la République, le philoſophe grec introduit *Hérès* reſſuſcité, et racontant ce qui s'eſt paſſé dans l'autre monde.

Il importe peu que *Platon* ait puiſé ſes opinions, ou, ſi l'on veut, ſes fables, chez d'anciens philoſophes égyptiens, ou chez *Timée* de Locres, ou dans ſon propre fonds. Ce qui eſt très-important à conſidérer, c'eſt qu'elles étaient conſolantes pour la nature humaine; et c'eſt ce qui a fait dire à *Cicéron* qu'il aimerait mieux ſe tromper avec *Platon*, que d'avoir raiſon avec *Epicure*. Il eſt certain que le mal moral et le mal phyſique ſe ſont mis en poſſeſſion de notre courte vie, et qu'il ſerait doux d'eſpérer une vie éternelle dont nul mal n'oſerait approcher. Mais pourquoi commencer par le mal pour arriver au bien? Pourquoi cette

X 2

vie éternelle et heureuſe ne nous a-t-elle pas été donnée d'abord ? Ne ferait-il pas ridicule et barbare de bâtir pour ſes enfans un palais magnifique et rempli de toutes les délices imaginables, mais dont le veſtibule ferait un cachot habité par des crapauds et par des ſerpens, et d'empriſonner ſes enfans dans ce cachot horrible pendant ſoixante et dix ou quatre-vingts ans, pour leur faire mieux goûter enſuite toutes les voluptés dont le palais abonde ; voluptés qu'ils ne ſentiront que quand les ſerpens du veſtibule auront dévoré leur peau et leurs os ?

Quoi qu'il en ſoit, il eſt indubitable que toute cette doctrine était répandue dans la Gréce entière avant que le peuple juif en eût la moindre connaiſſance. La loi juive, que les Juifs prétendaient leur avoir été donnée par DIEU même, ne parla jamais ni de l'immortalité de l'ame, ni des peines et des récompenſes après la mort, ni de la réſurrection du corps. C'eſt le comble du ridicule de dire que ces idées étaient ſous-entendues dans le Pentateuque. Si elles ſont divines, elles ne devaient pas être ſous-entendues ; elles devaient être clairement expliquées. Elles n'ont commencé à luire pour quelques hébreux que long-temps après *Platon* ; donc *Platon* eſt le véritable fondateur du chriſtianiſme.

Si l'on confidère enfuite que la doctrine du Verbe et de la Trinité n'eft expreffément dans aucun auteur, excepté *Platon*, il faut abfolument le regarder comme l'unique fondateur de la métaphyfique chrétienne. JESUS qui n'a jamais rien écrit, qui eft venu fi longtemps après *Platon*, et qui ne parut que chez un peuple groffier et barbare, ne peut être le fondateur d'une doctrine plus ancienne que lui, et qu'affurément il ne connaiffait pas.

Le platonifme, encore une fois, eft le père du chriftianifme, et la religion juive eft la mère. Or, quoi de plus dénaturé que de battre fon père et fa mère? Qu'un homme s'en tienne aujourd'hui au platonifme, un cuiftre de théologie préfentera requête pour le faire cuire en place publique, s'il le peut, comme un cuiftre de Noyon fit autrefois cuire *Michel Servet*. Qu'un efpagnol *nuevo chriftiano* imite JESUS-CHRIST, qu'il fe faffe circoncire comme lui, qu'il obferve le fabbat comme lui, qu'il mange comme lui l'agneau pafcal avec des laitues dans le mois de mars; les familiers de l'inquifition voudront le faire brûler en place publique.

C'eft une chofe également remarquable et horrible que la fecte chrétienne ait prefque toujours verfé le fang; et que la fecte épicurienne,

qui niait la Providence et l'immortalité de l'ame, ait toujours été pacifique. Il n'y a pas un soufflet donné dans l'histoire des épicuriens ; et il n'y a peut-être pas une seule année, depuis *Athanase* et *Arius* jusqu'à *Quesnel* et *le Tellier*, qui n'ait été marquée par des exils, des emprisonnemens, des brigandages, des assassinats, des conspirations, ou des combats meurtriers.

Platon n'imaginait pas, sans doute, qu'un jour ses sublimes et inintelligibles rêveries deviendraient le prétexte de tant d'abominations. Si on a perverti si horriblement la philosophie, le temps est venu de lui rendre enfin sa première pureté.

Toutes les anciennes sectes, excepté la chrétienne, se supportaient les unes les autres ; supportons donc jusqu'à celle des chrétiens : mais aussi qu'ils nous supportent. Qu'on ne soit point un monstre intolérant ; parce que le premier chapitre de l'évangile attribué à *Jean* a été évidemment composé par un chrétien, ce n'est pas là une raison pour me persécuter. Qu'un prêtre qui n'est nourri, vêtu, logé, que des décimes que je lui paye, qui ne subsiste que par la sueur de mon front ou par celle de mes fermiers, ne prétende plus être mon maître, et un maître méchant ; je le paye pour enseigner la morale, pour donner

l'exemple de la douceur, et non pour être un tyran.

Tout prêtre eſt dans ce cas ; le pape lui-même n'a des officiers, des valets et des gardes, qu'aux dépens de ceux qui cultivent la terre, et qui ſont nés ſes égaux. Il n'y a perſonne qui ne ſente que le pouvoir du pape eſt uniquement fondé ſur des préjugés. Qu'il n'en abuſe plus, et qu'il tremble que ces préjugés ne ſe diſſipent.

REMONTRANCES

Du corps des paſteurs du Gévaudan à Antoine-Jacques Ruſtan, paſteur ſuiſſe à Londres.

I.

Que prêtre doit être modeſte.

Notre cher et vénérable confrère, nous avons lu avec douleur votre facétie intitulée: *L'état préſent du chriſtianiſme.* Vous avez avoué, il eſt vrai (page 7), que *l'ami de la vérité doit être toujours décent et modeſte :* ah! notre frère, montrez-nous votre foi par vos œuvres. Vous inſultez, dans votre licencieux écrit, les hommes les plus reſpectables, français et anglais; et même juſqu'à ceux qui nous ont rendu les plus grands ſervices; qui ont ſouvent arrêté le bras du miniſtère, appeſanti ſur nous en France; qui ont inſpiré la tolérance à tant de magiſtrats; qui ont été les principaux moteurs de la réhabilitation des *Calas*, et de la juſtice rendue après trois ans de ſoins aux cendres

de notre frère innocent, roué et brûlé dans Toulouſe. Ignorez-vous qu'ils ont tiré des galères pluſieurs de nos martyrs ? Ignorez-vous qu'aujourd'hui même ils travaillent à nous procurer un aſile où nous puiſſions jouir de la liberté, qui eſt le droit de tous les hommes ? C'eſt à eux qu'on doit le mépris où eſt tombée la tyrannie de la cour de Rome, et tout ce qu'on oſe contre elle; et vous prenez ce temps-là pour faire contre eux un libelle ! Hélas ! notre vénérable camarade, vous ne connaiſſez pas l'eſprit du gouvernement de France; il regarde la cour de Rome comme une uſurpatrice, et nous comme des factieux. *Louis XIV* d'une main ſaiſiſſait Avignon, et nous feſait rouer de l'autre.

Voilà pourquoi des chrétiens catholiques ont fait mourir tant de paſteurs proteſtans; c'eſt le cas, notre ami, de vous dire : *Ce n'eſt pas le tout d'être roué, il faut encore être poli.*

Nous demandons pardon au Seigneur de répéter ce mauvais quolibet; mais, en vérité, il ne convient que trop à notre triſte ſituation, et à votre libelle diffamatoire. Ne voyez-vous pas que vous juſtifiez en quelque ſorte nos cruels perſécuteurs ? Ils diront : Nous ne pendons, nous ne rouons, que des brouillons inſolens qui troublent la ſociété. Vous attaquez vos ſauveurs, ceux qui ont prêché la tolérance;

ne voyez-vous pas qu'ils n'ont pu obtenir cette tolérance pour les calviniftes paifibles, fans infpirer l'indifférence pour les dogmes; et qu'on nous pendrait encore fi cette indifférence n'était pas établie ? Remercions nos bienfaiteurs, ne les outrageons pas.

Vous avez de l'efprit, vous ne manquez pas d'éloquence; mais malheureufement vous joignez à d'infipides railleries un ftyle violent et emporté qui ne convient nullement à un prêtre à qui nous avons impofé les mains; et nous craignons pour vous que, fi jamais vous revenez en France, vous ne trouviez dans la foule de ceux que vous outragez fi indignement, des gens qui auront les mains plus lourdes que nous.

De quoi vous avifez-vous (page 148) de dire que *tous les prépofés aux finances* (fans faire la moindre exception) *font des fangsues du peuple, des fripons, qui femblent n'avoir en dépôt la puiffance du fouverain que pour la rendre déteftable?* Quoi! notre malheureux frère, le chancelier de l'échiquier, les gardes des rôles, font des coquins, fuivant vous? les chambres des finances de tous les Etats, le contrôleur général, et les intendans de France, méritent la corde? Vous ofez ajouter qu'*il ferait difficile d'ajouter à la haine et au mépris que les parlemens et les peuples ont pour eux.*

C'eſt donc ainſi que vous voulez juſtifier ces paroles : *Que celui qui n'écoute pas l'aſſemblée ſoit regardé comme un païen et un publicain.* Vous ne défendez la religion chrétienne que par des diſcours qui vous attireraient le pilori. A-t-on jamais vu une inſolence ſi brutale et ſi puniſſable ? et quel eſt l'homme qui s'élève ainſi contre un miniſtère néceſſaire à tous les Etats ? Y penſez-vous bien, notre frère ? avez-vous oublié qui vous êtes ?

Nous ne ſommes pas étonnés que vous vous déchaîniez contre la nobleſſe. Vous dites qu'*il eſt permis aux ſots d'en faire le bouclier de leur ſottiſe* (page 93), *et que les gens ſenſés ne connaiſſent de noble que l'homme de bien ;* c'eſt un *ſcandalum magnatum ;* c'eſt le diſcours d'un vil ſéditieux, et non pas d'un miniſtre de l'Evangile. Tout juré vidangeur, tout gadouard, tout ſavetier, tout geolier, tout bourreau même, peut ſans doute être homme de bien ; mais il n'eſt pas noble pour cela. Ceſſez d'outrer la malheureuſe manie de votre ami *Jean-Jacques Rouſſeau* qui crie que tous les hommes ſont égaux. Ces maximes ſont le fruit d'un orgueil ridicule qui détruirait toute ſociété. Songez que DIEU a dit par la bouche de *Jéſus* fils de *Sirach : Je hais, je ne puis ſupporter le gueux ſuperbe.*

Oui, notre frère, tous les hommes ſont

égaux en ce qu'ils ont les mêmes membres et les mêmes befoins, les mêmes droits à la juftice diftributive ; mais ils ne peuvent pas tous être à la même place. Il y a de la différence entre le foldat et le capitaine, entre le fujet et le prince, entre le plaideur et le juge. Le grand Dieu nous préferve de vouloir vous humilier ! mais quand votre père était à l'hôpital de Genève, où fon ivrognerie le conduifit affez fouvent, était-il l'égal des directeurs de l'hôpital et du premier fyndic ? Prenez garde qu'on ne vous dife : *Ne, futor, ultrà crepidam.*

Nous favons que M. *Rilliet* a dit aux Génevois, chez qui nous accourons en foule de nos provinces, qu'ils font au-deffus des ducs et pairs de France, et des grands d'Efpagne. Si cela eft, il n'y a point là d'égalité, puifque les Génevois font fupérieurs ; mais remarquez bien que M. *Rilliet* n'a parlé qu'aux citoyens, et que vous n'êtes pas citoyen.

Vous répondrez que vous êtes prêtre, et que, felon le révérend docteur *Hics*, *le prêtre eft au-deffus du prince ; que les rois et les reines doivent fléchir le genou devant un prêtre ; que vouloir juger un prêtre, c'eft vouloir juger* DIEU *lui-même*, &c. Nous convenons de toutes ces vérités : cependant il eft toujours bon d'être modefte, car *Euripide* a dit :

Sterkei de me ſôphroſuna
Dorema calliſton theon ;

et *Plutarque* dit auſſi de merveilleuſes choſes ſur la modeſtie.

I I.

Que prêtre de l'Egliſe ſuiſſe à Londres doit être chrétien.

NOTRE vénérable frère, vous dites (page 18 de votre libelle) que *vous n'êtes pas chrétien ; mais que vous ſeriez bien fâché de voir la chute du chriſtianiſme, ſur-tout dans votre patrie ;* nous ignorons ſi vous entendez par votre patrie, l'Angleterre où vous prêchez, ou bien la France d'où vous êtes originaire, ou bien Genève qui vous a nourri ; mais nous ſommes très-fâchés que vous ne ſoyez pas chrétien. Vous vous excuſerez peut-être en diſant que ce n'eſt pas vous qui parlez, que c'eſt un de vos amis dont vous rapportez un très-long diſcours. Mais comment pouvez-vous être l'ami intime d'un homme qui n'eſt pas chrétien, et qui eſt ſi bavard ? on voit trop que ce bon ami c'eſt vous-même. Vous lui prêtez vos phraſes, votre ſtyle déclamatoire ; on ne peut s'y méprendre. Ce bon ami eſt *Antoine Ruſtan ; tu es ille vir.*

Je mets cet ami, dites-vous, *au-dessus des chrétiens vulgaires* (page 23). Toujours de l'orgueil, notre frère! toujours de la superbe! ne vous corrigerez-vous jamais? *Christ* signifie oint, *chrétien* signifie onctueux. Mettez donc de l'onction dans vos paroles, et de la charité dans votre conduite; ne faites plus de libelle; parlez sur-tout avec décence de JESUS-CHRIST: vous l'appelez *fils putatif d'un charpentier* (page 61). Ah! frère, que cela est indécent dans un pasteur! *Fils putatif* entraîne de si vilaines idées! fi! ne vous servez jamais de ces expressions grossières: mais, hélas! à qui adressons-nous notre correction fraternelle? à un homme qui n'est pas chrétien. Revenez au giron, cher frère, faites-vous rebaptiser; mais que ce soit par immersion. Le bain est excellent pour les cerveaux trop allumés.

III.

Que prêtre ne doit point engager les gens dans l'athéisme.

VOUS employez votre seconde lettre à prouver que tous les théistes sont athées; mais c'est comme si vous disiez que tous les Musulmans, les Chinois, les Parsis, les Tartares,

qui ne croient qu'en un ſeul DIEU, ſont athées. Où eſt votre logique, frère ? adorer un ſeul DIEU, eſt-ce n'en point reconnaître ? Non content de cette extravagance, vous pouſſez la déraiſon juſqu'à prétendre que les athées feraient intolérans s'ils étaient les maîtres. Mais qui vous l'a dit ? où avez-vous pris cette chimère ? ſouvenez-vous de ce proverbe des anciens Arabes rapporté par *Benſira : Qu'y a-t-il de meilleur ſur la terre ? la tolérance.*

On vous accuſe, vous, d'être intolérant comme le ſont tous les parvenus orgueilleux. Vous nous apprenez que vous n'êtes point chrétien ; nous ſavons que vous ne penſez pas que JESUS ſoit conſubſtantiel à DIEU ; vous êtes donc théiſte. Vous aſſurez que les théiſtes ſont athées ; voyez quelle concluſion on doit tirer de vos beaux argumens. Ah ! notre pauvre frère, vous n'avez pas le ſens commun. Les directeurs de l'hôpital de Genève ſe repentent bien de vous avoir fait apprendre à lire et à écrire. Si jamais vous y revenez, vous y pourrez cauſer de grands maux, et ſur-tout à vous-même. Vous avez dans l'eſprit une inquiétude et une violence, et dans le ſtyle une virulence qui vous attirera de mauvaiſes affaires. Vous commençâtes avant d'être prêtre, et avant même que vous fuſſiez précepteur chez Mr. *Labat*, par faire un libelle ſcandaleux contre

Louis XIV et contre le miniſtère de *Louis XV*; M. de *Montpérou* le fit ſupprimer par les ſcolarques. Songez que les rois ont les bras longs, et que vous nous expoſez à porter la peine de vos ſottiſes.

I V.

Que prêtre, ſoit réformé, ſoit réformable, ne doit ni déraiſonner, ni mentir, ni calomnier.

Vous accuſez la Suiſſe et Genève (dans votre troiſième lettre à je ne ſais qui, page 47) *de produire de petits docteurs incrédules.* Vous avez entendu, dites-vous, *des femmes beaux eſprits argumenter dans Genève contre* JESUS-CHRIST, *et faire les agréables ſur l'hiſtoire des évangiles.*

Nous jugeons qu'il eſt infame de calomnier ainſi, et la ville qui vous a nourri par charité, et tout le pays helvétique. Si vous ne voulez pas être chrétien, à la bonne heure, nous ſommes tolérans; ſoyez juif, ou mahométan, ou guèbre, ou brame, ou ſabéen, ou confutzéiſte, ou ſpinoſiſte, ou anabaptiſte, ou hernouttre, ou piétiſte, ou méthodiſte, ou janſéniſte, pourvu que vous ſoyez honnête. Mais n'accuſez pas les Suiſſes et les Génevois vos

bienfaiteurs,

bienfaiteurs, d'être ſans religion. Portez ſurtout un grand reſpect aux dames ; c'eſt par elles qu'on parvient : c'eſt *Hélène*, l'intendante des écuries de *Conſtance Chlore*, qui mit la religion chrétienne ſur le trône de *Conſtantin* ſon bâtard : ce ſont des reines qui ont rendu l'Angleterre, la Hongrie, la Ruſſie, chrétiennes. Nous fûmes protégés par la ducheſſe de *Ferrare*, par la mère et la ſœur du grand *Henri IV*. Nous avons toujours beſoin de dévotes ; ne les aliénez pas de nous. Si les femmes nous abandonnent, nous ſommes perdus.

Loin que la Suiſſe, Genève, la baſſe Allemagne, l'Angleterre renoncent, comme vous le prétendez, au chriſtianiſme, tous ces pays devenus plus éclairés demandent un chriſtianiſme plus pur. Les laïques ſont inſtruits, et trop inſtruits aujourd'hui pour les prêtres. Les laïques ſavent que la déciſion du premier concile de Nicée fut faite contre le vœu unanime de dix-ſept évêques et de deux mille prêtres. Ils croient qu'il eſt impoſſible que deux perſonnes ſoient la même choſe ; ils croient qu'un homme ne peut pas avoir deux natures ; ils croient que le péché originel fut inventé par *Auguſtin*.

Ils ſe trompent, ſans doute ; mais ayons pour eux de l'indulgence. Ils révèrent JESUS ; mais JESUS ſage, modeſte, et juſte, qui

jamais, difent-ils, *n'a fait fa proie de s'égaler à* DIEU, JESUS qui jamais n'a dit avoir deux natures, et deux volontés, le JESUS véritable en un mot, et non pas le JESUS qu'ils prétendent défiguré dès les premiers temps, et encore plus dans les derniers.

On a fait une petite réforme au feizième fiècle; on en demande par-tout une nouvelle à grands cris. Le zèle eft peut-être trop fort; mais on veut adorer DIEU, et non les chimères des hommes.

Nous nous fouviendrons toute notre vie d'un de nos confrères du Gévaudan; ce n'eft pas de la bête dont nous voulons parler; c'eft d'un pafteur qui fefait affez joliment des vers pour un homme qui n'avait jamais été à Paris. Il nous dit quelques heures avant de rendre fon ame à DIEU :

Amis, j'ai long-temps combattu
Pour le fanatifme et la fable :
Moins de dogme et plus de vertu,
Voilà le culte véritable.

CES paroles fe gravèrent dans tous nos cœurs. Hélas! ce font les difputes fur le dogme qui ont tout perdu. Ces feuls mots : *Tu es pierre, et fur cette pierre je fonderai mon affemblée*, ont produit fept cents ans de guerre

entre les empereurs et les papes. Les interprétations de deux ou trois autres paroles ont inondé la terre de ſang : le dogme eſt ſouvent diabolique, comme vous ſavez ; et la morale eſt divine.

V.

Que prêtre doit ſe garder de dire des ſottiſes, le plus qu'il pourra.

Ce n'eſt qu'une bagatelle de dire que c'eſt M. de *la Chalotais* qui vous a appris que les Sauvages n'admettent ni ne nient la Divinité ; cela ſe trouve à l'article *athée* dans toutes les éditions du Dictionnaire philoſophique, recueil tiré des meilleurs auteurs anglais et français, recueil imprimé long-temps avant le livre de M. de *la Chalotais*, recueil enfin où l'on trouve pluſieurs articles d'un de nos plus illuſtres confrères, pluſieurs de M. *Abauzit*, pluſieurs tirés de *Midleton*, &c.

Voici le paſſage en queſtion :

» Il y a des peuples athées, dit *Bayle* dans » ſes Penſées ſur les comètes : les Cafres, » les Hottentots, les Topinambous, et beau- » coup d'autres petites nations, n'ont point » de Dieu ; mais ils ne le nient ni ne l'affirment,

„ ils n'en ont jamais entendu parler. Dites-„ leur qu'il y en a un, ils le croient aisé-„ ment; dites-leur que tout se fait par la „ nature des choses, ils vous croiront de „ même. Prétendre qu'ils sont athées, c'est la „ même imputation que si on disait qu'ils sont „ anti-cartésiens. Ils ne sont ni pour ni contre „ *Descartes*, ce sont de vrais enfans; un enfant „ n'est ni athée ni déiste; il n'est rien.

„ Quelles conclusions tirerons-nous de „ tout ceci? que l'athéisme est un systême „ très-pernicieux dans ceux qui gouvernent, „ et qu'il l'est aussi dans les gens de cabinet, „ quoique leur vie soit innocente, parce que „ de leur cabinet il peut percer jusqu'à ceux „ qui sont en place; que s'il n'est pas si „ funeste que le fanatisme, il est presque „ toujours fatal à la vérité. Ajoutons sur-tout „ qu'il y a moins d'athées aujourd'hui que „ jamais, depuis que les philosophes ont „ reconnu qu'il n'y a aucun être végétant „ sans germe, aucun germe sans dessein, et „ que le blé ne vient point de pourriture.

„ Des géomètres non philosophes ont rejeté „ les causes finales; mais les vrais philoso-„ phes les admettent; et, comme l'a dit un „ auteur très-connu, *un catéchisme annonce* „ DIEU *aux enfans, et Newton le démontre aux* „ *sages.* „

Mais voici des chofes plus férieufes : on dit que vous êtes un théifte inconfidéré, un théifte vaillant, un théifte inconftant, un chrétien déferteur, un mauvais théifte, un calomniateur de tous les partis ; on vous reproche de falfifier tout ce que vous rapportez, de mentir continuellement en attaquant fans pudeur, et le théifme et le chriftianifme. On fe plaint que vous imputiez dans vingt endroits aux théiftes de n'admettre ni peines ni récompenfes après la mort; et que vous les accufiez de reffembler à la fois aux épicuriens qui n'admettent que des dieux inutiles, et aux Juifs qui, jufqu'au temps d'*Hérode*, ne connurent ni l'immortalité de l'ame dont le Pentateuque n'a jamais parlé, ni la juftice de DIEU dans une autre vie, de laquelle le Pentateuque n'a point parlé davantage. Vous ofez charger de ces impiétés les plus fages, les plus pieux théiftes, c'eft-à-dire ceux qui ouvrent le fanctuaire de la religion par les mains de DIEU même avant d'y entrer avec JESUS! Lifez leurs livres, et voyez-y votre condamnation.

La Profeffion de foi des théiftes eft un ouvrage prefque divin, adreffé à un grand roi ; on y lit ces paroles (page 7) : » Nous adorons » depuis le commencement des chofes la Divi» nité unique, éternelle, rémunératrice de

» la vertu, et vengereſſe du crime; jusque-là » tous les hommes ſont d'accord, tous répè» tent après nous cette confeſſion de foi. Le » centre où tous les hommes ſe réuniſſent » dans tous les temps, dans tous les lieux, » eſt donc la vérité; et les écarts de ce centre » ſont donc le menſonge. »

Au reſte, quand nous diſons que cet ouvrage eſt preſque divin, nous ne prétendons louer que la ſaine morale, l'adoration de l'Etre ſuprême, la bienfeſance, la tolérance que ce petit livre enſeigne; et nous regardons ces préceptes comme des préparations à l'Evangile.

Le lord *Bolingbroke* s'exprime ainſi (p. 216, nouvelle édition de ſon admirable livre de l'Examen important) :

» Vous avez le front de demander ce qu'il » faut mettre à la place de vos fables! je » vous réponds, DIEU, la vérité, la vertu, » des lois, des peines et des récompenſes; » prêchez la probité et non le dogme; ſoyez » les prêtres de DIEU, et non les prêtres » d'un homme. »

L'auteur du Militaire philoſophe, de cet excellent ouvrage qu'on ne peut trop méditer, s'exprime ainſi (page 41 de la nouvelle édition) :

» Je mets au nombre des momens les plus » heureux de ma vie, celui où mes yeux

» ont commencé à s'ouvrir : indépendamment du calme et de la liberté d'eſprit dont je jouis depuis que je ne ſuis plus ſous le joug des préjugés religieux, je ſens que j'ai de DIEU, de ſa nature et de ſes puiſſances infinies, des ſentimens plus élevés et plus dignes de ces grands objets. Je ſuis plus fidèle à mes devoirs, je les remplis avec plus de plaiſir et d'exactitude, depuis que je les ai réduits à leurs véritables bornes, et depuis que j'ai fondé l'obligation morale ſur ſa vraie baſe : en un mot, je ſuis tout un autre homme, tout un autre père, tout un autre fils, tout un autre mari, tout un autre maître, tout un autre ſujet ; je ſerais de même tout un autre ſoldat, ou tout un autre capitaine. Dans mes actions je conſulte la nature, la raiſon et la conſcience, qui m'inſtruiſent de la véritable juſtice ; au lieu que je ne conſultais auparavant que ma ſecte qui m'étourdiſſait de préceptes frivoles, injuſtes, impraticables et nuiſibles. Mes ſcrupules ne tombent plus ſur ces vaines pratiques dont l'obſervation tient lieu à tant de gens de la probité et des vertus ſociales. Je ne me permets plus ces petites injuſtices qu'on a ſi ſouvent occaſion de commettre dans le cours de la vie, et qui entraînent quelquefois de très-grands malheurs. »

Nous voyons avec une extrême ſatisfaction que tous les grands théiſtes admettent un DIEU juſte qui punit, qui récompenſe et qui pardonne. Les vrais chrétiens doivent révérer le théiſme comme la baſe de la religion de JESUS; point de religion ſans théiſme, c'eſt-à-dire, ſans la ſincère adoration d'un DIEU unique. Soyons donc théiſtes avec JESUS, et comme JESUS, que vous appelez ſi indignement fils putatif d'un charpentier.

INSTRUCTIONS

A ANTOINE-JACQUES RUSTAN.

Si vous vouliez être véritablement utile à vos frères, nous vous exhorterions à écrire ſagement contre ceux des théiſtes qui ſe ſont écartés de la religion chrétienne; mais en les réfutant, que ce ſoit avec ſageſſe et avec charité; faites quelques pas vers eux, afin qu'ils viennent à nous. Si vous combattez l'erreur, rendez juſtice au mérite.

N'écrivez qu'avec reſpect contre le curé *Meſlier*, qui demanda pardon en mourant d'avoir enſeigné le chriſtianiſme; il n'aurait pas eu ces remords s'il avait enſeigné un ſeul DIEU, ainſi que JESUS.

Vous ne gagnerez rien à vomir des injures contre milord *Herbert*, milord *Shaftesbury*, milord *Bolingbroke*, le comte de *Boulainvilliers*, le conſul *Maillet*, le ſavant et judicieux *Bayle*, l'intrépide *Hobbes*, le hardi *Toland*, l'éloquent et ferme *Trenchard*, l'eſtimable *Gordon*, le ſavant *Tindal*, l'adroit *Midleton*, et tant d'autres.

Ce n'eſt pas une petite entrepriſe de répondre à l'*Examen important*, au *Catéchiſme de l'honnête homme*, au *Militaire philoſophe*, au livre du ſavant et judicieux *Fréret*, au dialecticien *du Marſais*, au livre de *Boulanger*, à l'*Evangile de la raiſon*, au *Vicaire ſavoyard*, le ſeul véritablement bon ouvrage qu'ait jamais fait *Jean-Jacques Rouſſeau*.

Tous ces auteurs prétendent que le ſyſtême qu'ils combattent s'eſt établi naturellement, et ſans aucun prodige. Ils diſent qu'à la vérité les prêtres d'*Iſis*, ceux de la déeſſe de Syrie, ceux de *Cérès Eleuſine*, et tant d'autres, avaient le ſecret pour chaſſer les eſprits malins du corps des lunatiques; que les Juifs, depuis qu'ils avaient embraſſé la doctrine des diables, les chaſſaient par la vertu de la racine Barat, et de la clavicule de *Salomon*; que dans *Matthieu* et *Luc* (*a*) on convient de cette puiſſance du peuple juif; mais ils ajoutent avec audace que ce miracle n'eſt pas bien

(*a*) *Matthieu*, chap. XII. *Luc*, chap. II.

avéré chez les prêtres de Syrie. Les Galiléens, dit *du Marſais*, ajoutèrent à leurs exorciſmes des déclamations contre les riches. Ils criaient : *La fin du monde approche, le royaume du ciel va venir ; il n'y aura que les pauvres qui entreront dans ce royaume ; donnez tout ce que vous avez, et nous vous ferons entrer.* Ils prédiſaient toutes ſortes de malheurs à l'empire romain, comme le rapporte *Lucien* qui en a été témoin (*b*). Les malheurs ne manquent jamais d'arriver : tout homme qui prédira des malheurs ſera toujours un vrai prophète ; le peuple criait miracle, et prenait les Galiléens pour des ſorciers. Peu à peu les Galiléens s'inſtruiſirent chez les platoniciens ; ils mêlèrent leurs contes avec les dogmes de *Platon*, ils en composèrent une ſecte nouvelle.

Voilà ce que *du Marſais* dit, et ce qu'il faut abſolument réfuter.

Milord *Bolingbroke* va encore plus loin : il cite l'exemple du cardeur de laine *le Clerc*, qui le premier établit le calviniſme en France, et qui fut martyriſé ; *Fox*, le patriarche des quakers, qui était un payſan ; *Jean de Leide*, tailleur, qui fut roi des anabaptiſtes ; et vingt exemples ſemblables. Voilà, dit-il, comme les ſectes s'établiſſent. Il faut réfuter milord *Bolingbroke*.

(*b*) Voyez le Philopatris de *Lucien*.

Le prince respectable qui a fait le *Sermon des cinquante*, réimprimé six fois dans le *Recueil nécessaire* (*), s'exprime ainsi : » La » secte de JESUS subsiste cachée ; le fana- » tisme s'augmente ; on n'ose pas d'abord » faire de cet homme un dieu, mais bientôt » on s'encourage. Je ne sais quelle métaphy- » sique de *Platon* s'amalgame avec la secte » nazaréenne. On fait de JESUS le logos, » le verbe de DIEU, puis consubstantiel à » DIEU son père. On imagine la Trinité, » et pour la faire croire, on falsifie les pre- » miers évangiles. On ajoute un passage » touchant cette Trinité, de même qu'on » falsifie l'historien *Josephe* pour lui faire dire » un mot de JESUS, quoique *Josephe* soit » un historien trop grave pour avoir fait » mention d'un tel homme. On va jusqu'à » forger des vers des sibylles ; on suppose des » canons des apôtres, des constitutions des » apôtres, un symbole des apôtres, un » voyage de *Simon Pierre* à Rome, un assaut » de miracles entre ce *Simon* et un autre *Simon* » prétendu magicien. En un mot, point » d'artifice, de fraude, d'imposture que les » nazaréens ne mettent en œuvre : et après » cela on vient nous dire tranquillement que

(*) Ou l'*Evangile du jour*. Voyez le tome I, *Philosophie*, &c. de cette édition.

„ les apôtres prétendus n'ont pu être ni „ trompés ni trompeurs, et qu'il faut croire „ à des témoins qui se sont fait égorger pour „ soutenir leurs dépositions.

„ O malheureux trompeurs et trompés „ qui parlez ainsi ! quelle preuve avez-vous „ que ces apôtres ont écrit ce qu'on met „ sous leur nom ? Si on a pu supposer des „ canons, n'a-t-on pas pu supposer des évan- „ giles ? n'en reconnaissez-vous pas vous- „ mêmes de supposés ? qui vous a dit que „ les apôtres sont morts pour soutenir leur „ témoignage ? Il n'y a pas un seul historien „ contemporain qui ait seulement parlé de „ JESUS et de ses apôtres. Avouez que vous „ soutenez des mensonges par des mensonges ; „ avouez que la fureur de dominer sur les „ esprits, le fanatisme et le temps ont élevé „ cet édifice qui croule aujourd'hui de tous „ côtés, masure que la raison déteste, et que „ l'erreur veut soutenir. „

Réfutez le prince auteur de ces paroles ; à moins que vous n'aimiez mieux être son aumônier ; ce qui vous serait plus avantageux.

Quand vous réfuterez ces auteurs, gardez-vous de falsifier les saintes Ecritures ; ne défendez pas la vérité par le mensonge : on vous reproche assez d'avoir corrompu le texte en disant, dans votre libelle, que lorsque le

Seigneur, ſur le bord du fleuve Chobar, commanda à *Ezéchiel* de manger un livre de parchemin, et de ſe coucher pendant trois cents ſoixante et dix jours ſur le côté gauche, et pendant quarante ſur le côté droit; *il lui ordonna auſſi de ſe faire du pain de pluſieurs ſortes de graines, et de ſe ſervir pour le cuire de bouſe de vaches.* Liſez la Vulgate, vous y trouverez ces propres mots : *Comedes illud, et ſtercore quod egreditur de homine operies illud in oculis eorum. Tu mangeras ce pain, et tu le couvriras de l'excrément qui ſort du corps de l'homme.* Couvrir ſon pain avec cet excrément, n'eſt pas cuire ſon pain avec cet excrément. Le Seigneur ſe laiſſe enſuite toucher aux prières du prophète; il lui dit : Je te donne de la fiente de bœuf au lieu de fiente d'homme.

Pourquoi donc avoir falſifié le texte? pourquoi nous expoſez-vous aux plaintes amères des incrédules, c'eſt-à-dire de ceux qui ne ſont pas crédules, et qui ne vous en croiront pas ſur votre parole?

Nous n'approuvons pas la ſimplicité de ceux qui traduiſent *ſtercore* par *de la merde :* c'eſt le mot propre, diſent-ils; oui, mais la bienſéance et l'honnêteté ſont préférables au mot propre, quand la fidélité de la traduction n'en eſt point altérée.

On prétend que vous avez traduit auſſi

infidèlement tout ce qui regarde les deux sœurs *Oolla* et *Ooliba*, dans le même *Ezéchiel*, aux chapitres XVI et XXIII. Le texte porte : *Ubera tua intumuerunt, pilus tuus germinavit; vos tetons ont groſſi, votre poil a pointé : ædificaviſti tibi lupanar; vous vous êtes bâti un b...... : diviſiſti pedes omni tranſeunti; vous avez ouvert vos cuiſſes à tous les paſſans : Oolla inſanivit libidine ſuper concubitum eorum quorum carnes ſunt ut carnes aſinorum, et ſicut fluxus equorum fluxus eorum; Oolla s'eſt abandonnée paſſionnément au coït avec ceux qui ont des membres d'âne, et dont la ſemence eſt comme la ſemence des chevaux.* Vous pourriez certainement adoucir les mots ſans gâter la pureté du texte; la langue hébraïque ſe permettait des expreſſions que la françaiſe réprouve.

Ainſi nous ne voudrions point que vous traduiſiſſiez les révélations du prophète *Ozée* ſelon la lettre, mais ſelon l'eſprit. L'hébreu s'exprime ainſi, à la vérité; le Seigneur dit (*Ozée*, chap. I) : *Prenez une femme de fornication, et faites-lui des fils de fornication; filios fornicationum*, ſelon la Vulgate. Vous avez traduit ces mots par *fils de putain :* cela eſt trop groſſier; et vous deviez dire enfans de la débauche, enfans du crime.

Enſuite lorſqu'au chapitre III, le Seigneur lui ordonne encore de prendre une femme adultère, et que le prophète dit : *Fodi eam pro quindecim argenteis et coro hordei; je la careſſai*

pour quinze drachmes et un ſetier d'orge, vous rendrez ce mot *fodi* par le terme déshonnête, qui lui répond : gardez-vous de jamais tomber dans ces indécences.

Le commentaire ſur le nouveau Teſtament, auquel vous travaillez, a d'autres inconvéniens. Cette entrepriſe eſt d'une extrême difficulté ; elle exige bien plus de connaiſſances qu'on ne croit ; celles même des *Simon*, des *Fabricius*, des *Cotellier*, des *Caves*, des *Gréaves*, et des *Grabes*, ne ſuffiſent pas. Il faut comparer tout ce qui peut nous reſter des cinquante évangiles négligés ou rejetés avec les quatre reçus. Il eſt très-difficile de décider leſquels furent écrits les premiers. Une connaiſſance approfondie du Talmud eſt abſolument néceſſaire ; on y rencontre quelques traits de lumière, mais ils diſparaiſſent bientôt et la nuit redouble. Les Juifs ne donnent point à *Marie* le même époux que lui donnent les évangiles ; ils ne font point naître JESUS ſous *Hérode :* l'arrivée des mages, leur étoile, le maſſacre des innocens, ne ſe liſent dans aucun auteur juif, pas même chez *Flavien Joſephe*, parent de *Marie-Anne*, femme d'*Hérode :* le *Sépher Toldos Jeſchut* eſt trop rempli de fables abſurdes, pour qu'on y puiſſe bien diſcerner le peu de vérités hiſtoriques qu'il peut contenir.

Dans nos évangiles il ſe trouve malheureu-

ſement des contradictions qu'il ſemble impoſſible à l'eſprit humain de concilier ; telles ſont les deux généalogies de JESUS , l'une par *Matthieu* , et l'autre par *Luc*. Perſonne n'a jamais pu juſqu'à préſent trouver un fil pour ſortir de ce labyrinthe, et *Paſcal* a été réduit à dire ſeulement : *cela ne s'eſt pas fait de concert :* non ſans doute , ils ne ſe ſont pas concertés , mais il faut voir comment on peut les rapprocher.

Le commencement de *Luc* n'eſt pas moins embarraſſant ; il eſt conſtant qu'il n'y eut qu'un ſeul dénombrement des citoyens romains ſous *Auguſte*, et il eſt avéré que ceux qui en ont ſuppoſé deux , ſe ſont trompés. Il eſt encore avéré , par l'hiſtoire et par les médailles , que *Cirénius* ou *Quirinus* n'était point gouverneur de Syrie quand JESUS naquit , et que la Syrie était gouvernée par *Quintilius Varus*. Cependant voici comme *Luc* s'exprime: *Dans ces jours émana un édit de Céſar Auguſte , qu'il fût fait un dénombrement de tout l'univers. Ce fut le premier dénombrement, lequel fut fait par Cirénius ou Quirinius , préſident de Judée ; et comme chacun allait ſe faire enregiſtrer dans ſa ville , Joſeph monta de la ville de Galilée Nazareth à la cité de David Bethléem en Judée , parce qu'il était de la maiſon et de la famille de David.*

Nous avouons qu'il n'y a preſque pas un

mot dans ce récit qui ne ſemble d'abord une erreur groſſière. Il faut lire S^t *Juſtin*, St *Irénée*, St *Ambroiſe*, St *Cyrille*, *Flavien Joſephe*, *Hervard*, *Perizonius*, *Cazaubon*, *Grotius*, *le Clerc*, pour ſe tirer de cette difficulté; et quand on les a lus, la difficulté augmente.

Le chap. XXI de *Luc* vous jette dans de plus grandes perplexités; il ſemble prédire la fin du monde pour la génération qui exiſtait alors. Il y eſt dit expreſſément que le *fils de l'homme viendra dans une nuée avec une grande puiſſance et une grande majeſté.* St *Paul et* St *Pierre* annoncent clairement la fin du monde, pour le temps où ils vivent.

Nous avons plus de cinquante explications de ces paſſages, leſquelles n'expliquent rien du tout. Vous n'entendrez jamais St *Paul* ſi vous ne liſez tout ce que les rabbins ont dit de lui, et ſi vous ne conférez les Actes de *Thècle* avec ceux des apôtres. Vous n'aurez aucune connaiſſance du premier ſiècle de l'Egliſe, ſi vous ne liſez le Paſteur d'*Hermas*, les Récognitions de *Clément*, les Conſtitutions apoſtoliques, et tous les ouvrages de ce temps-là, écrits ſous des noms ſuppoſés. Vous verrez dans les ſiècles ſuivans une foule de dogmes, tous détruits les uns par les autres. Il eſt très-difficile de démêler comment le platoniſme ſe fondit peu à peu dans le chriſtianiſme; vous ne trouvez

plus qu'un chaos de difputes que dix-fept cents ans n'ont pu débrouiller. Ah, notre frère! une bonne action vaut mieux que toutes ces recherches; foyons doux, modeftes, patiens, bienfefans; ne barbotons plus dans les cloaques de la théologie, et lavons-nous dans les eaux pures de la raifon et de la vertu.

Nous n'avons plus qu'un mot à vous dire. Vous vantez avec juftice des exemples de bienfefance que les Anglais ont donnés, et des foufcriptions qu'ils ont ouvertes en faveur de leurs ennemis mêmes: mais les Anglais prétendent qu'ils ne fe font portés à ces actes d'humanité que depuis les livres des *Shaftesbury*, des *Bolingbroke*, des *Collins*, &c. Ils avouent qu'il n'y eut aucune action généreufe de cette nature dans le temps que *Cromwell* prêchait le fanatifme le fer à la main; aucune lorfque *Jacques I* écrivait fur la controverfe; aucune quand le tyran *Henri VIII* fefait le théologien: ils difent que le théifme feul a rendu la nation bienfefante. Vous pourrez tirer un grand parti de ces aveux, en montrant que c'èft l'adoration d'un DIEU qui eft la fource de tout bien, et que les difputes fur le dogme font la fource de tout mal. Retranchez de la morale de JESUS les fadaifes théologiques, elle reftera divine; c'eft un diamant couvert de fange et d'ordure.

Nous vous fouhaitons la modération et la paix.

CONSEILS RAISONNABLES

A M. BERGIER,

POUR LA DEFENSE DU CHRISTIANISME ;

Par une société de bacheliers en théologie.

I.

NOUS vous remercions, Monsieur, d'avoir essayé de justifier la religion chrétienne des reproches que le savant M. *Fréret* lui fait dans son livre ; et nous espérons que dans une nouvelle édition, vous donnerez à votre réponse encore plus de force et de vérité. Nous commençons par vous supplier, pour l'honneur de la religion, de la France, et de la maison royale, de retrancher ces cruelles paroles qui vous sont échappées : (*a*)

C'est une fausseté d'attribuer uniquement au fanatisme l'assassinat de Henri IV. Il n'est plus douteux que la vraie cause du parricide n'ait été la jalousie furieuse d'une femme, et l'ambition de quelques gens de la cour.

(*a*) Page 102.

Eſt-il poſſible, Monſieur, que pour défendre le chriſtianiſme, vous accuſiez une aïeule du roi régnant du plus horrible des parricides, je ne dis pas ſans la moindre preuve, je dis ſans la moindre préſomption? Eſt-ce à un défenſeur de la religion chrétienne à être l'écho de l'abbé *Langlet*, et à oſer affirmer même ce que ce compilateur n'a fait que ſoupçonner?

Un théologien ne doit pas adopter des bruits populaires. Quoi! Monſieur, une rumeur odieuſe l'emportera ſur les pièces authentiques du procès de *Ravaillac!* quoi! lorſque *Ravaillac* jure ſur ſa damnation à ſes deux confeſſeurs qu'il n'a point de complices, lorſqu'il le répète dans la torture, lorſqu'il le jure encore ſur l'échafaud, vous lui donnez pour complice une reine à qui l'hiſtoire ne reproche aucune action violente! (1)

Eſt-il poſſible que vous vouliez inſulter la maiſon royale pour diſculper le fanatiſme? mais n'eſt-ce pas ce même fanatiſme qui arma

(1) M. *Bergier* a répondu qu'il n'avait pas voulu parler de la reine, mais de la marquiſe de *Verneuil*: or il n'eſt pas beaucoup plus chrétien de charger gratuitement d'une imputation atroce la mémoire d'une femme que celle d'une reine. L'imputation eſt au moins également abſurde. La marquiſe de *Verneuil* était vindicative, mais elle était ambitieuſe; quel intérêt avait-elle de ſe mettre elle, ſa famille et ſon fils, à la merci de la reine qui la haïſſait, et qui l'avait outragée?

le jeune *Châtel ?* n'avoua-t-il pas qu'il n'assassina notre grand, notre adorable *Henri IV*, que pour être moins rigoureusement damné? et cette idée ne lui avait-elle point été inspirée par le fanatisme des jésuites ? *Jacques Clément* qui se confessa et qui communia pour se préparer saintement à l'assassinat du roi *Henri III*; *Balthazar Gérard*, qui se munit des mêmes sacremens avant d'assassiner le prince d'*Orange*, étaient-ils autre chose que des fanatiques? Nous vous montrerions cent exemples effroyables de ce que peut l'enthousiasme religieux, si vous n'en étiez pas instruit mieux que nous.

II.

Ayez encore la bonté de ne plus faire l'apologie du meurtre de *Jean Hus* et de *Jérôme de Prague* (*b*). Oui, Monsieur, le concile de Constance les assassina avec des formes juridiques, malgré le sauf-conduit de l'empereur. Jamais le droit des gens ne fut plus solennellement violé, jamais on ne commit une action plus atroce avec plus de cérémonies. Vous dites pour vos raisons : *La principale cause du supplice de Jean Hus fut les troubles que sa doctrine avait excités en Bohème...* Non, Monsieur, ce ne fut point le trouble excité en Bohème qui porta le concile à ce

(*b*) Page 106.

meurtre horrible. Il n'eſt pas dit un mot de ce trouble dans ſon libelle de proſcription appelé Décret. *Jean Hus* et *Jérôme de Prague* ne furent juridiquement aſſaſſinés que parce qu'ils n'étaient pas jugés orthodoxes, et qu'ils ne voulurent pas ſe rétracter. Il n'y avait encore aucun vrai trouble en Bohème. Ce fut cet aſſaſſinat qui fut vengé par vingt ans de troubles et de guerres civiles. S'il y avait eu des troubles, c'était à l'empereur, et non au concile à en juger; à moins qu'étant prêtre, vous ne prétendiez que les prêtres doivent être les ſeuls magiſtrats, comme on l'a prétendu à Rome.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt qu'il fut arrêté ſur un ſimple ordre du pape, de ce même pape *Jean XXIII*, chargé des crimes les plus énormes, mis enſuite en priſon lui-même, et dépoſé par le concile. Cet homme convaincu d'aſſaſſinat, de ſimonie et de ſodomie, ne fut que dépoſé; et *Jean* et *Jérôme*, pour avoir dit qu'un mauvais pape n'eſt point pape, que les chrétiens doivent communier avec du vin, et que l'Egliſe ne doit pas être trop riche, furent condamnés aux flammes.

Ne juſtifiez pas les crimes religieux; vous canoniſeriez bientôt la Saint-Barthelemi et les maſſacres d'Irlande; ce ne ſont pas là des preuves de la vérité du chriſtianiſme.

III.

Vous dites (c) : *Il eſt faux que l'on doive à la religion catholique les horreurs de la Saint-Barthelemi ;* hélas ! Monſieur, eſt-ce à la religion des Chinois et des brames qu'on en eſt redevable ?

IV.

Vous citez l'aveu d'un de vos ennemis (*d*) qui dit que les guerres de religion ont leur cauſe à la cour. Mais ne voyez-vous pas que cet auteur s'exprime auſſi mal qu'il penſe? ne ſavez-vous pas que ſous *François I*, *Henri II* et *François II*, on avait brûlé plus de quatre cents citoyens, et entre autres le conſeiller du parlement *Anne Dubourg*, avant que le prince de *Condé* prît ſecrétement le parti des réformés ? ſentez combien l'auteur que vous citez ſe trompe.

Nous vous défions de nous montrer aucune ſecte parmi nous, qui n'ait pas commencé par des théologiens et par la populace, à commencer par les querelles d'*Athanaſe* et d'*Arius*, juſqu'aux convulſionnaires. Quand les eſprits ſont échauffés; quand le gouvernement, en exerçant des rigueurs imprudentes, allume

(*c*) Page 112.
(*d*) Page 110. *J. J. Rouſſeau.*

lui-même par sa persécution le feu qu'il croit éteindre; quand les martyrs ont fait de nouveaux prosélytes; alors quelque homme puissant se met à la tête du parti; alors l'ambition crie de tous côtés: Religion, religion; DIEU, DIEU; alors on s'égorge au nom de DIEU. Voilà, Monsieur, l'histoire de toutes les sectes, excepté celle des primitifs appelés quakers.

Nous osons donc nous flatter que désormais, en réfutant M. *Fréret*, vous aurez plus d'attention à ne pas affaiblir notre cause par des allégations trop indignes de vous.

V.

Nous pensons qu'il faut convenir que la religion chrétienne est la seule au monde dans laquelle on ait vu une suite presque continue, pendant quatorze cents années, de discordes, de persécutions, de guerres civiles et d'assassinats, pour des argumens théologiques. Cette funeste vérité n'est que trop connue; plût à Dieu qu'on pût en douter! Il est donc, à notre avis, très-nécessaire que vous preniez une autre route Il faut que votre science et votre esprit se consacrent à démêler par quelle voie une religion si divine a pu seule avoir ce privilége infernal.

VI.

VI.

Nos adverſaires prétendent que la cauſe de ces fléaux ſi longs et ſi ſanglans eſt dans ces paroles de l'Evangile : *Je ſuis venu apporter le glaive et non la paix.*

Que celui qui n'écoute pas l'Egliſe ſoit comme un gentil, ou comme un chevalier romain, un fermier de l'empire ; (car publicain ſignifiait un chevalier romain, fermier des revenus de l'Etat.)

Ils diſent enſuite que JESUS étant venu donner une loi, n'a jamais rien écrit ; que les évangiles ſont obſcurs et contradictoires ; que chaque ſociété chrétienne les expliqua différemment ; que la plupart des docteurs eccléſiaſtiques furent des grecs platoniciens ; qui chargèrent notre religion de nouveaux myſtères dont il n'y a pas un ſeul mot dans les évangiles ; que ces évangiles n'ont point dit que JESUS fût conſubſtantiel à DIEU, que JESUS fût deſcendu aux enfers, qu'il eût deux natures et deux volontés, que *Marie* fût mère de DIEU, que les laïques ne duſſent pas faire la pâque avec du vin, qu'il y eût un chef d'Egliſe qui dût être ſouverain de Rome, qu'on dût acheter de lui des diſpenſes et des indulgences, qu'on dût adorer les cadavres d'un culte de dulie, et cent autres

nouveautés qui ont ensanglanté la terre pendant tant de siècles. Ce sont-là les funestes assertions de nos ennemis ; ce sont-là les prestiges que vous deviez détruire.

V I I.

Il serait très-digne de vous de distinguer ce qui est nécessaire et divin, de ce qui est inutile et d'invention humaine.

Vous savez que la première nécessité est d'aimer DIEU et son prochain, comme tous les peuples éclairés l'ont reconnu de tous les temps. La justice, la charité marchent avant tout. La *Brinvilliers*, la *Voisin*, la *Tophana*, cette célèbre empoisonneuse de Naples, croyaient que JESUS-CHRIST avait deux natures et une personne, et que le Saint-Esprit procédait du Père et du Fils. *Ravaillac*, le jésuite *le Tellier*, et *Damiens*, en étaient persuadés. Il faut donc, à ce qu'il nous semble, insister beaucoup sur ce premier, sur ce grand devoir d'aimer DIEU, de le craindre et d'être juste. (*e*)

(*e*) *Diliges Dominum Deum tuum, et proximum tuum sicut te ipsum.*

VIII.

A l'égard de la foi, comme les écrits de St *Paul* ſont les ſeuls dans leſquels le précepte de croire ſoit expoſé avec étendue, ne pourriez-vous pas expliquer clairement ce que veut dire ce grand apôtre par ces paroles divines, adreſſées aux juifs de Rome et non aux Romains, car les Juifs n'étaient pas romains ?

La circonciſion eſt utile ſi vous obſervez la loi judaïque ; mais ſi vous prévariquez contre cette loi, votre circonciſion devient prépuce. Si donc le prépuce garde les juſtices de la loi, ce prépuce ne ſera-t-il pas réputé circonciſion ? Ce qui eſt prépuce de ſa nature, conſommant la loi, te jugera toi qui prévariques contre la loi par la lettre et la circonciſion ; et enſuite, *détruiſons-nous donc la loi ?* (c'eſt toujours la loi judaïque) *à* DIEU *ne plaiſe, mais nous établiſſons la foi.... Si Abraham a été juſtifié par ſes œuvres, il y a de quoi ſe glorifier, mais non devant* DIEU.

Il y a cent autres endroits pareils qui, mis par vous dans un certain jour, pourraient éclairer nos incrédules, dont le nombre prodigieux augmente ſi ſenſiblement.

IX.

Après ces préliminaires, venons à préſent, Monſieur, à votre diſpute avec feu M. *Fréret*, ſur la manière dont il faut s'y prendre pour réfuter nos ennemis.

Nous aurions ſouhaité que vous euſſiez donné moins de priſe contre vos apologies, en regardant comme des auteurs irréfragables *Tertullien* et *Eusèbe.* Vous ſavez bien que le révérend père *Mallebranche* traite de fou *Tertullien*, et qu'*Eusèbe* était un arien qui compilait tous les contes d'*Hégéſippe.* Ne montrons jamais nos côtés faibles, quand nous en avons de ſi forts.

X.

Nous ſommes fâchés que vous avanciez (*f*) *que les auteurs des évangiles n'ont point voulu inſpirer d'admiration pour leur maître.* Il eſt évident qu'on veut inſpirer de l'admiration pour celui dont on dit qu'il s'eſt transfiguré ſur le Thabor, et que ſes habits ſont devenus tout blancs pendant la nuit; qu'*Elie* et *Moïſe* ſont venus converſer avec lui; qu'il a confondu les docteurs dès ſon enfance; qu'il a fait des miracles, qu'il a reſſuſcité des morts,

(*f*) Page 23.

qu'il s'eſt reſſuſcité lui-même. Vous avez peut-être voulu dire que le ſtyle des évangiles eſt très-ſimple ; qu'il n'a rien d'admirable ; nous en convenons : mais il faut convenir auſſi qu'ils tendent, dans leur ſimplicité, à rendre admirable JESUS-CHRIST, comme ils le doivent.

Il n'y a en cela nulle différence entre ce qui nous reſte des cinquante évangiles rejetés et les quatre évangiles admis. Tous parlent avec cette même ſimplicité que nos adverſaires appellent groſſièreté : exceptons-en le premier chapitre de S[t] *Jean*, que les alogiens et d'autres ont cru n'être pas de lui. Il eſt tout à fait dans le ſtyle platonicien ; et nos adverſaires ont toujours ſoupçonné qu'un grec platonicien en était l'auteur.

X I.

VOUS prétendez, Monſieur (*g*), que feu M. *Fréret* confond deux choſes très-différentes, la vérité des évangiles et leur authenticité. Comment n'avez-vous pas pris garde qu'il faut abſolument que ces écrits ſoient authentiques pour être reconnus vrais ? Il n'en eſt pas d'un livre divin qui doit contenir notre loi, comme d'un ouvrage profane : celui-ci

(*g*) Page 16.

peut être vrai, sans avoir des témoignages publics et irréfragables qui déposent en sa faveur. L'histoire de *Philippe de Comines* peut contenir quelques vérités sans le sceau de l'approbation des contemporains ; mais les actions d'un DIEU doivent être constatées par le témoignage le plus authentique. Tout homme peut dire : DIEU m'a parlé, DIEU a fait tels et tels prodiges ; mais on ne doit le croire qu'après avoir entendu soi-même cette voix de DIEU, après avoir vu soi-même ces prodiges ; et si on ne les a ni vus ni entendus, il faut des enquêtes qui nous tiennent lieu de nos yeux et de nos oreilles.

Plus ce qu'on nous annonce est surnaturel et divin, plus il nous faut de preuves. Je ne croirai point la foule des historiens qui ont dit que *Vespasien* guérit un aveugle et un paralytique, s'ils ne m'apportent des preuves authentiques et indubitables de ces deux miracles.

Je ne croirai point ceux d'*Apollonius* de Thyane, s'ils ne sont constatés par la signature de tous ceux qui les ont vus. Ce n'est pas assez ; il faut que ces témoins aient tous été irréprochables, incapables d'être trompeurs et d'être trompés ; et encore après toutes ces conditions essentielles, tous les gens sensés douteront de la vérité de ces faits ; ils en

douteront, parce que ces faits ne font point dans l'ordre de la nature.

C'eft donc à vous, Monfieur, de nous prouver que les évangiles ont toute l'authenticité que nous exigeons fur les miracles de *Vefpafien* et d'*Appollonius* de Thyane. Le nom d'évangile n'a été connu d'aucun auteur romain ; ces livres étaient même en très-peu de mains parmi les chrétiens. C'était entre eux un myftère facré qui n'était même jamais communiqué aux catéchumènes pendant les trois premiers fiècles. Les évangiles font vrais, mais on vous foutiendra qu'ils n'étaient pas authentiques. Les miracles de l'abbé *Pâris* ont eu mille fois plus d'authenticité ; ils ont été recueillis par un magiftrat, fignés d'un nombre prodigieux de témoins oculaires, préfentés publiquement au roi par ce magiftrat même. Jamais il n'y eut rien de plus authentique ; et cependant jamais rien de plus faux, de plus ridicule et de plus univerfellement méprifé.

Voyez, Monfieur, à quoi vous nous expofez par vos raifonnemens qu'on peut fi aifément faire valoir contre nos faintes vérités.

XII

JESUS, dites-vous (*h*), *nous a affuré lui-même de fa propre bouche qu'il était né d'une*

(*h*) Page 23.

vierge par l'opération du Saint-Esprit. Hélas, Monsieur, où avez-vous pris cette étrange anecdote ? Jamais JESUS n'a dit cela dans aucun de nos quatre évangiles ; jamais il n'a même rien dit qui en approche. Est-il possible que vous ayez préparé un tel triomphe à nos ennemis ? est-il permis de citer à faux JESUS-CHRIST ? avez-vous pu lui attribuer de votre propre main ce que sa propre bouche n'a point prononcé ? avez-vous pu imaginer qu'on serait assez ignorant pour vous en croire sur votre propre méprise ? et cela seul ne répand-il pas une dangereuse faiblesse sur votre propre livre ?

XIII.

Nous vous fesons, Monsieur, des représentations sans suite, comme vous écrivez ; mais elles tendent toutes au même but. Vous dites que c'est une témérité condamnable dans M. *Fréret*, d'avoir soutenu que le symbole des apôtres n'avait point été fait par les apôtres. Rien n'est cependant plus vrai que cette assertion du savant *Fréret.* Ce symbole, qui est sans doute un résumé de la croyance des apôtres, fut rédigé en articles distincts vers la fin du quatrième siècle. En effet, si les apôtres avaient composé cette formule pour servir de règle aux fidèles, les Actes des

apôtres

apôtres auraient-ils paſſé ſous ſilence un fait ſi important ? Avouons que le fauſſaire qui attribue à S[t] *Auguſtin* l'hiſtoire du ſymbole des apôtres dans ſon ſermon XL, eſt bien répréhenſible. Il fait parler ainſi S[t] *Auguſtin : Pierre* dit, *je crois en* DIEU *père tout-puiſſant ; André* dit, *et en* JESUS-CHRIST *ſon fils ; Jacques* ajouta, *qui a été conçu du Saint-Eſprit*, &c. Dans le ſermon CXV tout cet ordre eſt renverſé. Malheureuſement le premier auteur de ce conte eſt S[t] *Ambroiſe* dans ſon trente-huitième ſermon. Tout ce que nous pouvons faire, c'eſt d'avouer que S[t] *Ambroiſe* et S[t] *Auguſtin*, étant hommes et ſujets à l'erreur, ſe ſont trompés ſur la foi d'une tradition populaire.

XIV.

HELAS ! que les premiers chrétiens n'ont-ils pas ſuppoſé ? Le Teſtament des douze patriarches, les Conſtitutions apoſtoliques, des vers des ſibylles en acroſtiches, des lettres de *Pilate*, des lettres de *Paul* à *Sénèque*, des lettres de JESUS-CHRIST à un prince d'Edeſſe, &c. &c. Ne le diſſimulons point, à peine avaient-ils dans le ſecond ſiècle un ſeul livre qui ne fût ſuppoſé. Tout ce qu'on a répondu avant vous, c'eſt que ce ſont des fraudes pieuſes ; mais que direz-vous quand on vous ſoutiendra

que toute fraude eſt impie, et que c'eſt un crime de ſoutenir la vérité par le menſonge ?

X V.

Que vous importe que le livre des paſteurs ſoit d'*Hermas*? Quel que ſoit ſon auteur, le livre en eſt-il moins ridicule ? reliſez-en ſeulement les premières lignes, et vous verrez s'il y a rien de plus platement fou. *Celui qui m'avait nourri vendit un jour une certaine fille à Rome. Or après pluſieurs années je la vis et je la reconnus ; et je commençais à l'aimer comme ma ſœur. Quelque temps après je la vis ſe baigner dans le Tibre, je lui tendis la main, je la fis ſortir de l'eau ; et l'ayant regardée, je diſais dans mon cœur que je ſerais heureux ſi j'avais une telle femme ſi belle et ſi bien priſe !*

Ne trouvez-vous pas, Monſieur, qu'il eſt bien eſſentiel au chriſtianiſme que ces bêtiſes aient été écrites par un *Hermas*, ou par un autre ?

X V I.

Cessez de vouloir juſtifier la fraude de ceux qui inférèrent dans l'hiſtoire de *Flavien Joſephe* ce fameux paſſage touchant JESUS-CHRIST, paſſage reconnu pour faux par tous les vrais ſavans. Quand il n'y aurait dans ce paſſage ſi mal-adroit que ces ſeuls mots : *Il était le chriſt*, ne ſerait-il pas ſuffiſant pour conſtater la fraude aux yeux de tout homme de bon ſens ? N'eſt-il

pas abſurde que *Joſephe*, ſi attaché à ſa nation et à ſa religion, ait reconnu JESUS pour *chriſt* ? Eh, mon ami, ſi tu le crois *chriſt*, fais-toi donc chrétien ; ſi tu le crois chriſt fils de DIEU, DIEU lui-même, comment n'en dis-tu que quatre mots ?

Prenez garde, Monſieur, quand on combat dans le ſiècle où nous ſommes en faveur des fraudes pieuſes des premiers ſiècles, il n'y a point d'homme de bon ſens qui ne vous faſſe perdre votre cauſe. Confeſſons, encore une fois, que toutes ces fraudes ſont très-criminelles ; mais ajoutons qu'elles ne ſont tort à la vérité, que par l'embarras extrême et par la difficulté qu'on éprouve tous les jours en voulant diſtinguer le vrai du faux.

XVII.

LAISSEZ-LA, croyez-moi, le voyage de St *Pierre* à Rome, et ſon pontificat de vingt-cinq ans. S'il était allé à Rome, les Actes des apôtres en auraient dit quelque choſe ; St *Paul* n'aurait pas dit expreſſément : Mon évangile eſt pour le prépuce, et celui de *Pierre* pour les circoncis (*i*). Un voyage à Rome eſt bien mal prouvé quand on eſt forcé de dire qu'une lettre écrite de Babylone a été écrite de Rome. Pourquoi St *Pierre* ſeul de tous les diſciples de JESUS

(*i*) Epît. aux Galates chap. II.

aurait-il dissimulé le lieu d'où il écrivait? Cette fausse date est-elle encore une fraude pieuse ? quand vous datez vos lettres de Besançon, cela veut-il dire que vous êtes à Quimper-Corentin?

Il y a très-grande apparence que si on avait été bien persuadé dans les premiers siècles du séjour de S[t] *Pierre* à Rome, la première église qu'on y a bâtie n'aurait pas été dédiée à S[t] *Jean*. Les premiers qui ont parlé de ce voyage méritent-ils d'ailleurs tant de croyance? Ces premiers auteurs sont *Marcel*, *Abdias* et *Hégésippe*. Franchement, ce qu'ils rapportent du défi fait par *Simon* le prétendu magicien à *Simon Pierre* le prétendu voyageur, l'histoire de leurs chiens et de leur querelle en présence de l'empereur *Néron*, ne donnent pas une idée bien avantageuse des écrivains de ce temps-là. Ne fouillons plus dans ces masures; leurs décombres nous feraient trop souvent tomber.

XVIII.

Nous avons peur que vous n'ayez raisonné d'une manière dangereuse en vous prévalant du témoignage de l'empereur *Julien*. Songez que nous n'avons point tout l'ouvrage de *Julien;* nous n'en avons que des fragmens rapportés par S[t] *Cyrille* son adversaire, qui ne lui répondit qu'après sa mort; ce qui n'est pas généreux. Pensez-vous en effet que *Cyrille* ne

lui aura pas fait dire tout ce qui pouvait être le plus aiſément réfuté ? Et penſez-vous que *Cyrille* l'ait en effet combattu avec avantage ? Peſez bien les paroles qu'il rapporte de cet empereur; les voici : JESUS *n'a fait pendant ſa vie aucune action remarquable, à moins qu'on ne regarde comme une grande merveille de guérir des boiteux et des aveugles, et d'exorciſer les démons dans les villages de Bethzaïde et de Béthanie.*

Le ſens de ces paroles n'eſt-il pas évidemment : » JESUS n'a rien fait de grand ? Vous » prétendez qu'il a paſſé pour guérir des aveugles et des boiteux, et pour chaſſer des » démons; mais tous nos demi-dieux ont eu » la réputation de faire de bien plus grandes » choſes : il n'eſt aucun peuple qui n'ait ſes » prodiges, il n'eſt aucun temple qui n'atteſte » des guériſons miraculeuſes. Vous n'avez en » cela aucun avantage ſur nous; au contraire, » notre religion a cent fois plus de prodiges » que la vôtre. Si vous avez fait de JESUS un » Dieu, nous avons fait avant vous cent dieux » de cent héros; nous poſſédons plus de dix » mille atteſtations de guériſons opérées au » temple d'*Eſculape*, et dans les autres temples. » Nous enchantions les ſerpens, nous chaſſions les mauvais génies avant que vous » exiſtaſſiez. Pour nous prouver que votre » Dieu l'emporte ſur les nôtres, et eſt le Dieu

„ véritable, il faudrait qu'il se fût fait connaître „ par toutes les nations ; rien ne lui était plus „ aisé ; il n'avait qu'un mot à dire ; il ne devait „ pas se cacher sous la forme d'un charpentier „ de village. Le DIEU de l'univers ne devait „ pas être un misérable juif condamné au „ supplice des esclaves. Enfin de quoi vous „ avisez-vous, charlatans et fanatiques nou- „ veaux, de vous préférer insolemment aux „ anciens charlatans et aux anciens fana- „ tiques ? „

Voilà nettement le sens des paroles de *Julien*. Voilà surement son opinion, voilà son argument dans toute sa force ; il nous fait frémir ; nous ne le rapportons qu'avec horreur ; mais personne n'y a jamais répondu : vous ne deviez pas exposer la religion chrétienne à de si terribles rétorsions.

XIX.

Vous avouez qu'il y a eu souvent de la fraude et des illusions dans les possessions et dans les exorcismes ; et après cet aveu, vous voulez prouver que JESUS envoya le diable, du corps de deux possédés, dans le corps de deux mille cochons qui allèrent se noyer dans le lac de Génézareth. Ainsi un diable se trouva dans deux mille corps à la fois, ou si vous

voulez deux diables dans mille corps, ou bien DIEU envoya deux mille diables.

Pour peu que vous euffiez eu de prudence, vous n'auriez pas parlé d'un tel miracle; vous n'auriez pas excité les rifées de tous les gens de bon fens; vous auriez dit avec le grand *Origène* que ce font des types, des paraboles; vous vous feriez fouvenu qu'il n'y eut jamais de cochons chez les Juifs ni chez les Arabes leurs voifins; vous auriez fait réflexion, que fi, contre toute vraifemblance, quelque marchand eût conduit deux mille cochons dans ces contrées, JESUS aurait commis une très-méchante action de noyer ces deux mille porcs; qu'un tel troupeau eft une richeffe très-confidérable. Le prix de deux mille porcs a toujours furpaffé celui de dix mille moutons. Noyer ces bêtes ou les empoifonner c'eft la même chofe. Que feriez-vous d'un homme qui aurait empoifonné dix mille moutons?

Des témoins oculaires, dites-vous, rapportent cette hiftoire. Ignorez-vous ce que répondent les incrédules? Ils ne regardent comme vrais témoins oculaires que des citoyens domiciliés dignes de foi qui, interrogés publiquement par le magiftrat fur un fait extraordinaire, dépofent unanimement qu'ils l'ont vu, qu'ils l'ont examiné; des témoins qui ne fe contredifent jamais; des témoins dont la dépofition

eſt conſervée dans les archives publiques, revêtue de toutes les formes. Sans ces conditions, ils ne peuvent croire un fait ridicule en lui-même, et impoſſible dans les circonſtances dont on l'accompagne. Ils rejettent avec indignation et avec dédain des témoins dont les livres n'ont été connus dans le monde que plus de cent années après l'événement ; des livres dont aucun auteur contemporain n'a jamais parlé ; des livres qui ſe contrediſent les uns les autres à chaque page ; des livres qui attribuent à JESUS deux généalogies abſolument différentes, et qui ne ſont que la généalogie de *Joſeph*, qui n'eſt point ſon père ; des livres pour leſquels, diſent-ils, vous auriez le plus profond mépris, et que vous ne daigneriez pas réfuter s'ils étaient écrits par des hommes d'une autre religion que la vôtre. Ils crient que vous penſez comme eux dans le fond de votre cœur, et que vous avez la lâcheté de ſoutenir ce qu'il vous eſt impoſſible de croire. Pardonnez-nous de vous rapporter leurs funeſtes diſcours. Nous n'en uſons ainſi que pour vous convaincre qu'il fallait employer, pour ſoutenir la religion chrétienne, une méthode toute différente de celle dont on s'eſt ſervi juſqu'à préſent. Il eſt évident qu'elle eſt très-mauvaiſe, puiſqu'à meſure qu'on fait un nouveau livre dans ce goût, le nombre des incrédules

augmente. L'ouvrage de l'abbé *Houtteville*, qui ne chercha qu'à étaler de l'eſprit et des mots nouveaux, a produit une foule de contradicteurs ; et nous craignons que le vôtre n'en faſſe naître davantage.

X X.

DIEU nous préſerve de penſer que vous ſacrifiez la vérité à un vil intérêt ; que vous êtes du nombre de ces malheureux mercenaires qui combattent par des argumens, pour aſſurer et pour faire reſpecter les immenſes fortunes de leurs maîtres ; qui s'exténuent dans la triſte recherche de tous les fatras théologiques, afin que de voluptueux ignorans, comblés d'or et d'honneurs, laiſſent tomber pour eux quelques miettes de leur table ! Nous ſommes très-loin de vous prêter des vues ſi baſſes et ſi odieuſes. Nous vous regardons comme un homme abuſé par la ſimplicité de ſa candeur.

Vous alléguez, pour prouver la réalité des poſſeſſions, que St *Paulin* vit un poſſédé qui ſe tenait les pieds en haut à la voûte d'une égliſe, et qui marchait la tête en bas ſur cette voûte comme un antipode, ſans que ſa robe ſe retrouſsât ; vous ajoutez que St *Paulin*, ſurpris d'une marche ſi extraordinaire, crut mon homme poſſédé du diable, et envoya vîte chercher des reliques de St *Félix* de Nole, qui

le guérirent ſur le champ. Cette cure conſiſtait apparemment à le faire tomber de la voûte, la tête la première. Eſt-il poſſible, Monſieur, que dans un ſiècle tel que le nôtre, vous oſiez rapporter de telles niaiſeries qui auraient été ſifflées au quinzième ſiècle !

Vous ajoutez que *Sulpice Sévère* atteſte qu'un homme à qui on avait donné des reliques de St *Martin* s'éleva tout d'un coup en l'air, les bras étendus, et y reſta long-temps. Voilà ſans doute un beau miracle, bien utile au genre humain, bien édifiant ! comptez-vous cela, Monſieur, parmi les preuves du chriſtianiſme ?

Nous vous conſeillons de laiſſer ces hiſtoires avec celle de St *Paul l'hermite*, à qui un corbeau apporta tous les jours pendant quarante ans la moitié d'un pain, et à qui il apporta un pain entier quand St *Antoine* vint dîner avec lui ; avec l'hiſtoire de St *Pacôme*, qui feſait ſes viſites monté ſur un crocodile ; avec celle d'un autre St *Paul hermite*, qui trouvant un jour un jeune homme couché avec ſa femme, lui dit : Couchez avec ma femme tant que vous voudrez, et avec mes enfans auſſi ; après quoi il alla dans le déſert.

XXI.

ENFIN, Monſieur, vous regrettez que les poſſeſſions du diable, les ſortiléges et la magie

ne ſoient plus de mode, (ce ſont vos expreſſions) nous joignons nos regrets aux vôtres. Nous convenons en effet que l'ancien Teſtament eſt fondé en partie ſur la magie ; témoin les miracles des ſorciers de *Pharaon*, la pythoniſſe d'Endor, les enchantemens des ſerpens, &c. Nous ſavons auſſi que JESUS donna miſſion à ſes diſciples de chaſſer les diables ; mais, croyez-moi, ce ſont-là de ces choſes dont il eſt convenable de ne jamais parler. Les papes ont très-ſagement défendu la lecture de la Bible ; elle eſt trop dangereuſe pour ceux qui n'écoutent que leur raiſon : elle ne l'eſt pas pour vous qui êtes théologien, et qui ſavez immoler la raiſon à la théologie ; mais quel trouble ne jette-t-elle pas dans un nombre prodigieux d'ames éclairées et timorées ? Nous ſommes témoins que votre livre leur imprime mille doutes. Si tous les laïques avaient le bonheur d'être ignorans, ils ne douteraient pas. Ah, Monſieur, que le ſens commun eſt fatal !

XXII.

VOUS auriez pu vous paſſer de dire que les apôtres et les diſciples ne s'adreſsèrent pas ſeulement à la plus vile populace, mais qu'ils perſuadèrent auſſi quelques grands ſeigneurs. Premièrement, ce fait eſt évidemment faux. En ſecond lieu, cela marque un peu trop d'envie

de plaire aux grands ſeigneurs de l'Égliſe d'aujourd'hui, et vous ſavez trop bien que du temps des apôtres, il n'y avait ni évêque intitulé monſeigneur et doté de cent mille écus de rentes, ni d'abbé croſſé, mitré, ni ſerviteur des ſerviteurs de DIEU, maître de Rome et de la cinquième partie de l'Italie.

XXIII.

VOUS parlez toujours de martyrs. Eh ! Monſieur, ne ſentez-vous pas combien cette miſérable preuve s'élève contre nous ? Inſenſés et cruels que nous ſommes ! quels barbares ont jamais fait plus de martyrs que nos barbares ancêtres ? Ah ! Monſieur, vous n'avez donc pas voyagé ; vous n'avez pas vu à Conſtance la place où *Jérôme de Prague* dit à un des bourreaux du concile, qui voulait allumer ſon bûcher par derrière : *Allume par-devant ; ſi j'avais craint les flammes je ne ſerais pas venu ici.*

Avez-vous jamais paſſé dans Paris par la Grève, où le conſeiller-clerc *Anne Dubourg*, neveu du chancelier, chanta des cantiques avant ſon ſupplice ? Savez-vous qu'il fut exhorté à cette héroïque conſtance par une jeune femme de qualité, nommée madame de *la Caille*, qui fut brûlée quelques jours après lui ? elle était chargée de fers dans un cachot voiſin du ſien, et ne recevait le jour que par une petite grille

pratiquée en haut dans le mur qui féparait ces deux cachots. Cette femme entendait le confeiller qui difputait fa vie contre fes juges par les formes des lois. *Laiffez là*, lui cria-t-elle, *ces indignes formes; craignez-vous de mourir pour votre* DIEU ?

Voilà ce qu'un indigne hiftorien tel que le jéfuite *Daniel* n'a garde de rapporter, et ce que d'*Aubigné* et les contemporains nous certifient.

Faut-il vous montrer ici la foule de ceux qui furent exécutés à Lyon dans la place des Terreaux, depuis 1546 ? Faut-il vous faire voir mademoifelle de *Cagnon*, fuivant dans une charrette cinq autres charrettes chargées d'infortunés condamnés aux flammes, parce qu'ils avaient le malheur de ne pas croire qu'un homme pût changer du pain en DIEU ? Cette fille, malheureufement perfuadée que la religion réformée eft la véritable, avait toujours répandu des largeffes parmi les pauvres de Lyon ; ils entouraient, en pleurant, la charrette où elle était traînée, chargée de fers. *Hélas !* lui criaient-ils, *nous ne recevrons plus d'aumônes de vous. Eh bien*, dit-elle, *vous en recevrez encore*, et elle leur jeta fes mules de velours que fes bourreaux lui avaient laiffées.

Avez-vous vu la place de l'eftrapade à Paris ? elle fut couverte fous *François I* de corps réduits en cendres. Savez-vous comme on les fefait

mourir ? on les fufpendait à de longues bafcules qu'on élevait et qu'on baiffait tour à tour fur un vafte bûcher, afin de leur faire fentir plus long-temps toutes les horreurs de la mort la plus douloureufe. On ne jetait ces corps fur les charbons ardens que lorfqu'ils étaient prefque entièrement rôtis, et que leurs membres retirés, leur peau fanglante et confumée, leurs yeux brûlés, leur vifage défiguré ne leur laiffaient plus l'apparence de la figure humaine.

Le jéfuite *Daniel* fuppofe, fur la foi d'un infame écrivain de ce temps-là, que *François I* dit publiquement qu'il traiterait ainfi le dauphin fon fils, s'il donnait dans les opinions des réformés ; perfonne ne croira qu'un roi qui ne paffait pas pour un *Néron*, ait jamais prononcé de fi abominables paroles. Mais la vérité eft que, tandis qu'on fefait à Paris ces facrifices de fauvages, qui furpaffent tout ce que l'inquifition a jamais fait de plus horrible, *François I* plaifantait avec fes courtifans, et couchait avec fa maîtreffe.

Ce ne font pas là, Monfieur, des hiftoires de Ste *Potamienne*, de Ste *Urfule*, et des onze mille vierges. C'eft un récit fidèle de ce que l'hiftoire a de moins incertain.

Le nombre des martyrs réformés, foit vaudois, foit albigeois, foit évangélistes, eft

innombrable. Un de vos ancêtres, du moins un homme de votre nom, *Pierre Bergier*, fut brûlé à Lyon en 1552, avec *René Poyet*, parent du chancelier *Poyet*. On jeta dans le même bûcher *Jean Chambon*, *Louis Dimonet*, *Louis de Marſac*, *Etienne de Gravot*, et cinq jeunes écoliers. Je vous ferais trembler ſi je vous feſais voir la liſte des martyrs que les proteſtans ont conſervée.

Pierre Bergier chantait un pſaume de *Marot* en allant au ſupplice. Dites-nous de bonne foi ſi vous chanteriez un pſaume latin en pareil cas? Dites-nous ſi le ſupplice de la potence, de la roue ou du feu, eſt une preuve de la religion? c'eſt une preuve ſans doute de la barbarie humaine; c'eſt une preuve que d'un côté il y a des bourreaux, et de l'autre des perſuadés.

Non, ſi vous voulez rendre la religion chrétienne aimable, ne parlez jamais de martyrs; nous en avons fait cent fois plus que les païens. Nous ne voulons point répéter ici ce qu'on a tant dit des maſſacres des Albigeois, des habitans de Mérindol, de la Saint-Barthelemi, de ſoixante ou quatre-vingts mille irlandais proteſtans, égorgés, aſſommés, pendus, brûlés par les catholiques, de ces millions d'indiens tués comme des lapins dans des garennes, aux ordres de quelques moines. Nous frémiſſons, nous gémiſſons; mais il faut le dire, parler des

martyrs à des chrétiens, c'eſt parler de gibets et de roues à des bourreaux et à des recors.

XXIV.

Que pourrions-nous vous repréſenter encore, Monſieur, après ce tableau auſſi vrai qu'épouvantable que vous nous avez forcé de vous tracer de nos mains tremblantes? Oui, à la honte de la nature, il y a encore des fanatiques aſſez barbares, des hommes aſſez dignes de l'enfer, pour dire qu'il faut faire périr dans les ſupplices tous ceux qui ne croient pas à la religion chrétienne, que vous avez ſi mal défendue. C'eſt ainſi que penſent encore les inquiſiteurs; tandis que les rois et leurs miniſtres, devenus plus humains, émouſſent dans toute l'Europe le fer dont ces monſtres ſont armés. Un évêque en Eſpagne a proféré ces paroles devant des témoins reſpectables de qui nous les tenons: *Le miniſtre d'Etat qui a ſigné l'expulſion des jéſuites, mérite la mort.* Nous avons vu des gens qui ont toujours à la bouche ces mots cruels, *contrainte et châtiment*, et qui diſent hautement que le chriſtianiſme ne peut ſe conſerver que par la terreur et par le ſang.

Je ne veux pas vous citer ici un autre évêque de la plus baſſe naiſſance qui, ſéduit par un fanatique, s'eſt expliqué avec plus de fureur

qu'on

qu'on n'en a jamais reproché aux *Dioclétiens* et aux *Décius*.

La terre entière s'eſt élevée contre les jéſuites, parce qu'ils étaient perſécuteurs ; mais qu'il ſe trouve quelque prince aſſez peu éclairé, aſſez mal conſeillé, aſſez faible, pour donner ſa confiance à un capucin, à un cordelier ; vous verrez les cordeliers et les capucins auſſi inſolens, auſſi intrigans, auſſi perſécuteurs, auſſi ennemis de la puiſſance civile que les jéſuites l'ont été. Il faut que la magiſtrature ſoit par-tout occupée ſans ceſſe à réprimer les attentats des moines. Il y a maintenant dans Paris un cordelier qui prêche avec la même impudence et la même fureur que le cordelier *Feu-ardent* prêchait du temps de la ligue.

Quel homme a jamais été plus perſécuteur, chez ces mêmes cordeliers, que leur prédicateur *Poiſſon* ? Il exerça ſur eux un pouvoir ſi tyrannique, que le miniſtère fut obligé de le faire dépoſer de ſa place de provincial et de l'exiler. Que n'eût-il point fait contre les laïques ? Mais cet ardent perſécuteur était-il un homme perſuadé, un fanatique de religion ? non, c'était le plus hardi débauché qui fût dans tout l'ordre ; il ruina le grand couvent de Paris en filles de joie. Le procès de la femme du *Moutier*, qui redemanda quatre mille francs après la mort de ce moine, exiſte encore au

greffe de la tournelle criminelle. Percez la muraille du parvis avec *Ezéchiel* (*k*), vous verrez des ferpens, des monftres, et l'abomination de la maifon d'Ifraël.

X X V.

Si vous avez malheureufement invité nos ennemis à s'irriter de tant de fcandales, de tant de cruautés, d'une foif fi intariffable de l'argent, des honneurs et du pouvoir de cette lutte éternelle de l'Eglife contre l'Etat, de ces procès interminables dont les tribunaux retentiffent, ne leur apprêtez point à rire en difcutant des hiftoires qu'on ne doit jamais approfondir. Qu'importe, hélas ! à notre falut que le démon *Afmodée* ait tordu le cou à fept maris de *Sara*, et qu'il foit aujourd'hui enchaîné chez les Turcs dans la haute Egypte ou dans la baffe ?

Vous auriez pu vous abftenir de louer l'action de *Judith*, qui affaffina *Holopherne* en couchant avec lui. Vous dites, pour la juftifier (*l*), que *chez les anciens peuples*, *comme chez les fauvages*, *le droit de la guerre était féroce et inhumain*. Vous demandez *en quoi l'action de Judith eft différente de celle de Mutius Scevola ?* Voici la différence, Monfieur; *Scevola* n'a point couché avec *Porfenna*, et *Tite-Live* n'eft

(*k*) *Ezéchiel*, chap. VII, v. 7.
(*l*) Page 154, deuxième pièce.

point mis par le concile de Trente au rang des livres canoniques.

Pourquoi vouloir examiner l'édit d'*Assuérus*, qui fit publier que dans dix mois on massacrerait tous les Juifs, parce qu'un deux n'avait pas salué *Aman ?* Si ce roi a été insensé, s'il n'a pas prévu que les Juifs auraient pendant dix mois le temps de s'enfuir, quel rapport cela peut-il avoir à nos devoirs, à la piété, à la charité ?

On vous arrêterait à chaque page, à chaque ligne : il n'y en a presque point qui ne prépare un funeste triomphe à nos ennemis.

Enfin, Monsieur, nous sommes persuadés que, dans le siècle où nous vivons, la plus forte preuve qu'on puisse donner de la vérité de notre religion est l'exemple de la vertu. La charité vaut mieux que la dispute. Une bonne action est préférable à l'intelligence du dogme. Il n'y a pas huit cents ans que nous savons que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ; mais tout le monde sait depuis quatre mille ans qu'il faut être juste et bienfesant. Nous en appelons de vòtre livre à vos mœurs mêmes, et nous vous conjurons de ne point déshonorer des mœurs si honnêtes par des argumens si faibles et si misérables, &c.

Signé, CHAMBON, DUMOULINS,
DESJARDINS et VERZENOT.

LES QUESTIONS

DE ZAPATA,

TRADUITES PAR LE SIEUR TAMPONET, DOCTEUR EN SORBONNE.

Le licencié Zapata, nommé professeur en théologie dans l'université de Salamanque, présenta ces questions à la junta des docteurs, en 1629. Elles furent supprimées. L'exemplaire espagnol est dans la bibliothèque de Brunsvick.

SAGES MAITRES,

1°. COMMENT dois-je m'y prendre pour prouver que les Juifs, que nous fesons brûler par centaines, furent pendant quatre mille ans le peuple chéri de DIEU ?

2°. Pourquoi DIEU, qu'on ne peut sans blasphème regarder comme injuste, a t-il pu abandonner la terre entière pour la petite horde juive, et ensuite abandonner sa petite horde pour une autre, qui fut pendant deux cents ans beaucoup plus petite et plus méprisée ?

3°. Pourquoi a-t-il fait une foule de miracles incompréhenſibles, en faveur de cette chétive nation, avant les temps qu'on nomme *hiſtoriques?* Pourquoi n'en fait-il plus depuis quelques ſiècles ? et pourquoi n'en voyons-nous jamais, nous qui ſommes le peuple de DIEU?

4°. Si DIEU eſt le Dieu d'*Abraham*, pourquoi brûlez-vous les enfans d'*Abraham?* et ſi vous les brûlez, pourquoi récitez-vous leurs prières, même en les brûlant? Comment, vous qui adorez le livre de leur loi, les faites-vous mourir pour avoir ſuivi leur loi ?

5°. Comment concilierai-je la chronologie des Chinois, des Chaldéens, des Phéniciens, des Egyptiens, avec celle des Juifs ? et comment accorderai-je entre elles quarante manières différentes de ſupputer les temps chez les commentateurs ? Je dirai que DIEU dicta ce livre ; et on me répondra que DIEU ne ſait donc pas la chronologie.

6°. Par quels argumens prouverai-je que les livres attribués à *Moïſe* furent écrits par lui dans le déſert? a-t-il pu dire qu'il écrivait au-delà du Jourdain, quand il n'a jamais paſſé le Jourdain ? On me répondra que DIEU ne ſait donc pas la géographie.

7°. Le livre intitulé *Joſué* dit que *Joſué* fit graver le Deutéronome ſur des pierres enduites de mortier : ce paſſage de *Joſué* et ceux des

anciens auteurs prouvent évidemment que, du temps de *Moïse* et de *Josué*, les peuples orientaux gravaient sur la pierre et sur la brique leurs lois et leurs observations. Le Pentateuque nous dit que le peuple juif manquait dans le désert de nourriture et de vêtemens ; il était peu probable qu'on eût des gens assez habiles pour graver un gros livre, lorsqu'on n'avait ni tailleurs ni cordonniers. Mais comment conserva-t-on ce gros ouvrage gravé sur du mortier ?

8°. Quelle est la meilleure manière de réfuter les objections des savans, qui trouvent dans le Pentateuque des noms de villes qui n'existaient pas alors, des préceptes pour les rois que les Juifs avaient alors en horreur, et qui ne gouvernèrent que sept cents ans après *Moïse;* enfin, des passages où l'auteur, très-postérieur à *Moïse*, se trahit lui-même en disant : *Le lit d'Og qu'on voit encore aujourd'hui à Ramatha. Le cananéen était alors dans le pays ?* &c. &c. &c. &c.

Ces savans, fondés sur des difficultés et sur des contradictions qu'ils imputent aux chroniques juives, pourraient faire quelque peine à un licencié.

9°. Le livre de la Genèse est-il physique ou allégorique ? DIEU ôta-t-il en effet une côte à *Adam*, pour en faire une femme ? et comment

eſt-il dit auparavant qu'il le créa mâle et femelle? Comment DIEU créa-t-il la lumière avant le ſoleil? Comment diviſa-t-il la lumière des ténèbres, puiſque les ténèbres ne ſont autre choſe que la privation de la lumière? Comment fit-il le jour avant que le ſoleil fût fait? Comment le firmament fut-il formé au milieu des eaux, puiſqu'il n'y a point de firmament, et que cette fauſſe notion d'un firmament n'eſt qu'une imagination des anciens Grecs? Il y a des gens qui conjecturent que la Genèſe ne fut écrite que quand les Juifs eurent quelque connaiſſance de la philoſophie erronée des autres peuples, et j'aurai la douleur d'entendre dire que DIEU ne fait pas plus la phyſique que la chronologie et la géographie.

10°. Que dirai-je du jardin d'Eden, dont il ſortait un fleuve qui ſe diviſait en quatre fleuves, le Tigre, l'Euphrate, le Phiſon, qu'on croit le Phaſe, le Géon, qui coule dans le pays d'Ethiopie, et qui par conſéquent ne peut être que le Nil, et dont la ſource eſt diſtante de mille lieues de la ſource de l'Euphrate? On me dira encore que DIEU eſt un bien mauvais géographe.

11°. Je voudrais de tout mon cœur manger du fruit qui pendait à l'arbre de la ſcience; et il me ſemble que la défenſe d'en manger eſt étrange; car DIEU ayant donné la raiſon à

l'homme, il devait l'encourager à s'inſtruire. Voulait-il n'être ſervi que par un ſot ? Je voudrais parler auſſi au ſerpent, puiſqu'il a tant d'eſprit; mais je voudrais ſavoir quelle langue il parlait. L'empereur *Julien*, ce grand philoſophe, le demanda au grand St *Cyrille*, qui ne put ſatisfaire à cette queſtion, mais qui répondit à ce ſage empereur: C'eſt vous qui êtes le ſerpent. St *Cyrille* n'était pas poli; mais vous remarquerez qu'il ne répondit cette impertinence théologique que quand *Julien* fut mort.

La Genèſe dit que le ſerpent mange de la terre ; vous ſavez que la Genèſe ſe trompe, et que la terre ſeule ne nourrit perſonne. A l'égard de DIEU qui venait ſe promener familièrement tous les jours à midi dans le jardin, et qui s'entretenait avec *Adam* et *Eve*, et avec le ſerpent, il ſerait fort doux d'être en quatrième. Mais comme je vous crois plus faits pour la compagnie que *Joſeph* et *Marie* avaient dans l'étable de Bethléem, je ne vous propoſerai pas un voyage au jardin d'Eden, ſur-tout depuis que la porte en eſt gardée par un chérubin armé juſqu'aux dents. Il eſt vrai que, ſelon les rabbins, *chérubin* ſignifie bœuf. Voilà un étrange portier. De grâce, dites-moi au moins ce que c'eſt qu'un chérubin.

12°. Comment expliquerai-je l'hiſtoire des

anges

anges qui devinrent amoureux des filles des hommes, et qui engendrèrent les géans? Ne m'objectera-t-on pas que ce trait eſt tiré des fables païennes? Mais puiſque les Juifs inventèrent tout dans le déſert, et qu'ils étaient fort ingénieux, il eſt clair que toutes les autres nations ont pris d'eux leur ſcience. *Homère*, *Platon*, *Cicéron*, *Virgile*, n'ont rien ſu que par les Juifs. Cela n'eſt-il pas démontré?

13°. Comment me tirerai-je du déluge, des cataractes du ciel qui n'a point de cataractes, de tous les animaux arrivés du Japon, de l'Afrique, de l'Amérique et des terres Auſtrales, enfermés dans un grand coffre avec leurs proviſions pour boire et pour manger pendant un an, ſans compter le temps où la terre, trop humide encore, ne put rien produire pour leur nourriture? Comment le petit ménage de *Noé* put-il ſuffire à donner à tous ces animaux leurs alimens convenables? Il n'était composé que de huit perſonnes.

14°. Comment rendrai-je l'hiſtoire de la tour de Babel vraiſemblable? Il faut bien que cette tour fût plus haute que les pyramides d'Egypte, puiſque DIEU laiſſa bâtir les pyramides. Allait-elle juſqu'à Vénus, ou du moins juſqu'à la lune?

15°. Par quel art juſtifierai-je les deux menſonges d'*Abraham*, le père des croyans, qui

à l'âge de cent trente-cinq ans, à bien compter, fit paſſer la belle *Sara* pour ſa fœur en Egypte et à Gérar, afin que les rois de ce pays-là en fuſſent amoureux, et lui fiſſent des préſens ? Fi ! qu'il eſt vilain de vendre ſa femme !

16°. Donnez-moi des raiſons qui m'expliquent pourquoi, DIEU ayant ordonné à *Abraham* que toute ſa poſtérité fût circoncife, elle ne le fut point ſous *Moïſe*.

17°. Puis-je par moi-même ſavoir ſi les trois anges à qui *Sara* ſervit un veau tout entier à manger, avaient un corps, ou s'ils en empruntaient un ? et comment il ſe peut faire que DIEU ayant envoyé deux anges à Sodome, les Sodomites vouluſſent commettre certain péché avec ces anges ? Ils devaient être bien jolis ! Mais pourquoi *Loth* le juſte offrit-il ſes deux filles à la place des deux anges aux Sodomites ? Quelles commères ? elles couchèrent un peu avec leur père. Ah ! ſages maîtres, cela n'eſt pas honnête !

18°. Mon auditoire me croira-t-il, quand je lui dirai que la femme de *Loth* fut changée en une ſtatue de ſel ? que répondrai-je à ceux qui me diront que c'eſt peut-être une imitation groſſière de l'ancienne fable d'*Eurydice*, et que la ſtatue de ſel ne pouvait pas tenir à la pluie ?

19°. Que dirai-je, quand il faudra juſtifier

les bénédictions tombées ſur *Jacob* le juſte qui trompa *Iſaac* ſon père, et qui vola *Laban* ſon beau-père? Comment expliquerai-je que DIEU lui apparut au haut d'une échelle? et comment *Jacob* ſe battit-il toute la nuit contre un ange? &c. &c.

20°. Comment dois-je traiter le ſéjour des Juifs en Egypte, et leur évaſion? L'Exode dit qu'ils reſtèrent quatre cents ans en Egypte; et en feſant le compte juſte, on ne trouve que deux cents cinq ans. Pourquoi la fille de *Pharaon* ſe baignait-elle dans le Nil, où l'on ne ſe baigne jamais à cauſe des crocodiles? &c. &c.

21°. *Moïſe* ayant épouſé la fille d'un idolâtre, comment DIEU le prit-il pour ſon prophète ſans lui en faire des reproches? Comment des magiciens de *Pharaon* firent-ils les mêmes miracles que *Moïſe*, excepté ceux de couvrir le pays de poux et de vermine? Comment changèrent-ils en ſang toutes les eaux qui etaient déjà changées en ſang par *Moïſe*? Comment *Moïſe* conduit par DIEU même, et ſe trouvant à la tête de ſix cents trente mille combattans, s'enfuit-il avec ſon peuple, au lieu de s'emparer de l'Egypte dont tous les premiers-nés avaient été mis à mort par DIEU même? L'Egypte n'a jamais pu raſſembler une armée de cent mille hommes, depuis qu'il eſt fait mention d'elle dans les

temps hiſtoriques. Comment *Moïſe* en s'enfuyant avec ces troupes de la terre de Geſſen, au lieu d'aller en droite ligne dans le päys de Canaan, traverſa-t-il la moitié de l'Egypte, et remonta-t-il juſque vis-à-vis de Memphis entre Baal-Séphon et la mer Rouge? Enfin, comment *Pharaon* put-il le pourſuivre avec toute ſa cavalerie, puiſque, dans la cinquième plaie de l'Egypte, DIEU venait de faire périr tous les chevaux et toutes les bêtes, et que d'ailleurs l'Egypte, coupée par tant de canaux, eut toujours très-peu de cavalerie?

22°. Comment concilierai-je ce qui eſt dit dans l'Exode avec le diſcours de St *Etienne* dans les Actes des apôtres, et avec les paſſages de *Jérémie* et d'*Amos*? L'Exode dit qu'on ſacrifia à *Jéhovah* pendant quarante ans dans le déſert; *Jérémie*, *Amos* et St *Etienne*, diſent qu'on n'offrit ni ſacrifice ni hoſtie pendant tout ce temps-là. L'Exode dit qu'on fit le tabernacle dans lequel était l'arche de l'alliance; et St *Etienne*, dans les Actes, dit qu'on portait le tabernacle de *Moloc* et de *Remphan*.

23°. Je ne ſuis pas aſſez bon chimiſte pour me tirer heureuſement du veau d'or, que l'Exode dit avoir été formé en un ſeul jour, et que *Moïſe* réduiſit en cendre. Sont-ce deux miracles, ſont-ce deux choſes poſſibles à l'art humain?

24°. Eſt-ce encore un miracle que le conducteur d'une nation dans un déſert ait fait égorger vingt-trois mille hommes de cette nation par une ſeule des douze tribus, et que vingt-trois mille hommes ſe ſoient laiſſés maſſacrer ſans ſe défendre ?

25°. Dois-je encore regarder comme un miracle, ou comme un acte de juſtice ordinaire, qu'on fit mourir vingt-quatre mille hébreux, parce qu'un d'entre eux avait couché avec une madianite, tandis que *Moïſe* lui-même avait pris une madianite pour femme? et ces hébreux qu'on nous peint ſi féroces, n'étaient-ils pas de bonnes gens de ſe laiſſer ainſi égorger pour des filles? Et à propos de filles, pourrai-je tenir mon ſérieux, quand je dirai que *Moïſe* trouva trente-deux mille pucelles dans le camp madianite, avec ſoixante et un mille ânes? Ce n'eſt pas deux ânes par pucelle.

26°. Quelle explication donnerai-je à la loi qui défend de manger du lièvre *parce qu'il rumine, et qu'il n'a pas le pied fendu?* tandis que les lièvres ont le pied fendu, et ne ruminent pas. Nous avons déjà vu que ce beau livre a fait de DIEU un mauvais géographe, un mauvais chronologiſte, un mauvais phyſicien; il ne le fait pas meilleur naturaliſte. Quelles raiſons donnerai-je de pluſieurs autres

lois non moins ſages, comme celle des eaux de jalouſie, et de la punition de mort contre un homme qui a couché avec ſa femme dans le temps qu'elle a ſes règles? &c. &c. &c. Pourrai-je juſtifier ces lois barbares et ridicules, qu'on dit émanées de DIEU même.

27°. Que répondrai-je à ceux qui feront étonnés qu'il ait fallu un miracle pour faire paſſer le Jourdain qui, dans ſa plus grande largeur, n'a pas plus de quarante-cinq pieds, qu'on pouvait ſi aiſément franchir avec le moindre radeau, et qui était guéable en tant d'endroits, témoin les quarante-deux mille ephraïmites égorgés à un gué de ce fleuve par leurs frères?

28°. Que répondrai-je à ceux qui demanderont comment les murs de Jéricho tombèrent au ſeul ſon des trompettes, et pourquoi les autres villes ne tombèrent pas de même?

29°. Comment excuſerai-je l'action de la courtiſane *Rahab* qui trahit Jéricho ſa patrie? en quoi cette trahiſon était-elle néceſſaire? puiſqu'il ſuffiſait de ſonner de la trompette pour prendre la ville? et comment ſonderai-je la profondeur des décrets divins qui ont voulu que notre divin Sauveur JESUS-CHRIST naquît de cette courtiſane *Rahab*, auſſi-bien que de l'inceſte que *Thamar* commit avec *Juda* ſon beau-père, et de l'adultère de *David* et

de *Bethſabée?* tant les voies de DIEU ſont incompréhenſibles.

30°. Quelle approbation pourrai-je donner à *Joſué*, qui fit pendre trente et un roitelets dont il uſurpa les petits Etats, c'eſt-à-dire, les villages ?

31°. Comment parlerai-je de la bataille de *Joſué* contre les Amorrhéens à Béthoron ſur le chemin de Gabaon ? Le Seigneur fait pleuvoir du ciel de groſſes pierres, depuis Béthoron juſqu'à Aféca ; il y a cinq lieues de Béthoron à Aféca ; ainſi, les Amorrhéens furent exterminés par des rochers qui tombaient du ciel pendant l'eſpace de cinq lieues. L'Ecriture dit qu'il était midi ; pourquoi donc *Joſué* commande-t-il au ſoleil et à la lune de s'arrêter au milieu du ciel pour donner le temps d'achever la défaite d'une petite troupe qui était déjà exterminée ? pourquoi dit-il à la lune de s'arrêter à midi ? comment le ſoleil et la lune reſtèrent-ils un jour à la même place ? A quel commentateur aurai-je recours pour expliquer cette vérité extraordinaire ?

32°. Que dirai-je de *Jephté* qui immola ſa fille, et qui fit égorger quarante-deux mille juifs de la tribu d'Ephraïm qui ne pouvaient pas prononcer *Shibolet ?*

33°. Dois-je avouer ou nier que la loi des Juifs n'annonce en aucun endroit des peines

ou des récompenſes après la mort ? Comment ſe peut-il que ni *Moïſe* ni *Joſué* n'aient parlé de l'immortalité de l'ame, dogme connu des anciens Egyptiens, des Chaldéens, des Perſans et des Grecs, dogme qui ne fut un peu en vogue chez les Juifs qu'après *Alexandre*, et que les ſaducéens réprouvèrent toujours, parce qu'il n'eſt pas dans le Pentateuque ?

34°. Quelle couleur faudra-t-il que je donne à l'hiſtoire du lévite qui, étant venu ſur ſon âne à Gabaa, ville des Benjamites, devint l'objet de la paſſion ſodomitique de tous les Gabaonites qui voulurent le violer ? Il leur abandonna ſa femme, avec laquelle les Gabaonites couchèrent pendant toute la nuit : elle en mourut le lendemain. Si les Sodomites avaient accepté les deux filles de *Loth* au lieu des deux anges, en ſeraient-elles mortes ?

35°. J'ai beſoin de vos enſeignemens pour entendre ce verſet 19 du chapitre Ier des Juges : *Le Seigneur accompagna Juda, et il ſe rendit maître des montagnes ; mais il ne put défaire les habitans de la vallée, parce qu'ils avaient une grande quantité de chariots armés de faux.* Je ne puis comprendre par mes faibles lumières comment le DIEU du ciel et de la terre, qui avait changé tant de fois l'ordre de la nature, et ſuſpendu les lois éternelles en faveur de

fon peuple juif, ne put venir à bout de vaincre les habitans d'une vallée, parce qu'ils avaient des chariots. Serait-il vrai, comme plufieurs favans le prétendent, que les Juifs regardaffent alors leur Dieu comme une divinité locale et protectrice qui, tantôt était plus puiffante que les dieux ennemis, et tantôt était moins puiffante? et cela n'eft-il pas encore prouvé par cette réponfe de *Jephté : Vous poffédez de droit ce que votre Dieu Chamos vous a donné, fouffrez donc que nous prenions ce que notre Dieu Adonaï nous a promis?*

36°. J'ajouterai encore qu'il eft difficile de croire qu'il y eut tant de chariots armés de faux dans un pays de montagnes, où l'Ecriture dit en tant d'endroits que la grande magnificence était d'être monté fur un âne.

37°. L'hiftoire d'*Aod* me fait beaucoup plus de peine. Je vois les Juifs prefque toujours affervis, malgré le fecours de leur Dieu qui leur avait promis avec ferment de leur donner tout le pays qui eft entre le Nil, la mer et l'Euphrate. Il y avait dix-huit ans qu'ils étaient fujets d'un roitelet nommé *Eglon*, lorfque DIEU fufcita en leur faveur *Aod*, fils de *Géra*, qui fe fervait de la main gauche comme de la main droite. *Aod*, fils de *Géra*, s'étant fait faire un poignard à deux tranchans, le cacha fous fon manteau, comme firent depuis *Jacques*

Clément et *Ravaillac*. Il demande au roitelet une audience ſecrète; il dit qu'il a un myſtère de la dernière importance à lui communiquer de la part de DIEU. *Eglon* ſe lève reſpectueuſement, et *Aod* de la main gauche lui enfonce le poignard dans le ventre. DIEU favoriſa en tout cette action qui, dans la morale de toutes les nations de la terre, paraît un peu dure. Apprenez-moi quel eſt l'aſſaſſinat le plus divin, ou celui de ce S[t] *Aod*, ou de S[t] *David* qui fit aſſaſſiner ſon cocu *Uriah*, ou du bienheureux *Salomon* qui, ayant ſept cents femmes et trois cents concubines, aſſaſſina ſon frère *Adonias*, parce qu'il lui en demandait une? &c. &c. &c. &c.

38°. Je vous prie de me dire par quelle adreſſe *Samſon* prit trois cents renards, les lia les uns aux autres par la queue, et leur attacha des flambeaux allumés au cul, pour mettre le feu aux moiſſons des Philiſtins. Les renards n'habitent guère que les pays couverts de bois. Il n'y avait point de forêt dans ce canton, et il ſemble aſſez difficile de prendre trois cents renards en vie, et de les attacher par la queue. Il eſt dit enſuite qu'il tua mille philiſtins avec une mâchoire d'âne, et que d'une des dents de cette mâchoire il ſortit une fontaine. Quand il s'agit de mâchoires d'ânes, vous me devez des éclairciſſemens.

39°. Je vous demande les mêmes inſtructions ſur le bon-homme *Tobie*, qui dormait les yeux ouverts, et qui fut aveuglé par une chiaſſe d'hirondelle ; ſur l'ange qui deſcendit exprès de ce qu'on appelle l'empirée, pour aller chercher avec *Tobie* fils de l'argent que le juif *Gabel* devait à *Tobie* père ; ſur la femme à *Tobie* fils qui avait eu ſept maris à qui le diable avait tordu le cou ; et ſur la manière de rendre la vue aux aveugles avec le fiel d'un poiſſon. Ces hiſtoires ſont curieuſes, et il n'y a rien de plus digne d'attention après les romans eſpagnols : on ne peut leur comparer que les hiſtoires de *Judith* et *d'Eſther*. Mais pourrai-je bien interpréter le texte ſacré qui dit que la belle *Judith* deſcendait de *Siméon* fils de *Ruben*, quoique *Siméon* ſoit frère de *Ruben*, ſelon le même texte ſacré qui ne peut mentir.

J'aime fort *Eſther*, et je trouve le prétendu roi *Aſſuérus* fort ſenſé d'épouſer une juive, et de coucher avec elle ſix mois, ſans ſavoir qui elle eſt ; et comme tout le reſte eſt de cette force, vous m'aiderez, s'il vous plaît, vous qui êtes mes ſages maîtres.

40°. J'ai beſoin de votre ſecours dans l'hiſtoire des Rois, autant pour le moins que dans celle des Juges, et de *Tobie*, et de ſon chien, et d'*Eſther*, et de *Judith*, et de *Ruth*, &c. &c. Lorſque *Saül* fut déclaré roi, les Juifs étaient

efclaves des Philiftins. Leurs vainqueurs ne leur permettaient pas d'avoir des épées, ni des lances ; ils étaient même obligés d'aller chez les Philiftins pour faire aiguifer le foc de leurs charrues, et leurs cognées. Cependant *Saül* donne bataille aux Philiftins, et remporte fur eux la victoire : et dans cette bataille il eft à la tête de trois cents trente mille foldats, dans un petit pays qui ne peut pas nourrir trente mille ames ; car il n'avait alors que le tiers de la terre fainte tout au plus ; et ce pays ftérile ne nourrit pas aujourd'hui vingt mille habitans. Le furplus etait obligé d'aller gagner fa vie à faire le métier de courtier à Balk, à Damas, à Tyr, à Babylone.

41°. Je ne fais comment je juftifierai l'action de *Samuel* qui trancha en morceaux le roi *Agag*, que *Saül* avait fait prifonnier, et qu'il avait mis à rançon. Je ne fais fi notre roi *Philippe*, ayant pris un roi maure prifonnier, et ayant compofé avec lui, ferait bien reçu à couper en pièces ce roi prifonnier.

42°. Nous devons un grand refpect à *David*, qui était un homme felon le cœur de DIEU ; mais je craindrais de manquer de fcience pour juftifier par les lois ordinaires la conduite de *David*, qui s'affocie quatre cents hommes de mauvaife vie, et accablés de dettes, comme dit l'Ecriture ; qui marche pour aller faccager

la maiſon de *Nabal* ſerviteur du roi, et qui huit jours après épouſa ſa veuve; qui va offrir ſes ſervices à *Akis* ennemi de ſon roi, et qui met à feu et à ſang les terres des alliés d'*Akis*, ſans pardonner ni au ſexe ni à l'âge; qui, dès qu'il eſt ſur le trône, prend de nouvelles concubines; et qui, non content encore de ces concubines, ravit *Bethſabée* à ſon mari, et fait tuer celui qu'il déshonore. J'ai quelque peine encore à imaginer que DIEU naiſſe enſuite en Judée de cette femme adultère et homicide que l'on compte entre les aïeules de l'Etre éternel. Je vous ai déjà prévenu ſur cet article qui fait une peine extrême aux ames dévotes.

43°. Les richeſſes de *David* et de *Salomon*, qui ſe montent à plus de cinq milliards de ducats d'or, paraiſſent difficiles à concilier avec la pauvreté du pays, et avec l'état où étaient réduits les Juifs ſous *Saül*, quand ils n'avaient pas de quoi faire aiguiſer leurs ſocs et leurs cognées. Nos colonels de cavalerie lèveront les épaules, ſi je leur dis que *Salomon* avait quatre cents mille chevaux dans un petit pays où l'on n'eut jamais, et où il n'y a encore que des ânes, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le repréſenter.

44°. S'il me faut parcourir l'hiſtoire des cruautés effroyables de preſque tous les rois

de Juda et d'Iſraël, je crains de ſcandaliſer les faibles plutôt que de les édifier. Tous ces rois-là s'aſſaſſinent un peu trop ſouvent les uns les autres. C'eſt une mauvaiſe politique, ſi je ne me trompe.

45°. Je vois ce petit peuple preſque toujours eſclave ſous les Phéniciens, ſous les Babyloniens, ſous les Perſes, ſous les Syriens, ſous les Romains; et j'aurai peut-être quelque peine à concilier tant de miſères avec les magnifiques promeſſes de leurs prophètes.

46°. Je ſais que toutes les nations orientales ont eu des prophètes; mais je ne ſais comment interpréter ceux des Juifs. Que dois-je entendre par la viſion d'*Ezéchiel* fils de *Buzi*, près du fleuve Cobar; par quatre animaux qui avaient chacun quatre faces et quatre ailes, avec des pieds de veau; par une roue qui avait quatre faces; par un firmament au-deſſus de la tête des animaux? comment expliquer l'ordre de DIEU donné à *Ezéchiel* de manger un livre de parchemin, de ſe faire lier, de demeurer couché ſur le côté gauche pendant quatre-vingt-dix jours, et ſur le côté droit pendant quarante jours, et de manger ſon pain couvert de ſes excrémens? Je ne peux pénétrer le ſens caché de ce que dit *Ezéchiel* au chapitre XV: „ Lorſque votre „ gorge s'eſt formée, et que vous avez eu

» du poil, je me fuis étendu fur vous, j'ai » couvert votre nudité, je vous ai donné des » robes, des chauffures, des ceintures, des » ornemens, des pendans d'oreilles; mais » enfuite vous vous êtes bâti un b..... et » vous vous êtes proftituée dans les places » publiques : » et au chapitre XXIII le prophète dit : » qu'*Oolla* a défiré avec » fureur la couche de ceux qui ont le membre » viril comme les ânes, et qui répandent leur » femence comme des chevaux. » Sages maîtres, dites-moi fi vous êtes dignes des faveurs d'*Oolla*.

47°. Mon devoir fera d'expliquer la grande prophétie d'*Ifaïe* qui regarde notre Seigneur JESUS-CHRIST. C'eft, comme vous favez, au chapitre VII. *Razin* roi de Syrie, et *Phacée* roitelet d'Ifraël, affiégeaient Jérufalem. *Achas*, roitelet de Jérufalem, confulte le prophète *Ifaïe* fur l'événement du fiége; *Ifaïe* lui répond: » DIEU vous donnera un figne; une fille ou » femme concevra et enfantera un fils qui » s'appellera *Emmanuel*. Il mangera du beurre » et du miel, avant qu'il foit en âge de dif- » cerner le bien et le mal. Et avant qu'il foit » en état de rejeter le mal et de choifir le » bien, le pays fera délivré des deux rois.... » et le Seigneur fifflera aux mouches qui font » à l'extrémité des fleuves d'Egypte, et aux

„ abeilles du pays d'Affur . . . et dans ce jour
„ le Seigneur prendra un rafoir de louage dans
„ ceux qui font au-delà du fleuve, et rafera
„ la tête et le poil du pénil, et toute la barbe
„ du roi d'Affyrie. „

Enfuite au chapitre VIII le prophète, pour accomplir la prophétie, couche avec la prophéteffe; elle enfanta un fils, et le Seigneur dit à *Ifaïe :* „ Vous appellerez ce fils *Maher* „ *falal-has-bas*, *hâtez-vous de prendre les* „ *dépouilles*, *courez vîte au butin :* et avant „ que l'enfant fache nommer fon père et fa „ mère, la puiffance de Damas fera ren- „ verfée. „ Je ne puis fans votre fecours expliquer nettement cette prophétie.

48°. Comment dois-je entendre l'hiftoire de *Jonas* envoyé à Ninive pour y prêcher la pénitence? Ninive n'était point Ifraélite, et il femble que *Jonas* devait l'inftruire de la loi judaïque avant de l'induire à cette pénitence. Le prophète, au lieu d'obéir au Seigneur, s'enfuit à Tharfis; une tempête s'élève, les matelots jettent *Jonas* dans la mer pour apaifer l'orage. DIEU envoie un grand poiffon qui avale *Jonas ;* il demeure trois jours et trois nuits dans le ventre du poiffon. DIEU commande au poiffon de rendre *Jonas*, le poiffon obéit; *Jonas* débarque fur le rivage de Joppé. DIEU lui ordonne d'aller dire à Ninive que dans

quarante

quarante jours elle ſera renverſée, ſi elle ne fait pénitence. De Joppé à Ninive il y a plus de quatre cents milles. Toutes ces hiſtoires ne demandent-elles pas des connaiſſances ſupérieures qui me manquent? Je voudrais bien confondre les ſavans qui prétendent que cette fable eſt tirée de la fable de l'ancien *Hercule*. Cet *Hercule* fut enfermé trois jours dans le ventre d'une baleine; mais il y fit bonne chère, car il mangea ſur le gril le foie de la baleine. *Jonas* ne fut pas ſi adroit.

49°. Enſeignez-moi l'art de faire entendre les premiers verſets du prophète *Oſée*. DIEU lui ordonne expreſſément de prendre une p...., et de lui faire des fils de p.... Le prophète obéit ponctuellement; il s'adreſſe à la dona *Gomer*, fille de don *Diblaïm*; il la garde trois ans et lui fait trois enfans, ce qui eſt un type. Enſuite DIEU veut un autre type. Il lui ordonne de coucher avec une autre cantonera qui ſoit mariée, et qui ait déjà planté cornes au front de ſon mari. Le bon homme *Oſée*, toujours obéiſſant, n'a pas de peine à trouver une belle dame de ce caractère, et il ne lui en coûte que quinze drachmes et une meſure d'orge. Je vous prie de vouloir bien m'enſeigner combien la drachme valait alors chez le peuple juif, et ce que vous donnez aujourd'hui aux filles par ordre du Seigneur.

50°. J'ai encore plus befoin de vos fages inftructions fur le nouveau Teftament ; j'ai peur de ne favoir que dire quand il faudra concorder les deux généalogies de JESUS. Car on me dira que *Matthieu* donne *Jacob* pour père à *Jofeph*, et que *Luc* le fait fils d'*Héli*, et que cela eft impoffible, à moins qu'on ne change *he* en *ja*, et *li* en *cob*. On me demandera comment l'un compte cinquante-fix générations, et comment l'autre n'en compte que quarante-deux, et pourquoi ces générations font toutes différentes ; et encore pourquoi dans les quarante-deux qu'on a promifes il ne s'en trouve que quarante-une ; et enfin, pourquoi cet arbre généalogique eft celui de *Jofeph* qui n'était pas le père de JESUS ? J'ai peur de ne répondre que des fottifes, comme ont fait tous mes prédéceffeurs. J'efpère que vous me tirerez de ce labyrinthe. Etes-vous de l'avis de S[t] *Ambroife*, qui dit que l'ange fit à *Marie* un enfant par l'oreille, *Maria per aurem imprægnata eft;* ou de l'avis du R. P. *Sanchez*, qui dit que la Vierge répandit de la femence dans fa copulation avec le Saint-Efprit ? La queftion eft curieufe ; le fage *Sanchez* ne doute pas que le Saint-Efprit et la Sainte Vierge n'aient fait tous deux une émiffion de femence au même moment : car il penfe que cette rencontre fimultanée des deux femences eft néceffaire pour la génération. On voit

bien que *Sanchez* ſait plus ſa théologie que ſa phyſique, et que le métier de faire des enfans n'eſt pas celui des jéſuites.

51°. Si j'annonce, d'après *Luc*, qu'*Auguſte* avait ordonné un dénombrement de toute la terre quand *Marie* fut groſſe, et que *Cirénius* ou *Quirinus*, gouverneur de Syrie, publia ce dénombrement, et que *Joſeph* et *Marie* allèrent à Bethléem pour s'y faire dénombrer; et ſi on me rit au nez; ſi les antiquaires m'apprennent qu'il n'y eut jamais de dénombrement de l'empire romain; que c'était *Quintilius Varus* et non pas *Cirénius* qui était alors gouverneur de la Syrie; que *Cirénius* ne gouverna la Syrie que dix ans après la naiſſance de JESUS, je ſerai très-embarraſſé, et ſans doute vous éclaircirez cette petite difficulté. Car s'il y avait un ſeul menſonge dans un livre ſacré, ce livre ſerait-il ſacré?

52°. Quand j'enſeignerai que la famille alla en Egypte ſelon *Matthieu*, on me répondra que cela n'eſt pas vrai, et qu'elle reſta en Judée ſelon les autres évangéliſtes; et, ſi alors j'accorde qu'elle reſta en Judée, on me ſoutiendra qu'elle a été en Egypte. N'eſt-il pas plus court de dire que l'on peut être en deux endroits à la fois, comme cela eſt arrivé à S[t] *François Xavier*, et à pluſieurs autres ſaints?

53°. Les aſtronomes pourront bien ſe moquer

de l'étoile des trois rois qui les conduifit dans une étable. Mais vous êtes de grands aftrologues; vous rendrez raifon de ce phénomène. Dites-moi fur-tout combien d'or ces rois offrirent ? car vous êtes accoutumés à en tirer beaucoup des rois et des peuples. Et à l'égard du quatrième roi qui était *Hérode*, pourquoi craignait-il que JESUS, né dans cette étable, ne devînt roi des Juifs ? *Héròde* n'était roi que par la grâce des Romains; c'était l'affaire d'*Augufte*. Le maffacre des innocens eft un peu bizarre. Je fuis fâché qu'aucun hiftorien romain n'ait parlé de ces chofes. Un ancien martyrologe très-véridique (comme ils le font tous) compte quatorze mille enfans martyrifés. Si vous voulez que j'en ajoute encore quelques milliers, vous n'avez qu'à dire.

54°. Vous me direz comment le diable emporta DIEU et le percha fur une colline de Galilée, d'où l'on découvrait tous les royaumes de la terre. Le diable qui promet tous ces royaumes à DIEU, pourvu que DIEU adore le diable, pourra fcandalifer beaucoup d'honnêtes gens, pour lefquels je vous demande un mot de recommandation.

55°. Je vous prie, quand vous irez à la noce, de me dire de quelle manière DIEU, qui allait auffi à la noce, s'y prenait pour changer l'eau en vin en faveur de gens qui étaient déjà ivres.

56°. En mangeant des figues à votre déjeûner à la fin de juillet, je vous fupplie de me dire pourquoi DIEU, ayant faim, chercha des figues au commencement du mois de mars, quand ce n'était pas le temps des figues?

57°. Après avoir reçu vos inftructions fur tous les prodiges de cette efpèce, il faudra que je dife que DIEU a été condamné à être pendu pour le péché originel. Mais fi on me répond que jamais il ne fut queftion du péché originel, ni dans l'ancien Teftament, ni dans le nouveau, qu'il eft feulement dit qu'*Adam* fut condamné à mourir le jour qu'il aurait mangé de l'arbre de la fcience, mais qu'il n'en mourut pas; et qu'*Auguftin* évêque d'Hippone, ci-devant manichéen, eft le premier qui ait établi le fyftême du péché originel, je vous avoue que n'ayant pas pour auditeurs des gens d'Hippone, je pourrais me faire moquer de moi en parlant beaucoup fans rien dire. Car, lorfque certains difputeurs font venus me remontrer qu'il était impoffible que DIEU fût fupplicié pour une pomme mangée quatre mille ans avant fa mort; impoffible qu'en rachetant le genre humain il ne le rachetât pas et le laifsât encore tout entier entre les griffes du diable, à quelques élus près; je ne répondais à cela que du verbiage, et j'allais me cacher de honte.

58°. Communiquez-moi vos lumières ſur la prédiction que fait notre Seigneur dans St *Luc*, au chap. XXI. JESUS y dit expreſſément qu'*il viendra dans les nuées avec une grande puiſſance et une grande majeſté, avant que la génération à laquelle il parle ſoit paſſée.* Il n'en a rien fait, il n'eſt point venu dans les nuées. S'il eſt venu dans quelques brouillards, nous n'en ſavons rien ; dites-moi ce que vous en ſavez. *Paul* apôtre, dit auſſi à ſes diſciples theſſaloniciens, qu'*ils iront dans les nuées avec lui au-devant de* JESUS. Pourquoi n'ont-ils pas fait ce voyage ? en coûte-t-il plus d'aller dans les nuées qu'au troiſième ciel ? je vous demande pardon, mais j'aime mieux les nuées d'*Ariſtophane* que celles de *Paul.*

59°. Dirai-je avec *Luc* que JESUS eſt monté au ciel, du petit village de Béthanie? inſinuerai-je avec *Matthieu* que ce fut de la Galilée, où les diſciples le virent pour la dernière fois ? en croirai-je un grave docteur qui dit que JESUS avait un pied en Galilée et l'autre à Béthanie ? cette opinion me paraît la plus probable, mais j'attendrai ſur cela votre déciſion.

60°. On me demandera enſuite, ſi *Pierre* a été à Rome ? Je répondrai, ſans doute, qu'il y a été pape vingt-cinq ans ; et la grande raiſon que j'en rapporterai, c'eſt que nous avons une épître de ce bon homme qui ne ſavait ni lire ni

écrire, et que cette lettre eſt datée de Babylone ; il n'y a pas de réplique à cela, mais je voudrais quelque choſe de plus fort.

61°. Inſtruiſez-moi pourquoi le *credo*, qu'on appelle le ſymbole des apôtres, ne fut fait que du temps de *Jérôme* et de *Rufin*, quatre cents ans après les apôtres ? Dites-moi pourquoi les premiers pères de l'Egliſe ne citent jamais que les évangiles appelés aujourd'hui apocryphes ? n'eſt-ce pas une preuve évidente que les quatre canoniques n'étaient pas encore faits ?

62°. N'êtes-vous pas fâchés comme moi que les premiers chrétiens aient forgé tant de mauvais vers qu'ils attribuèrent aux ſibylles ; qu'ils aient forgé des lettres de St *Paul* à *Sénèque*, des lettres de JESUS, des lettres de *Marie*, des lettres de *Pilate* ; et qu'ils aient ainſi établi leur ſecte par cent crimes de faux qu'on punirait dans tous les tribunaux de la terre ? Ces fraudes ſont aujourd'hui reconnues de tous les ſavans. On eſt réduit à les appeler pieuſes. Mais n'eſt-il pas triſte que votre vérité ne ſoit fondée que ſur des menſonges ?

63°. Dites-moi pourquoi JESUS n'ayant point inſtitué ſept ſacremens, nous avons ſept ſacremens ? pourquoi JESUS n'ayant jamais dit qu'il eſt *trin*, qu'il a deux natures avec deux volontés et une perſonne, nous le feſons *trin* avec une perſonne et deux natures ? pourquoi

avec deux volontés n'a-t-il pas eu celle de nous inſtruire des dogmes de la religion chrétienne?

Et pourquoi, lorſqu'il a dit que parmi ſes diſciples il n'y aurait ni premiers ni derniers, monſieur l'archevêque de Tolède a-t-il un million de ducats de rente, tandis que je ſuis réduit à une portion congrue?

64°. Je ſais bien que l'Egliſe eſt infaillible : mais eſt-ce l'Egliſe grecque, ou l'Egliſe latine, ou celle d'Angleterre, ou celle de Danemarck et de Suède, ou celle de la ſuperbe ville de Neuchâtel, ou celle des primitifs appelés quakers, ou celle des anabaptiſtes, ou celle des moraves? L'Egliſe turque a auſſi du bon, mais on dit que l'Egliſe chinoiſe eſt beaucoup plus ancienne?

65°. Le pape eſt-il infaillible quand il couche avec ſa maîtreſſe ou avec ſa propre fille, et qu'il apporte à ſouper une bouteille de vin empoiſonnée pour le cardinal *Cornetto*? (a)

Quand deux conciles s'anathématiſent l'un l'autre, comme il eſt arrivé vingt fois, quel eſt le concile infaillible?

66°. Enfin ne vaudrait-il pas mieux ne point s'enfoncer dans ces labyrinthes, et prêcher ſimplement la vertu? Quand DIEU nous

(a) L'auteur voulait apparemment parler du pape *Alexandre VI.*

jugera,

jugera, je doute fort qu'il nous demande ſi la grâce eſt verſatile ou concomitante? ſi le mariage eſt le ſigne viſible d'une choſe inviſible? ſi nous croyons qu'il y ait dix chœurs d'anges ou neuf? ſi le pape eſt au-deſſus du concile, ou le concile au-deſſus du pape? Sera-ce un crime à ſes yeux de lui avoir adreſſé des prières en eſpagnol, quand on ne ſait pas le latin? ſerons-nous les objets de ſon éternelle colère pour avoir mangé pour la valeur de douze maravedis de mauvaiſe viande un certain jour? et ſerons-nous récompenſés à jamais ſi nous avons mangé avec vous, ſages maîtres, pour cent piaſtres de turbots, de ſoles et d'eſturgeons? Vous ne le croyez pas dans le fond de vos cœurs; vous penſez que DIEU nous jugera ſelon nos œuvres, et non ſelon les idées de *Thomas* ou de *Bonaventure*.

Ne rendrai-je pas ſervice aux hommes en ne leur annonçant que la morale? Cette morale eſt ſi pure, ſi ſainte, ſi univerſelle, ſi claire, ſi ancienne, qu'elle ſemble venir de DIEU même, comme la lumière qui paſſe parmi nous pour ſon premier ouvrage. N'a-t-il pas donné aux hommes l'amour propre pour veiller à leur conſervation; la bienveillance, la bienfeſance, la vertu, pour veiller ſur l'amour propre; les beſoins naturels pour former la ſociété, le plaiſir pour en jouir, la douleur qui avertit

de jouir avec modération, les paſſions qui nous portent aux grandes choſes, et la ſageſſe qui met un frein à ces paſſions ?

N'a-t-il pas enfin inſpiré à tous les hommes réunis en ſociété, l'idée d'un Etre ſuprême, afin que l'adoration qu'on doit à cet être ſoit le plus fort lien de la ſociété ? Les ſauvages qui errent dans les bois n'ont pas beſoin de cette connaiſſance ; les devoirs de la ſociété qu'ils ignorent ne les regardent point : mais ſitôt que les hommes ſont raſſemblés, DIEU ſe manifeſte à leur raiſon ; ils ont beſoin de juſtice, ils adorent en lui le principe de toute juſtice. DIEU, qui n'a que faire de leurs vaines adorations, les reçoit comme néceſſaires pour eux et non pour lui. Et de même qu'il leur donne le génie des arts ſans leſquels toute ſociété périt, il leur donne l'eſprit de religion, la première des ſciences, et la plus naturelle ; ſcience divine dont le principe eſt certain, quoiqu'on en tire tous les jours des conſéquences incertaines. Me permettrez-vous d'annoncer ces vérités aux nobles Eſpagnols ?

67°. Si vous voulez que je cache cette vérité, ſi vous m'ordonnez abſolument d'annoncer les miracles de St *Jacques* en Galice, et de Notre-Dame d'Atocha, et de *Marie* d'Agreda qui montrait ſon cul aux petits garçons dans ſes extaſes, dites-moi comment

j'en dois ufer avec des réfractaires qui oferont douter ? faudra-t-il que je leur faffe donner, avec édification, la queftion ordinaire et extraordinaire? Quand je rencontrerai des filles juives, dois-je coucher avec elles avant de les faire brûler? et lorfqu'on les mettra au feu, n'ai-je pas le droit d'en prendre une cuiffe ou une feffe pour mon fouper avec des filles catholiques ?

J'attends l'honneur de votre réponfe.

DOMINICO ZAPATA,
y verdadero, y honrado,
y caricativo.

Zapata n'ayant point eu de réponfe, fe mit à prêcher DIEU tout fimplement. Il annonça aux hommes le père des hommes, rémunérateur, puniffeur et pardonneur. Il dégagea la vérité des menfonges, et fépara la religion du fanatifme; il enfeigna et il pratiqua la vertu. Il fut doux, bienfefant, modefte; et fut rôti à Valladolid, l'an de grâce 1631. Priez DIEU pour l'ame de frère *Zapata*.

EPITRE

AUX ROMAINS,

Traduite de l'italien de M. le comte de Corbèra.

ARTICLE PREMIER.

ILLUSTRES Romains, ce n'eſt pas l'apôtre *Paul* qui a l'honneur de vous écrire; ce n'eſt pas le digne juif né à Tharſis ſelon les Actes des apôtres, et à Giſcala ſelon *Jérôme* et d'autres pères; diſpute qui a fait croire, ſelon quelques docteurs, qu'on peut être né en deux endroits à la fois, comme il y a chez vous de certains corps qui ſont créés tous les matins avec des mots latins, et qui ſe trouvent en cent mille lieux au même inſtant.

Ce n'eſt pas cette tête chauve et chaude, au long et large nez, aux ſourcils noirs, épais et joints, aux groſſes épaules, aux jambes torſes (*a*); lequel ayant enlevé la fille de *Gamaliel* ſon maître, et étant mécontent d'elle la première nuit de ſes noces (*b*), la répudia,

(*a*) Voyez les Actes de ſainte *Thècle*, écrits dès le premier ſiècle par un diſciple de ſaint *Paul*, reconnus pour canoniques par *Tertullien*, par ſaint *Cyprien*, par ſaint *Grégoire* de Nazianze, ſaint *Ambroiſe*, &c.

(*b*) Anciens Actes des apôtres, chap. XXI.

et se mit par dépit à la tête du parti naissant des disciples de JESUS, si nous en croyons les livres juifs contemporains.

Ce n'est pas ce *Saul Paul* qui, lorsqu'il était domestique de *Gamaliel*, fit massacrer à coups de pierres le bon *Stephano*, patron des diacres et des lapidés, et qui, pendant ce temps, gardait les manteaux des bourreaux, digne emploi de valet de prêtre. Ce n'est pas celui qui tomba de cheval, aveuglé par une lumière céleste en plein midi, et à qui DIEU dit en l'air, comme il dit tous les jours à tant d'autres, *pourquoi me persécutes-tu?* Ce n'est pas celui qui écrivit aux demi-juifs demi-chrétiens des boutiques de Corinthe: *N'avons-nous pas le droit d'être nourris à vos dépens, et d'amener avec nous une femme* (c)? *Qui est-ce qui va jamais à la guerre à ses dépens?* belles paroles dont le révérend père *Menou* jésuite, apôtre de Lorraine, a si bien profité, qu'elles lui ont valu à Nanci vingt-quatre mille livres de rente, un palais, et plus d'une belle femme.

Ce n'est pas celui qui écrivit au petit troupeau de Thessalonique que l'*univers allait être détruit* (d), moyennant quoi, ce n'était pas la peine, *ce n'était pas métier*, comme vous dites en Italie, de garder de l'argent chez soi;

(c) I. aux Corinth. chap. XIX, v. 4 et 5.
(d) I. aux Thessal. chap. IV, v. 16, 17.

car *Paul* difait (*e*): » Auffitôt que l'archange » aura crié, et que la trompette de DIEU » aura fonné, JESUS defcendra du ciel. Les » morts qui font à CHRIST reffufciteront les » premiers, et nous qui vivons et qui vivrons » jufqu'à ce temps-là, nous ferons emportés » en l'air au-devant de JESUS. »

Et remarquez, généreux Romains, que *Saul Paul* n'annonçait ces belles chofes aux fripiers et épiciers de Theffalonique, qu'en conféquence de la prédiction formelle de *Luc*, qui avait affuré publiquement (*f*), c'eft-à-dire, à quinze ou feize élus de la populace, que la génération ne pafferait pas fans que le fils de l'homme vînt dans les nuées avec une grande puiffance et une grande majefté. O Romains! fi JESUS ne vint pas dans les nuées avec une grande puiffance, du moins les papes ont eu cette grande puiffance; et c'eft ainfi que les prophéties s'accompliffent.

Celui qui écrit cette épître aux Romains, n'eft pas, encore une fois, ce *Saul Paul*, moitié juif, moitié chrétien, qui ayant prêché JESUS, et ayant annoncé la deftruction de la loi mofaïque, alla non-feulement judaïfer dans le temple de Hershalaïm, nommé vulgairement Jérufalem, mais encore y obferver

(*e*) I. Theffal. chap. IV.
(*f*) *Luc*, chap. XXI.

d'anciennes pratiques rigoureufes par le confeil de fon ami *Jacques* (*g*), et qui fit précifément ce que la fainte inquifition chrétienne punit aujourd'hui de mort.

Celui qui vous écrit n'a été ni valet de prêtre, ni meurtrier, ni gardeur de manteaux, ni apoftat, ni fefeur de tentes, ni englouti au fond de la mer comme *Jonas* pendant vingt-quatre heures, ni emporté au troifième ciel comme *Elie*, fans favoir ce que c'eft que ce troifième ciel.

Celui qui vous écrit eft plus citoyen que ce *Saul Paul*, qui fe vante, dit-on, de l'être, et qui certainement ne l'était pas; car s'il était de Tharfis, cette ville ne fut colonie romaine que fous *Caracalla;* s'il était né à Gifcala en Galilée, ce qui eft bien plus vraifemblable, puifqu'il était de la tribu de *Benjamin*, on fait affez que ce bourg juif n'était pas une ville romaine; on fait que ni à Tharfis ni ailleurs on ne donnait pas la bourgeoifie romaine à des juifs. L'auteur des Actes des apôtres (*h*) avance que ce juif *Paul* et un autre juif nommé *Silas*, furent faifis par la juftice dans la ville de Philippe en Macédoine; (ville fondée par le père d'*Alexandre*, et près de laquelle la bataille entre *Caffius* et *Brutus* d'un côté, et

(*g*) Actes, chap. XXI.
(*h*) Chap. XVI, v. 37.

Antoine et *Octave* de l'autre, décida de votre empire;) *Paul* et *Silas* furent fouettés pour avoir ému la populace, et *Paul* dit aux huiſſiers (*i*): *On nous a fouettés, nous qui ſommes citoyens romains.* Les commentateurs avouent bien que ce *Silas* n'était pas citoyen romain. Ils ne diſent pas que l'auteur des Actes en a menti; mais ils conviennent qu'il a dit la choſe qui n'eſt pas; et j'en ſuis fâché pour le Saint-Eſprit qui a ſans doute dicté les Actes des apôtres.

Enfin celui qui écrit aux deſcendans des *Marcellus*, des *Scipions*, des *Caton*, des *Cicéron*, des *Titus*, des *Antonins*, eſt un gentilhomme romain, d'une ancienne famille tranſplantée, mais qui chérit ſon antique patrie, qui gémit ſur elle, et dont le cœur eſt au capitole.

Romains, écoutez votre concitoyen, écoutez Rome et votre ancien courage:

L'italico valor non è ancor morto.

(*i*) Actes, chap. XVI, v. 37.

ARTICLE II.

J'AI pleuré dans mon voyage chez vous, quand j'ai vu des *Zocolanti* occuper ce même capitole où *Paul Emile* mena le roi *Perſée*, le deſcendant d'*Alexandre*, lié à ſon char de triomphe ; ce temple où les *Scipions* firent porter les dépouilles de Carthage, où *Pompée* triompha de l'Aſie, de l'Afrique et de l'Europe; mais j'ai verſé des larmes plus amères quand je me ſuis ſouvenu du feſtin que donna *Céſar* à nos ancêtres, ſervi à vingt-deux mille tables, et quand j'ai comparé ces congiaria, ces diſtributions immenſes de froment avec le peu de mauvais pain que vous mangez aujourd'hui, et que la chambre apoſtolique vous vend fort cher. Hélas! il ne vous eſt pas permis d'enſemencer vos terres ſans les ordres de ces apôtres ; mais avec quoi les enſemenceriez-vous ? Il n'y a pas un citadin parmi vous, excepté quelques habitans du quartier Tranſtevère, qui poſsède une charrue. Votre DIEU a nourri cinq mille hommes, ſans compter les femmes et les enfans, avec cinq pains et deux goujons, ſelon S[t] *Jean*, et quatre mille hommes, ſelon *Matthieu* (*k*). Pour vous, Romains, on

(*k*) *Matthieu*, au chapitre XIV, compte cinq mille hommes et cinq pains, et au chapitre XV, quatre mille hommes et

vous fait avaler le goujon fans vous donner du pain ; et les fucceffeurs de *Lucullus* font réduits à la fainte pratique du jeûne.

Votre climat n'a jamais changé, quoi qu'on en dife. Qui donc a pu changer à ce point votre terrain, vos fortunes et vos efprits ? D'où vient que la campagne depuis les portes de Rome à Oftie, n'eft remplie que de reptiles ? Pourquoi de Montefiafcone à Viterbe, et dans tout le terrain par lequel la voie Appienne vous conduit encore à Naples, un vafte défert a-t-il fuccédé à ces campagnes autrefois couvertes de palais, de jardins, de moiffons et d'une multitude innombrable de citoyens ? J'ai cherché le Forum romanum de *Trajan*, cette place pavée de marbre en forme de réfeau, entourée d'un périftile à colonnades, chargée de cent ftatues ; j'ai trouvé Campo Vacino, le marché aux vaches, et malheureufement aux vaches maigres et fans lait. J'ai dit : Où font ces deux millions de romains dont cette capitale était peuplée ? j'ai vérifié qu'année commune il n'y naît aujourd'hui que 3500 enfans ; de forte que fans les Juifs, les prêtres et les étrangers, Rome ne contiendrait

cinq pains ; apparemment ce font deux miracles qui font en tout neuf mille hommes et neuf mille femmes pour le moins ; et fi vous y ajoutez neuf mille petits enfans, le tout fe monte à vingt-fept mille déjeûnés ; cela eft confidérable.

pas cent mille habitans. Je demandais : A qui appartient ce bel édifice que je vois entouré de masures ? on me répondit, à des moines ; c'était autrefois la maison d'*Auguste*, ici logeait *Cicéron*, là demeurait *Pompée* : des couvens sont bâtis sur leurs ruines.

O Romains ! mes larmes ont coulé, et je vous estime assez pour croire que vous pleurez avec moi.

ARTICLE III.

On m'a fait comprendre qu'un vieux prêtre élu pape par d'autres prêtres, ne peut avoir ni le temps, ni la volonté de soulager votre misère. Il ne peut songer qu'à vivre. Quel intérêt prendrait-il aux Romains ? Rarement est-il romain lui-même. Quel soin prendra-t-il d'un bien qui ne passera point à ses enfans ? Rome n'est pas son patrimoine comme il était devenu celui des *Césars* ; c'est un bénéfice ecclésiastique : la papauté est une espèce d'abbaye commendataire, que chaque abbé ruine pendant sa vie. Les *Césars* avaient un intérêt réel à rendre Rome florissante ; les patriciens en avaient un bien plus grand du temps de la république ; on n'obtenait les dignités qu'en charmant le peuple par des bienfaits, en forçant ses suffrages par

l'apparence des vertus, en servant l'Etat par des victoires : un pape se contente d'avoir de l'argent et du pain azyme, et ne donne que des bénédictions à ce peuple qu'on appelait autrefois *le peuple roi*.

Votre premier malheur vint de la translation de l'empire de Rome à l'extrémité de la Thrace. *Constantin* élu empereur par quelques cohortes barbares au fond de l'Angleterre, triompha de *Maxence* élu par vous. *Maxence*, noyé dans le Tibre au fort de la mêlée, laissa l'empire à son concurrent : mais le vainqueur alla se cacher au rivage de la mer Noire ; il n'aurait pas fait plus s'il avait été vaincu. Souillé de débauches et de crimes, assassin de son beau-père, de son beau-frère, de son neveu, de son fils et de sa femme ; en horreur aux Romains, il abandonna leur ancienne religion sous laquelle ils avaient conquis tant d'Etats, et se jeta dans les bras des chrétiens qui lui avaient fourni l'argent auquel il était redevable du diadème : ainsi il trahit l'Empire dès qu'il en fut possesseur ; et en transplantant sur le Bosphore ce grand arbre qui avait ombragé l'Europe, l'Afrique et l'Asie mineure, il en dessécha les racines. Votre seconde calamité fut cette maxime ecclésiastique, citée dans un poëme français très-célèbre, intitulé *le Lutrin*, mais trop sérieusement véritable :

Abyme tout plutôt, c'eſt l'eſprit de l'Egliſe.

L'Egliſe combattit l'ancienne religion de l'Empire en déchirant elle même ſes entrailles, en ſe diviſant avec autant de fureur que d'imprudence, ſur cent queſtions incompréhenſibles dont on n'avait jamais entendu parler auparavant. Les ſectes chrétiennes ſe pourſuivant l'une l'autre, à feu et à ſang, pour des chimères métaphyſiques, pour des ſophiſmes de l'école, ſe réuniſſaient pour ravir les dépouilles des prêtres fondés par *Numa ;* ils ne ſe donnèrent point de repos qu'ils n'euſſent détruit l'autel de la Victoire dans Rome.

St *Ambroiſe*, de ſoldat devenu évêque de Milan, ſans avoir été ſeulement diacre, et votre *Damaſe*, devenu par un ſchiſme évêque de Rome, jouirent de ce funeſte ſuccès. Ils obtinrent qu'on démolît l'autel de la Victoire, élevé dans le capitole depuis près de huit cents ans ; monument du courage de vos ancêtres, qui devait perpétuer la valeur de leurs deſcendans. Il s'en faut bien que la figure emblématique de la Victoire fût une idolâtrie comme celle de votre *Antoine* de Padoue, qui *exauce ceux que* DIEU *n'exauce pas ;* celle de *François* d'Aſſiſe, qu'on voyait ſur la porte d'une égliſe de Reims en France, avec cette inſcription : *A François et* JESUS *tous deux crucifiés ;* celle de St *Crépin*, de Ste *Barbe* et tant d'autres ; et le

ſang d'une vingtaine de ſaints qui ſe liquéfie dans Naples à jour nommé, à la tête deſquels eſt le patron *Gennaro* inconnu au reſte de la terre; et le prépuce et le nombril de JESUS; et le lait de ſa mère, et ſon poil, et ſa chemiſe, ſuppoſé qu'elle en eût, et ſon cotillon. Voilà des idolâtries auſſi plates qu'avérées; mais pour la Victoire poſée ſur un globe et déployant ſes ailes, une épée dans la main, et des lauriers ſur la tête, c'était la noble deviſe de l'empire romain, le ſymbole de la vertu. Le fanatiſme vous enleva le gage de votre gloire.

De quel front ces nouveaux énergumènes ont-ils oſé ſubſtituer des *Roch*, des *Fiacre*, des *Euſtache*, des *Urſule*, des *Nicaiſe*, des *Scholaſtique*, à *Neptune* qui préſidait aux mers, à *Mars* le dieu de la guerre, à *Junon* dominatrice des airs, ſous l'empire du grand *Zeus*, de l'éternel *Demiourgos*, maître des élémens, des dieux et des hommes? Mille fois plus idolâtres que vos ancêtres, ces inſenſés vous ont fait adorer des os de morts. Ces plagiaires de l'antiquité ont pris l'eau luſtrale des Romains et des Grecs, leurs proceſſions, la confeſſion pratiquée dans les myſtères de *Cérès* et d'*Iſis*, l'encens, les libations, les hymnes, tout, juſqu'aux habits des prêtres. Ils dépouillèrent l'ancienne religion, et ſe parèrent de ſes

vêtemens. Ils se prosternent encore aujourd'hui devant des statues et des images d'hommes ignorés, en reprochant continuellement aux *Périclès*, aux *Solon*, aux *Miltiade*, aux *Cicéron*, aux *Scipions*, aux *Catons*, d'avoir fléchi les genoux devant les emblèmes de la Divinité.

Que dis-je ? y a-t-il un seul événement dans l'ancien et le nouveau Testament qui n'ait été copié des anciennes mythologies indiennes, chaldéennes, égyptiennes et grecques ? Le sacrifice d'*Idoménée* n'est-il pas visiblement l'origine de celui de *Jephté* ? La biche d'*Iphigénie* n'est-elle pas le bélier d'*Isaac* ? Ne voyez-vous pas *Eurydice* dans *Edith*, femme de *Loth* ? *Minerve* et le cheval *Pégase* en frappant des rochers en firent sortir des fontaines ; on attribue le même prodige à *Moïse* : *Bacchus* avait passé la mer Rouge à pied sec avant lui, et il avait arrêté le soleil et la lune avant *Josué*. Mêmes fables, mêmes extravagances, de tous les côtés.

Il n'y a pas un seul fait miraculeux dans les évangiles que vous ne trouviez dans des écrivains bien antérieurs. La chèvre *Amalthée* avait sa corne d'abondance avant qu'on eût dit que JESUS avait nourri cinq mille hommes, sans compter les femmes, avec deux poissons. Les filles d'*Anius* avaient changé l'eau en vin et en huile, quand on n'avait pas encore parlé

des noces de Cana. *Athalide*, *Hippolyte*, *Alceſte*, *Pélops*, *Hérès*, étaient reſſuſcités quand on ne parlait pas encore de la réſurrection de JESUS; et *Romulus* était né d'une veſtale plus de ſept cents ans avant que JESUS paſsât pour être né d'une vierge. Comparez et jugez.

ARTICLE IV.

QUAND on eut détruit votre autel de la Victoire, les barbares vinrent, qui achevèrent ce que les prêtres avaient commencé. Rome devint la proie et le jouet des nations qu'elle avait ſi long-temps ou gouvernées, ou réprimées.

Toutefois vous aviez encore des conſuls, un ſénat, des lois municipales ; mais les papes vous ont ravi ce que les Huns, les Hérules, les Goths vous avaient laiſſé.

Il était inoui qu'un prêtre osât affecter les droits régaliens dans aucune ville de l'empire. On ſait aſſez dans toute l'Europe, excepté dans votre chancellerie, que juſqu'à *Grégoire VII*, votre pape n'était qu'un évêque métropolitain, toujours ſoumis aux empereurs grecs, puis aux empereurs francs, puis à la maiſon de Saxe, recevant d'eux l'inveſtiture, obligé d'envoyer ſa profeſſion de foi à l'évêque de Ravenne et à celui de Milan, comme on le

voit

voit expreffément dans votre *Diarium romanum*. Son titre de patriarche en Occident lui donnait un très-grand crédit, mais aucun droit à la fouveraineté. Un prêtre roi était un blafphème dans une religion dont le fondateur a dit en termes exprès dans l'Evangile : *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier*. Romains, pefez bien ces autres paroles qu'on met dans la bouche de JESUS (*a*) : *Il ne dépend pas de moi de vous mettre à ma droite ou à ma gauche, mais feulement de mon père*, &c. Sachez d'ailleurs que tous les Juifs appelaient, et qu'ils appellent encore, fils de DIEU un homme jufte : demandez-le aux huit mille juifs qui vendent des haillons parmi vous, comme ils en ont toujours vendu ; et obfervez, avec toute votre attention, les paroles fuivantes (*b*) : *Que celui qui voudra devenir grand parmi vous foit réduit à vous fervir. Le fils de l'homme n'eft pas venu pour être fervi, mais pour fervir.*

En vérité, ces mots clairs et précis fignifient-ils que le pape *Boniface VIII* a dû écrafer la maifon *Colonne* ? qu'*Alexandre VI* a dû empoifonner tant de barons romains ? et qu'enfin l'évêque de Rome a reçu de DIEU dans des temps d'anarchie le duché de Rome, celui de Ferrare, le Bolonais, la Marche

(*a*) *Matthieu*, chap. XX, v. 23.
(*b*) *Idem*, v. 26, 27 et 28.

d'Ancone, le duché de Caftro et Ronciglione, et tout le pays depuis Viterbe jufqu'à Terracine, contrées ravies à leurs légitimes poffeffeurs ? Romains, ferait-ce pour le feul *Rezzonico* que JESUS aurait été envoyé de DIEU fur la terre ?

ARTICLE V.

Vous m'allez demander par quels refforts cette étrange révolution s'eft pu opérer contre toutes les lois divines et humaines ? Je vais vous le dire ; et je défie le plus emporté fanatique, auquel il reftera une étincelle de raifon, et le plus déterminé fripon qui aura confervé dans fon ame un-refte de pudeur, de réfifter à la force de la vérité, s'il lit avec l'attention que mérite un examen fi important.

Il eft certain, et perfonne n'en doute, que les premières fociétés galiléennes, nommées depuis chrétiennes, furent cachées dans l'obfcurité, et rampèrent dans la fange ; il eft certain que lorfque les chrétiens commencèrent à écrire, ils ne confiaient leurs livres qu'à des initiés à leurs myftères ; on ne les communiquait pas même aux catéchumènes ; encore moins aux partifans de la religion impériale. Nul romain ne fut jufqu'à *Trajan*

qu'il y avait des évangiles ; aucun auteur grec ou romain n'a jamais cité ce mot *évangile; Plutarque*, *Lucien*, *Pétrone*, *Apulée*, qui parlent de tout, ignorent abſolument qu'il y eût des évangiles; et cette preuve, parmi cent autres preuves, démontre l'abſurdité des auteurs qui prétendent aujourd'hui, ou plutôt qui feignent de prétendre, que les diſciples de JESUS moururent pour ſoutenir la vérité de ces évangiles dont les Romains n'entendirent jamais parler pendant deux cents années. Les galiléens demi-juifs, demi-chrétiens, ſéparés des diſciples de *Jean*, des thérapeutes, des eſſéniens, des judaïtes, des hérodiens, des ſaducéens et des phariſiens, groſſirent leur petit troupeau dans le bas peuple, non pas aſſurément par le moyen des livres, mais par l'aſcendant de la parole, mais en catéchiſant des femmes (*a*), des filles, des enfans, mais en courant de bourgade en bourgade; en un mot, comme toutes les ſectes s'établiſſent.

En bonne foi, Romains, qu'auraient répondu vos ancêtres, ſi S[t] *Paul*, ou *Simon Barjone*, ou *Matthias*, ou *Matthieu*, ou *Luc*, avaient comparu devant le ſénat, s'ils avaient dit : Notre Dieu JESUS, qui a paſſé toute ſa vie pour le fils d'un charpentier, eſt né l'an 752

(*a*) Actes, chap. XVI, v. 13 et 14.

de la fondation de Rome, ſous le gouvernement de *Cirénius* (*b*), dans un village juif nommé Bethléem, où ſon père *Joſeph* et ſa mère *Mariah* étaient venus ſe faire inſcrire, quand *Auguſte* ordonna le dénombrement de l'univers. DIEU naquit dans une étable entre un bœuf et un âne (*c*); les anges deſcendirent du ciel à ſa naiſſance. et en avertirent tous les payſans; une étoile nouvelle éclata dans les cieux, et conduiſit vers lui trois rois ou trois mages d'Orient, qui lui apportèrent en tribut de l'encens, de la myrrhe et de l'or; et malgré cet or il fut pauvre toute ſa vie. *Hérode*, qui ſe mourait alors, *Hérode* que vous aviez fait roi, ayant appris que le nouveau né était roi des Juifs, fit égorger quatorze mille enfans nouveaux nés des environs, afin que ce roi fût compris dans leur nombre (*d*). Cependant un de nos écrivains inſpirés de DIEU dit (*e*) que l'enfant Dieu et roi s'enfuit en Egypte,

(*b*) *Luc*, chap. II, v. 1, 2, 3, &c.

(*c*) Il eſt reçu de toute la chrétienté que JESUS naquit dans une étable entre un bœuf et un âne : cependant il n'en eſt pas dit un mot dans les evangiles; c'eſt une imagination de *Juſtin* : *Lactance* en parle, ou du moins l'auteur d'un mauvais poëme ſur la paſſion attribué à ce *Lactance*.

Hic mihi fuſa dedit bruta inter inertia primum
Arida in anguſtis præſepibus herba cubile.

(*d*) *Matthieu*, chap. II, v. 16.

(*e*) *Idem*, v. 14.

et un autre écrivain non moins inſpiré de DIEU, dit que l'enfant reſta à Bethléem (*f*) : un des mêmes écrivains ſacrés et infaillibles lui fait une généalogie royale ; un autre écrivain ſacré lui compoſe une généalogie royale entièrement contraire. JESUS prêche des payſans ; JESUS garçon de la noce change l'eau en vin pour des payſans déjà ivres (*g*). JESUS eſt emporté par le diable ſur une montagne, JESUS chaſſe les diables, et les envoie dans le corps de deux mille cochons dans la Galilée où il n'y eut jamais de cochons. JESUS dit des injures atroces aux magiſtrats. Le préteur *Pontius* le fait pendre. Il manifeſte ſa divinité ſitôt qu'il eſt pendu, la terre tremble, tous les morts ſortent de leurs tombeaux, et ſe promènent dans la ville aux yeux de *Pontius*. Il ſe fait une éclipſe centrale du ſoleil en plein midi, dans la pleine lune, quoique la choſe ſoit impoſſible. JESUS reſſuſcite ſecrétement, monte au ciel, et envoie publiquement un autre Dieu, qui tombe en pluſieurs langues de feu ſur les têtes de ſes diſciples. Que ces mêmes langues tombent ſur vos têtes, pères conſcripts, faites-vous chrétiens.

Si le moindre huiſſier du ſénat avait daigné répondre à ce diſcours, il leur aurait dit :

(*f*) *Luc*, chap. II, v. 30.

(*g*) *Jean*, chap. II, v. 10.

Vous êtes des fourbes infenfés, qui méritez d'être renfermés dans l'hôpital des fous. Vous en avez menti quand vous dites que votre DIEU naquit en l'an de Rome 752, fous le gouvernement de *Cirénius* proconful de Syrie; *Cirénius* ne gouverna la Syrie que plus de dix ans après; nos regiftres en font foi : c'était *Quintilius Varus* qui était alors proconful de Syrie.

Vous en avez menti quand vous dites qu'*Augufte* ordonna le dénombrement de l'univers. Vous êtes des ignorans qui ne favez pas qu'*Augufte* n'était pas le maître de la dixième partie de l'univers. Si vous entendez par l'univers l'empire romain, fachez que ni *Augufte*, ni perfonne n'a jamais entrepris un tel dénombrement. Sachez qu'il n'y eut qu'un feul cens des citoyens de Rome et de fon territoire fous *Augufte*, et que ce cens fe monta à quatre millions de citoyens; et à moins que votre charpentier *Jofeph* et fa femme *Mariah* n'aient fait votre Dieu dans un faubourg de Rome, et que ce charpentier juif n'ait été un citoyen romain, il eft impoffible qu'il ait été dénombré.

Vous en avez ridiculement menti avec vos trois rois et la nouvelle étoile, et les petits enfans maffacrés, et avec vos morts reffufcités et marchant dans les rues à la vue de *Pontius Pilatus*, qui ne nous en a jamais écrit un feul mot, &c. &c.

Vous en avez menti avec votre éclipſe du ſoleil en pleine lune; notre préteur *Pontius Pilatus* nous en aurait écrit quelque choſe, et nous aurions été témoins de cette éclipſe avec toutes les nations de la terre. Retournez à vos travaux journaliers, payſans fanatiques, et rendez grâces au ſénat, qui vous mépriſe trop pour vous punir.

ARTICLE VI.

IL eſt clair que les premiers chrétiens demi-juifs ſe gardèrent bien de parler aux ſénateurs de Rome, ni à aucun homme en place, ni à aucun citoyen au-deſſus de la lie du peuple. Il eſt avéré qu'ils ne s'adreſsèrent qu'à la plus vile canaille; c'eſt devant elle qu'ils ſe vantèrent de guérir les maladies des nerfs, les épilepſies, les convulſions de matrice, que l'ignorance regardait par-tout comme des ſortiléges, comme des obſeſſions des mauvais génies, chez les Romains ainſi que chez les Juifs, chez les Egyptiens, chez les Grecs, chez les Syriens. Il était impoſſible qu'il n'y eût quelque malade de guéri; les uns l'étaient au nom d'*Eſculape;* et l'on a même retrouvé depuis peu à Rome un monument d'un miracle d'*Eſculape* avec les noms des témoins : les

autres étaient guéris au nom d'*Isis* ou de la déesse de Syrie; les autres au nom de JESUS, &c. La canaille guérie en ce nom croyait à ceux qui l'annonçaient.

ARTICLE VII.

Les chrétiens s'établissaient parmi le peuple par ce moyen qui séduit toujours le vulgaire ignorant; ils avaient encore un ressort bien plus puissant; ils déclamaient contre les riches, ils prêchaient la communauté des biens; dans leurs associations secrètes ils engageaient leurs néophytes à leur donner le peu d'argent gagné à la sueur de leur front; ils citaient le prétendu exemple de *Saphira* et d'*Anania* (*a*), que *Simon Barjone* surnommé *Céphas*, qui signifie *Pierre*, avait fait mourir de mort subite pour avoir gardé un écu, premier et détestable exemple des rapines ecclésiastiques.

Mais ils n'auraient pu parvenir à tirer ainsi l'argent de leurs néophytes, s'ils n'avaient prêché la doctrine des philosophes cyniques, qui était l'esprit de désappropriation: cela ne suffisait pas encore pour établir un troupeau nombreux; il y avait long-temps que la fin du monde était annoncée; vous la trouverez dans *Epicure*, dans *Lucrèce* son plus

(*a*) Actes, chap. V, v. 1 jusqu'au 11.

illustre

illuftre difciple ; *Ovide* du temps d'*Augufte* avait dit :

Effe quoque in fatis meminifceret adfore tempus,
Quo mare, quo tellus correptaque regia cæli
Ardeat, et mundi moles operofa laboret..

Selon les autres un concours fortuit d'atomes avait formé le monde, un autre concours fortuit devait le démolir.

Quod fupereft nunc me huc rationum detulit ordo
Ut mihi, mortali, confiftere corpore mundum
Nativumque fimul ratio reddenda fit. effe.

Cette opinion venait originairement des brachmanes de l'Inde ; plufieurs Juifs l'avaient embraffée du temps d'*Hérode ;* elle eft formellement dans l'évangile de *Luc*, comme vous l'avez vu ; elle eft dans les épîtres de *Paul :* elle eft dans tous ceux qu'on appelle pères de l'Eglife. Le monde allait donc être détruit ; les chrétiens annonçaient une nouvelle Jérufalem, qui paraiffait dans les airs pendant la nuit (*b*). On ne parlait chez les Juifs que d'un nouveau royaume des cieux ; c'était le fyftême de *Jean-Baptifte*, qui avait remis en vogue dans le Jourdain l'ancien baptême des Indiens dans le Gange ; baptême reçu chez

(*b*) Voyez l'Apocalypfe attribué à *Jean*, *Juftin* et *Tertullien*.

les Egyptiens, baptême adopté par les Juifs. Ce nouveau royaume des cieux où les ſeuls pauvres devaient aller, et dont les riches étaient exclus fut prêché par JESUS et ſes adhérens : on menaçait de l'enfer éternel ceux qui ne croiraient pas au nouveau royaume des cieux : cet enfer, inventé par le premier *Zoroaſtre*, fut enſuite un point principal de la théologie égyptienne; c'eſt d'elle que vinrent la barque à *Caron*, *Cerbère*, le fleuve Léthé, le Tartare, les furies; c'eſt d'Egypte que cette idée paſſa en Gréce, et de là chez les Romains; les Juifs ne la connurent jamais juſqu'au temps où les phariſiens la prêchèrent un peu avant le règne d'*Hérode* : une de leurs contradictions était d'admettre un enfer en admettant la métempſycoſe; mais peut-on chercher du raiſonnement chez les Juifs ? ils n'en ont jamais eu qu'en fait d'argent. Les ſaducéens, les ſamaritains, rejetèrent l'immortalité de l'ame, parce qu'en effet elle n'eſt dans aucun endroit de la loi moſaïque.

Voilà donc le grand reſſort dont les premiers chrétiens tous demi-juifs ſe ſervirent pour donner de l'activité à la machine nouvelle; communauté de biens, repas ſecrets, myſtères cachés, évangiles lus aux ſeuls initiés, paradis aux pauvres, enfer aux riches, exorciſmes de charlatans; voilà,

dis-je, dans l'exacte vérité les premiers fondedemens de la ſecte chrétienne. Si je me trompe, ou plutôt ſi je veux tromper, je prie le Dieu de l'univers, le Dieu de tous les hommes, de ſécher ma main qui écrit ce que je penſe, de foudroyer ma tête convaincue de l'exiſtence de ce Dieu bon et juſte, et de m'arracher un cœur qui l'adore.

ARTICLE VIII.

ROMAINS, développons maintenant les artifices, les fourberies, les actes de fauſſaires, que les chrétiens eux-mêmes ont appelés fraudes pieuſes; fraudes qui vous ont enfin coûté votre liberté et vos biens, et qui ont plongé les vainqueurs de l'Europe dans l'eſclavage le plus déplorable. Je prends encore DIEU à témoin, que je ne vous dirai pas un ſeul mot qui ne ſoit prouvé. Si je voulais employer toutes les armes de la raiſon contre le fanatiſme, tous les traits perçans de la vérité contre l'erreur, je vous parlerais d'abord de cette quantité prodigieuſe d'évangiles qui ſe ſont contredits, et qu'aujourd'hui vos papes mêmes reconnaiſſent pour faux : ce qui démontre qu'au moins il y a eu des fauſſaires parmi les premiers chrétiens; mais c'eſt une choſe aſſez connue. Il faut vous montrer

des impoſtures plus communément ignorées, et mille fois plus funeſtes.

Première impoſture.

C'EST une ſuperſtition bien ancienne que les dernières paroles des vivans étaient des prophéties, ou du moins des maximes ſacrées, des préceptes reſpectables. On croyait que l'ame prête à ſe dégager des liens du corps, et à moitié réunie avec la Divinité, voyait l'avenir et la vérité qui ſe montraient alors ſans nuage. Suivant ce préjugé, les judéo-chriſticoles forgent dès le premier ſiècle de l'Egliſe *le Teſtament des douze patriarches*, écrit en grec, qui doit ſervir de prédiction et de préparation au nouveau royaume de JESUS. On trouve dans le teſtament de *Ruben* ces paroles : *Proskuneisetai tou ſpermati autou ; oti uper umon apodaneitai, en polemois oratois, kai aorotois kai eſtai en umon baſileus aiônon.* Adorez ſon ſperme ; car il mourra pour vous dans des guerres viſibles et inviſibles, et il ſera votre roi éternellement. On applique cette prophétie à JESUS, ſelon la coutume de ceux qui écrivirent cinquante-quatre évangiles en divers lieux, et qui preſque tous tâchèrent de trouver dans les écrivains juifs, et ſur-tout dans ceux qu'on appelle prophètes, des paſſages qu'on pouvait

tordre en faveur de JESUS ; ils en supposèrent même plusieurs évidemment reconnus pour faux. L'auteur de ce Testament des patriarches est donc le plus effronté, et le plus mal-adroit faussaire qui ait jamais barbouillé du papier d'Egypte : car ce livre fut écrit dans Alexandrie, dans l'école d'un nommé *Marc*.

Seconde imposture principale.

ILS supposèrent des lettres du roi d'Edesse à JESUS, et de JESUS à ce prétendu prince, tandis qu'il n'y avait point de roi à Edesse, ville soumise au gouvernement de Syrie, et que jamais le petit prince d'Edesse ne prit le titre de roi ; tandis qu'enfin il n'est dit dans aucun évangile que JESUS sût écrire ; tandis que s'il avait écrit, il en aurait laissé quelque témoignage à ses disciples. Aussi ces prétendues lettres sont aujourd'hui déclarées actes de faussaires par tous les savans.

Troisième imposture principale qui en contient plusieurs.

ON forge des actes de *Pilate*, des lettres de *Pilate* et jusqu'à une histoire de la femme

de *Pilate ;* mais fur-tout les lettres de *Pilate* font curieufes ; en voici un fragment :

» Il eft arrivé depuis peu, et je l'ai véri-
» fié, que les Juifs par leur envie fe font
» attiré une cruelle condamnation ; leur Dieu
» leur ayant promis de leur envoyer fon
» faint du haut du ciel, qui ferait leur roi à
» bien jufte titre, et ayant promis qu'il ferait
» fils d'une vierge, le Dieu des Hébreux l'a
» envoyé en effet, moi étant préfident en
» Judée. Les principaux des Juifs me l'ont
» dénoncé comme un magicien ; je l'ai cru,
» je l'ai bien fait fouetter, je le leur ai
» abandonné, ils l'ont crucifié ; ils ont mis
» des gardes auprès de fa foffe ; il eft reffuf-
» cité le troifième jour. »

Je joins à cette fuppofition celle du refcrit de *Tibère* au fénat, pour mettre JESUS au rang des dieux de l'empire, et les ridicules lettres du philofophe *Sénèque* à *Paul*, et de *Paul* à *Sénèque*, écrites en un latin barbare ; et les lettres de la vierge *Marie* à S[t] *Ignace ;* et tant d'autres fictions groffières dans ce goût : je ne peux pas trop étendre ce dénombrement d'impoftures, dont la lifte vous effraierait, fi je les comptais une à une.

Quatrième imposture.

La suppoſition la plus hardie, peut-être, et la plus groſſière, eſt celle des prophéties attribuées aux ſibylles qui prédiſent l'incarnation de JESUS, ſes miracles et ſon ſupplice en vers acroſtiches. Ces bêtiſes ignorées des Romains étaient l'aliment de la foi des catéchumènes. Elles ont eu cours pendant huit ſiècles parmi nous, et nous chantons encore dans une de nos hymnes, *teſte David cum ſibyllâ*, témoin *David* et la ſibylle.

Vous vous étonnez ſans doute qu'on ait pu adopter ſi long-temps ces mépriſables facéties, et mener les hommes avec de pareilles brides ; mais les chrétiens ayant été plongés quinze cents ans dans la plus ſtupide barbarie, les livres étant très-rares, les théologiens étant très-fourbes, on a tout oſé dire à des malheureux capables de tout croire.

Cinquième imposture.

Illustres et infortunés Romains, avant d'en venir aux funeſtes menſonges qui vous ont coûté votre liberté, vos biens, votre gloire, et qui vous ont mis ſous le joug d'un prêtre; et avant de vous parler du prétendu pontificat de *Simon Barjone*, qui ſiégea, dit-on,

à Rome pendant vingt-cinq années, il faut que vous ſoyez inſtruits des *conſtitutions apoſtoliques*, c'eſt le premier fondement de cette hiérarchie qui vous écraſe aujourd'hui.

Au commencement du ſecond ſiècle il n'y avait point de ſurveillant, d'épiſcopos, d'évêque revêtu d'une dignité réelle pour ſa vie, attaché irrévocablement à un certain ſiége, et diſtingué des autres hommes par ſes habits; tous les évêques mêmes furent vêtus comme des laïques juſqu'au milieu du cinquième ſiècle. L'aſſemblée était dans la ſalle d'une maiſon retirée. Le miniſtre était choiſi par les initiés, et exerçait tant qu'on était content de ſon adminiſtration. Point d'autel, point de cierge, point d'encens : les premiers pères de l'Egliſe ne parlent qu'avec horreur des autels et des temples (*a*). On ſe contentait de faire des collectes d'argent, et de ſouper enſemble. La ſociété chrétienne s'étant ſecrétement multipliée, l'ambition voulut faire une hiérarchie; comment s'y prend-on? Les fripons qui conduiſaient les enthouſiaſtes, leur font accroire qu'ils ont découvert les Conſtitutions apoſtoliques écrites par S[t] *Jean* et par S[t] *Matthieu*, *quæ ego Matthæus et Joannes vobis tradidimus* (*b*). C'eſt là

(*a*) *Juſtin* et *Tertullien*.

(*b*) *Conſtitutions apoſtoliques*, liv. II. chap. LVII.

qu'on fait dire à *Matthieu : Gardez-vous de juger votre évêque ; car il n'eſt donné qu'aux prêtres d'être juges* (*c*). C'eſt là où *Matthieu* et *Jean* diſent : *Autant que l'ame eſt au-deſſus du corps, autant le ſacerdoce l'emporte ſur la royauté : regardez votre évêque, comme un roi, comme un maître abſolu*, Dominum : *donnez-lui vos fruits, vos ouvrages, vos prémices, vos décimes, vos épargnes, les prémices, les décimes de votre vin, de votre huile, de vos blés, &c.* (*d*). *Que l'évêque ſoit un dieu pour vous, et le diacre un prophète* (*e*). *Dans les feſtins, que le diacre ait double portion, et le prêtre le double du diacre, et s'ils ne ſont pas à table, qu'on envoie les portions chez eux.* (*f*)

Vous voyez, Romains, l'origine de l'uſage où vous êtes de mettre la nappe pour donner des indigeſtions à vos pontifes, et plût à Dieu qu'ils ne s'en fuſſent tenus qu'au péché de la gourmandiſe !

Au reſte, dans cette impoſture des Conſtitutions des apôtres, remarquez bien attentivement que c'eſt un monument authentique des dogmes du ſecond ſiècle, et que cet ouvrage de fauſſaire rend hommage à la vérité, en gardant un ſilence abſolu ſur des innovations qu'on ne pouvait prévoir, et dont vous avez été inondés de ſiècle en ſiècle.

(*c*) Liv. II, ch. XXXVI.

(*d*) Liv. II, ch. XXXIV.

(*e*) *Idem*, ch. XXX.

(*f*) *Idem*, ch. XXXVIII.

Vous ne trouverez dans ce monument du fecond fiècle, ni trinité, ni confubftantialité, ni tranffubftantiation, ni confeffion auriculaire. Vous n'y trouverez point que la mère de JESUS foit mère de DIEU, que JESUS eut deux natures et deux volontés, que le Saint-Efprit procède du père et du fils. Tous ces finguliers ornemens de fantaifie, étrangers à la religion de l'évangile, ont été ajoutés depuis au bâtiment groffier que le fanatifme et l'ignorance élevaient dans les premiers fiècles.

Vous y trouverez bien trois perfonnes, mais jamais trois perfonnes en un feul Dieu. Lifez avec la fagacité de votre efprit, feule richeffe que vos tyrans vous ont laiffée, lifez la prière commune que les chrétiens fefaient dans leurs affemblées au fecond fiècle par la bouche de l'épifcope.

„ O DIEU tout-puiffant, inengendré, „ inacceffible, feul vrai DIEU, et père de „ CHRIST ton fils unique, DIEU au para„ clet, DIEU de tous, toi qui as conftitué „ docteurs les difciples par CHRIST, &c. (*g*) „

Voilà clairement un feul DIEU qui commande à CHRIST et au paraclet. Jugez fi cela reffemble à la trinité, à la confubftantialité, établie depuis à Nicée, malgré la réclamation

(*g*) *Conftitutions apoftoliques*, liv. VIII, chap. VI.

conſtante de dix-huit évêques et de deux mille prêtres. (*h*)

Dans un autre endroit, le même auteur, qui eſt probablement un évêque ſecret des chrétiens à Rome, dit formellement, le père eſt DIEU par-deſſus tout. (*i*)

C'était la doctrine de *Paul*, qui éclate en tant d'endroits de ſes épîtres. *Ayons la paix en* DIEU *par notre Seigneur* JESUS-CHRIST. (*k*)

Nous avons été réconciliés avec DIEU *par la mort du fils.* (*l*)

Si par le péché d'un ſeul pluſieurs ſont morts, le don de DIEU *s'en eſt plus répandu, grâces à un ſeul homme, qui eſt* JESUS-CHRIST. (*m*)

Nous ſommes héritiers de DIEU, *et cohéritiers de* JESUS-CHRIST. (*n*)

Supportez-vous les uns les autres comme JESUS *vous a ſupportés pour la gloire de* DIEU. (*o*)

A DIEU *le ſeul ſage honneur et gloire par* JESUS-CHRIST. (*p*)

JESUS *nous a été donné de* DIEU. (*q*)

Que le DIEU *de notre Seigneur* JESUS-CHRIST *le père de gloire, vous donne l'eſprit de ſageſſe.* (*r*)

(*h*) Voyez l'hiſtoire de l'Egliſe de Conſtantinople et d'Alexandrie, bibliothéque bodléenne.

(*i*) *Conſtitutions apoſtoliques*, liv. III, chap. XVI.

(*k*) Epit. aux Rom. ch. V.

(*l*) *Idem.*

(*m*) *Idem.*

(*n*) Chap. VIII.

(*o*) Epît. aux Rom. ch. XV.

(*p*) *Idem*, chap. XVI.

(*q*) Epît. auxGalates, ch. I.

(*r*) Epît. aux Ephéſ. ch. I.

C'eſt ainſi que le juif chrétien *Saul Paul* s'explique toujours; c'eſt ainſi qu'on fait parler JESUS lui-même dans les évangiles (*s*). *Mon père eſt plus grand que moi*, c'eſt-à-dire, DIEU fait ce que les hommes ne peuvent faire; car tous les Juifs, en parlant de DIEU, diſaient mon père.

La patenôtre commence par ces mots: *Notre père.* JESUS dit: *Nul ne le ſait que le père. Nul autre que mon père ne ſait ce jour, pas même les anges* (*t*). *Cela ne dépend pas de moi, mais ſeulement de mon père* (*u*). Il eſt encore très-remarquable que JESUS craignant d'être appréhendé au corps, et ſuant de peur ſang et eau, s'écria: *Mon père, que ce calice s'éloigne de moi* (*x*). C'eſt ce qu'un poliſſon de nos jours appelle mourir en Dieu. Enfin aucun évangile ne lui a mis dans la bouche ce blaſphème, qu'il était DIEU, conſubſtantiel à DIEU.

Romains, vous m'allez demander pourquoi, comment on en fit un Dieu dans la ſuite des temps? Et moi je vous demande pourquoi et comment on fit des dieux de *Bacchus*, de *Perſée*, d'*Hercule*, de *Romulus*? encore ne pouſſa-t-on pas le ſacrilége juſqu'à leur donner le titre de Dieu ſuprême, de Dieu créateur;

(*s*) *Jean*, ch. XIV, v. 28.
(*t*) *Mat.* ch. XXIV, v. 36.
(*u*) *Idem*, ch. XX, v. 23.
(*x*) *Luc*, ch. XXII. v. 44.

ce blaſphème était réſervé pour la ſecte échappée de la ſecte juive.

Sixième impoſture principale.

Je paſſe ſous ſilence les innombrables impoſtures des voyages de *Simon Barjone*, de l'évangile de *Simon Barjone*, de ſon apocalypſe, de l'apocalypſe de *Cérinthe*, ridiculement attribué à *Jean*, des épîtres de *Barnabé*, de l'évangile des douze apôtres, de leurs liturgies, des canons du concile des apôtres, de la confeſſion du *credo* par les apôtres, les voyages de *Matthieu*, les voyages de *Thomas*, et de tant de rêveries reconnues enfin pour être de la main d'un fauſſaire, qui les fit paſſer ſous des noms révérés des chrétiens.

Je n'inſiſterai pas beaucoup ſur le roman du prétendu pape S[t] *Clément*, qui ſe dit ſucceſſeur immédiat de S[t] *Pierre*, je remarquerai ſeulement que *Simon* (*y*) *Barjone* et lui rencontrèrent un vieillard qui leur dit que ſa femme l'a fait cocu, et qu'elle a couché avec ſon valet; *Clément* demande au vieillard comment il a ſu qu'il était cocu? Par l'horoſcope de ma femme, lui dit le bon homme; et encore par mon frère, avec qui ma femme a voulu coucher, et qui n'a point voulu

(*y*) Récognitions de ſaint *Clément*, livre. IX, num. 32, 33.

d'elle (z). A ce discours, *Clément* reconnaît son père dans le cocu, et ce même *Clément* apprend de *Pierre* qu'il est du sang des *Césars*. O Romains ! c'est donc par de pareils contes que la puissance papale s'est établie.

Septième imposture principale, sur le prétendu pontificat de Simon Barjone, surnommé Pierre.

Qui a dit le premier que *Simon*, ce pauvre pêcheur, était venu de Galilée à Rome, qu'il y avait parlé latin, lui qui ne pouvait savoir que le patois de son pays, et qu'enfin il avait été pape de Rome vingt-cinq ans? C'est un syrien nommé *Abdias*, qui vivait sur la fin du premier siècle, qu'on dit évêque de Babylone; (c'est un bon évêché.) Il écrivit en syriaque; nous avons son ouvrage traduit en latin par *Jules* africain. Voici ce que cet écrivain sensé raconte ; il a été témoin oculaire ; son témoignage est irréfragable. Ecoutez bien.

Simon Barjone Pierre ayant ressuscité la *Tabite*, ou la *Dorcas*, couturière des apôtres; ayant été mis en prison par l'ordre du roi *Hérode* (quoiqu'alors il n'y eût point de roi *Hérode*) ; et un ange lui ayant ouvert les portes de la prison (selon la coutume des anges), ce *Simon* rencontra dans Césarée l'autre *Simon*

(z) Récognitions de saint *Clément*, livre IX, num. 34 et 35.

de Samarie, furnommé le magicien, qui fefait auffi des miracles; là ils commencèrent tous deux à fe morguer. *Simon* le famaritain s'en alla à Rome auprès de l'empereur *Néron*; *Simon Barjone* ne manqua pas de l'y fuivre; l'empereur les reçut on ne peut pas mieux. Un coufin de l'empereur vint à mourir : auffitôt c'eft à qui reffufcitera le défunt; le famaritain a l'honneur de commencer la cérémonie; il invoque DIEU, le mort donne des fignes de vie, et branle la tête. *Simon Pierre* invoque JESUS-CHRIST, et dit au mort de fe lever; le mort fe lève et vient l'embraffer. Enfuite vient l'hiftoire connue des deux chiens : puis *Abdias* raconte comment *Simon* vola dans les airs, comment fon rival *Simon Pierre* le fit tomber. *Simon* le magicien fe caffa les jambes, et *Néron* fit crucifier *Simon Pierre* la tête en bas pour avoir caffé les jambes de l'autre *Simon*.

Cette arlequinade a été écrite non-feulement par *Abdias*, mais encore par je ne fais quel *Marcel*, et par un *Hégéfippe*, qu'*Eusèbe* cite fouvent dans fon hiftoire. Obfervez, judicieux Romains, je vous en conjure, comment ce *Simon Pierre* peut avoir régné fpirituellement vingt-cinq ans dans votre ville? Il y vint fous *Néron*, felon les plus anciens écrivains de l'Eglife; il y mourut

ſous *Néron* : et *Néron* ne régna que treize années.

Que dis-je ? liſez les Actes des apôtres ; y eſt-il ſeulement parlé d'un voyage de *Pierre* à Rome ? il n'en eſt pas fait la moindre mention. Ne voyez-vous pas que lorſque l'on imagina que *Pierre* était le premier des apôtres, on voulut ſuppoſer qu'il n'y avait eu que la ville impériale digne de ſa préſence ? Voyez avec quelle groſſièreté on vous a trompés en tout : ſerait-il poſſible que le fils de DIEU, DIEU lui-même, n'eût employé qu'une équivoque de poliſſon, une pointe, un quolibet abſurde pour établir *Simon Barjone* chef de ſon Egliſe : Tu es ſurnommé *Pierre*, et ſur cette *pierre* j'établirai mon Egliſe ? Si *Barjone* s'était appelé *Potiron*, JESUS lui aurait dit : Tu es *Potiron*, et *Potiron* ſera appelé le roi des fruits de mon jardin.

Pendant plus de trois cents ans le ſucceſſeur prétendu d'un payſan de Galilée fut ignoré dans Rome. Voyons enfin comment les papes devinrent vos maîtres.

Huitième impoſture.

IL n'y a aucun homme inſtruit dans l'hiſtoire des Egliſes grecque et latine, qui ne ſache que les ſiéges métropolitains établirent

leurs

leurs principaux droits au concile de Chalcédoine, convoqué en 451 par l'ordre de l'empereur *Martien* et de *Pulchérie*, composé de six cents trente évêques. Les sénateurs qui présidaient au nom de l'empereur avaient à leur droite les patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem, et à leur gauche celui de Constantinople, et les députés du patriarche de Rome. Ce fut par les canons de ce concile que les siéges épiscopaux participèrent à la dignité des villes dans lesquelles ils étaient situés. Les évêques, des deux villes impériales, Rome et Constantinople, furent déclarés les premiers évêques avec des prérogatives égales, par le célèbre vingt-huitième canon.

Les pères ont donné avec justice des prérogatives au siége de l'ancienne Rome, comme à une ville régnante, et les 150 évêques du premier concile de Constantinople, très-chéris de DIEU, *ont par la même raison attribué les mêmes priviléges à la nouvelle Rome; ils ont justement jugé que cette ville, où résident l'empire et le sénat, doit lui être égale dans toutes les choses ecclésiastiques.*

Les papes se sont toujours débattus contre l'authenticité de ce canon; ils l'ont défiguré, ils l'ont tordu de tous les sens. Que firent-ils enfin pour éluder cette égalité, et pour anéantir avec le temps tous les titres de sujétion qui les soumettaient aux empereurs comme tous

les autres ſujets de l'empire ? Ils forgèrent cette fameuſe donation de *Conſtantin*, laquelle a été tenue pour ſi véritable pendant pluſieurs ſiècles, que c'était un péché mortel, irrémiſſible, d'en douter, et que le coupable encourait, *ipſo facto*, l'excommunication majeure.

C'était une choſe bien plaiſante que cette donation de *Conſtantin* à l'évêque *Sylveſtre.*

Nous avons jugé utile, dit l'empereur, *avec tous nos ſatrapes, et tout le peuple romain, de donner aux ſucceſſeurs de St Pierre une puiſſance plus grande que celle de notre ſérénité.* Ne trouvez-vous pas, Romains, que le mot de ſatrape eſt bien placé là ?

C'eſt avec la même authenticité que *Conſtantin* dans ce beau diplome dit : *Qu'il a mis les apôtres Pierre et Paul dans de grandes châſſes d'ambre, qu'il a bâti les égliſes de St Pierre et de St Paul, et qu'il leur a donné de vaſtes domaines en Judée, en Grèce, en Thrace, en Aſie, &c.* pour entretenir le luminaire ; qu'il a *donné au pape ſon palais de Latran, des chambellans, des gardes-du-corps, et qu'enfin il lui donne en pur don à lui et à ſes ſucceſſeurs la ville de Rome, l'Italie et toutes les provinces d'Occident*, le tout *pour remercier le pape Sylveſtre de l'avoir guéri de la ladrerie, et de l'avoir baptiſé*, quoiqu'il n'ait été baptiſé qu'au lit de la mort par *Euſèbe* évêque de Nicomédie.

Il n'y eut jamais ni pièce plus ridicule d'un bout à l'autre, ni plus accréditée dans les temps d'ignorance où l'Europe a croupi ſi long-temps après la chute de votre empire.

Neuvième impoſture.

Je paſſe ſous ſilence un millier de petites impoſtures journalières, pour arriver vîte à la grande impoſture des décrétales.

Ces fauſſes décrétales furent univerſellement répandues dans le ſiècle de *Charlemagne*. C'eſt là, Romains, que, pour mieux vous ravir votre liberté, on en dépouille tous les évêques ; on veut qu'ils n'aient pour juge que l'évêque de Rome. Certes s'il eſt le ſouverain des évêques, il devait bientôt devenir le vôtre ; et c'eſt ce qui eſt arrivé. Ces fauſſes décrétales aboliſſaient les conciles, elles abolirent bientôt votre ſénat, qui n'eſt plus qu'une cour de judicature, eſclave des volontés d'un prêtre. Voilà ſur-tout la véritable origine de l'aviliſſement dans lequel vous rampez. Tous vos droits, tous vos priviléges, ſi long-temps conſervés par votre ſageſſe, n'ont pu vous être ravis que par le menſonge. Ce n'eſt qu'en mentant à DIEU et aux hommes qu'on a pu vous rendre eſclaves ; mais jamais on n'a pu éteindre dans vos cœurs l'amour de la liberté.

Il eſt d'autant plus fort que la tyrannie eſt plus grande. Ce mot ſacré de liberté ſe fait encore entendre dans vos converſations, dans vos aſſemblées, et juſque dans les antichambres du pape.

ARTICLE IX.

CESAR ne fut que votre dictateur; *Auguſte* ne fut que votre général, votre conſul, votre tribun. *Tibère*, *Caligula*, *Néron* vous laiſsèrent vos comices, vos prérogatives, vos dignités; les barbares même les reſpectèrent. Vous eûtes toujours votre gouvernement municipal. C'eſt par votre délibération, et non par l'autorité de votre évêque *Grégoire III*, que vous offrîtes la dignité de patrice au grand *Charles Martel*, maître de ſon roi, et vainqueur des Sarrazins en l'année 741 de notre fautive ère vulgaire.

Ne croyez pas que ce fut l'évêque *Léon III* qui fit *Charlemagne* empereur; c'eſt un conte ridicule du ſecrétaire *Eginhard*, vil flatteur des papes qui l'avaient gagné. De quel droit et comment un évêque ſujet aurait-il fait un empereur qui n'était jamais créé que par le peuple ou par les armées qui ſe mettaient à la place du peuple?

Ce fut vous, Peuple romain, qui uſâtes de vos droits, vous qui ne voulûtes plus dépendre

d'un empereur grec, dont vous n'étiez pas fecourus ; vous qui nommâtes *Charlemagne*, fans quoi il n'eût été qu'un ufurpateur. Les annaliftes de ce temps conviennent que tout était arrangé entre *Carolo* et vos principaux officiers; (ce qui eft en effet de la plus grande vraifemblance.) Votre évêque n'y eut d'autre part que celle d'une vaine cérémonie, et la réalité de recevoir de grands préfens. Il n'avait d'autre autorité légale dans votre ville, que celle du crédit attaché à fa mitre, à fon clergé et à fon favoir faire.

En vous donnant à *Charlemagne*, vous reftâtes les maîtres de l'élection de vos officiers; la police fut entre leurs mains ; vous demeurâtes en poffeffion du mole d'*Adrien*, fi ridiculement appelé depuis le château Saint-Ange, et vous n'avez été pleinement affervis que quand vos évêques fe font emparés de cette fortereffe.

Ils font parvenus pas à pas à cette grandeur fuprême, fi expreffément profcrite pour eux par celui qu'ils regardent comme leur dieu, et dont ils ofent s'appeler les vicaires. Jamais fous les *Othons* ils n'eurent de juridiction dans Rome. Les excommunications et les intrigues furent leurs feules armes ; et lorfque dans les temps d'anarchie ils ont été en effet fouverains, ils n'ont jamais ofé en prendre le titre. Je

défie tous les gens habiles qui vendent chez vous des médailles aux étrangers, d'en montrer une ſeule où votre évêque ſoit intitulé votre ſouverain. Je défie même les plus habiles fabricateurs de titres dont votre cour abonde, d'en montrer un ſeul où le pape ſoit traité de prince par la grâce de DIEU. Quelle étrange principauté que celle qu'on craint d'avouer!

Quoi ! les villes impériales d'Allemagne qui ont des évêques ſont libres ; et vous, Romains, vous ne l'êtes pas! Quoi! l'archevêque de Cologne n'a pas ſeulement le droit de coucher dans cette ville, et votre pape vous permet à peine de coucher chez vous! Il s'en faut beaucoup que le ſultan des Turcs ſoit auſſi deſpotique à Conſtantinople, que le pape l'eſt devenu à Rome.

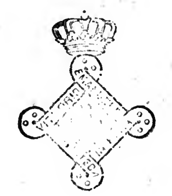
Vous périſſez de misère ſous de beaux portiques. Vos belles peintures dénuées de coloris, et dix ou douze chefs-d'œuvre de la ſculpture antique ne vous procureront jamais ni un bon dîner ni un bon lit. L'opulence eſt pour vos maîtres, et l'indigence eſt pour vous. Le ſort d'un eſclave des anciens Romains était cent fois au-deſſus du vôtre ; car il pouvait acquérir de grandes fortunes ; mais vous, nés ſerfs, vous mourrez ſerfs, et vous n'avez d'huile que celle de l'extrême-onction. Eſclaves de corps, eſclaves d'eſprit, vos tyrans ne



fouffrent pas même que vous lifiez dans votre langue le livre fur lequel on dit que votre religion eft fondée.

Eveillez-vous, Romains, à la voix de la liberté, de la vérité et de la nature. Cette voix éclate dans l'Europe, il faut que vous l'entendiez; rompez les chaînes qui accablent vos mains généreufes, chaînes forgées par la tyrannie dans l'antre de l'impofture.

Fin du Tome troifième.



TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAP.

Fin de la table du tome troisième.

